

Jacqueline Girard-Frésard

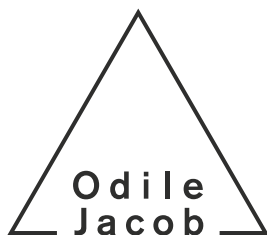
Les Peurs des enfants



LES PEURS DES ENFANTS

Jacqueline Girard-Frésard

LES PEURS DES ENFANTS



© ODILE JACOB, OCTOBRE 2009
15, RUE SOUFFLOT, 75005 PARIS

www.odilejacob.fr
--

ISBN 978-2-7381-9707-8

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Préface

C'est un grand plaisir d'écrire un prologue pour le livre de Jacqueline Girard-Frésard, excellente clinicienne en psychiatrie de l'enfant, psychanalyste et écrivaine. Seule une clinicienne rigoureuse comme elle peut rendre compte de la complexité d'un tel sujet en apparence si banal : la peur chez l'enfant.

Comme le développe l'auteur, avec la clarté et la beauté de son style d'écriture, les peurs, malgré leurs racines sombres et ancestrales, sont normales et souhaitables chez les tout jeunes enfants. Lorsqu'un bébé de 8-10 mois ne présente pas de signes d'angoisse ou, du moins, ne manifeste pas le désir de distance vis-à-vis d'une personne inconnue, nous pouvons suspecter un problème clinique inquiétant ; nous pouvons penser que la qualité de l'attachement du bébé à la mère et aux personnes familières risque d'être perturbée. Il pourrait s'ensuivre un développement cognitif hypothéqué, voire d'éventuels troubles de la personnalité.

C'est surtout chez le jeune enfant que Jacqueline Girard-Frésard montre avec élégance la valeur défensive et adaptative des peurs, en soulignant leur place centrale dans les contes, dans la littérature dont les jeunes enfants raffolent. Il est fréquent de voir un enfant aller dans la boîte à jouets chercher, avant tout, les animaux féroces et les personnages inquiétants, les sorciers, les diables. Si le clinicien renchérit sur son jeu en ajoutant des grognements et des bruitages qui rendent la fiction trop vraie, le petit s'exclamera : « Arrête ! Tu me fais trop peur ! »

L'enfant nous montre ainsi le plaisir qu'il éprouve à jouer ou à écouter des histoires qui font peur et qui lui permettent d'externaliser et d'innocenter ses propres fantasmes agressifs. En effet, ceux-ci sont chargés d'une toute-puissance destructrice caractéristique de la vision infantile, liés aux vécus de séparation et de perte de la mère et des personnes familières. La joie de l'enfant de découvrir que les tragédies shakespeariennes qui le tourmentent à travers les fantasmes de son monde interne peuvent se dérouler au-dehors de lui, sur une autre scène (et peut-être même parvenir à une fin heureuse du style : ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants... comme dans les contes) le tranquillise. En fait, à travers les peurs, un enfant se défend des conflictualités dépressives plus ou moins pénibles et difficiles à affronter. Cela contribue à comprendre un phénomène clinique courant : l'associa-

tion fréquente des troubles anxieux, voire des phobies, aux états dépressifs divers.

Jacqueline Girard-Frésard nous invite donc, dans ce livre, à nous intéresser aux diverses phobies chez l'enfant, notamment la phobie des animaux, grands ou petits, les phobies scolaires si fréquentes, en lien avec l'angoisse de séparation et d'abandon. Elle étudie de manière systématique comment les peurs de l'enfant ont tendance à se focaliser dans les phobies simples ou dans les troubles anxieux de nature névrotique, épargnant ainsi l'ensemble du fonctionnement psychique de l'enfant. En revanche, les peurs ont tendance à devenir diffuses et très envahissantes dans les organisations borderline ou états limites. Dans les états psychotiques de l'enfant, notamment dans les psychoses infantiles désorganisées ou dites schizophréniformes, les phobies deviennent carrément destructurantes.

À la lecture de cet ouvrage, nous sommes charmés par la facilité, la simplicité, malgré un sujet vaste et complexe, avec laquelle est traité le sujet des peurs des enfants. Sous ces belles qualités littéraires, Jacqueline Girard-Frésard est une clinicienne et une psychanalyste profonde et rigoureuse. À son sujet, on pourrait affirmer, adaptant ce qu'Ortega y Gasset disait du philosophe, que la clarté est la courtoisie du psychanalyste.

Francisco Palacio Espasa.

Introduction

La maison hantée

Que la lune éclaire la nuit noire ! Croissante ou décroissante, telle la vie et la mort, elle peut faire peur, la lune. On le dit, elle rend fou ! Elle peut être mauvaise, prometteuse, voilée, rendre lunatique. On la regarde avec inquiétude, c'est la pleine lune, attention à la folie, on dit qu'elle éjecte violemment les enfants hors du ventre de leur mère, les accouchements se multiplient, même les statistiques le prouvent.

Les enfants, eux, inventent à l'astre de la nuit des yeux, une bouche, comme un visage en pleine lune. Parfois elle disparaît, la traîtresse, elle plonge le monde dans le sombre où les ombres deviennent fantomatiques.

— Est-elle habitée, la lune ? demande Alice.

— Pourquoi, Alice, penses-tu qu'elle pourrait être habitée ?

— Parce qu'ils allument presque tous les soirs, tu as vu ? Y a-t-il des fantômes là-haut ?

D'abord, et depuis la nuit des temps, il y a la lune de miel, ces moments délicieux, ces extraits de la vie amoureuse quotidienne. Puis, la vie s'étire dans l'amour, certes, mais arrive la haine, à moins que ce ne soit l'inverse, d'abord la haine et ensuite l'amour comme le prétendent certains, la haine et ses avatars avec leur lot de souffrances : les peurs, les traumatismes, les fantasmes de séduction, la jalousie, les angoisses de séparation, les sentiments d'exclusion et d'abandon. Alors, la lune, usée par les affres du mauvais temps, devient lune de fiel. De quoi avoir peur ! De quoi se faire peur !

De quoi pouvons-nous avoir peur tout au long de notre vie, sinon, d'abord et toujours, de perdre l'amour d'un être cher ? Cette peur, dès l'origine, s'exprime par la peur de perdre le bon sein nourricier, vital puisque le petit de l'homme naît dans une totale dépendance. Puis, la peur de perdre la chaleur amoureuse de la mère, la protection attentive du père. Pour les garçons, plus tard et plus particulièrement, la peur de perdre son pénis s'exprime par la très populaire angoisse de castration, et, pour tout un chacun et tout au long de notre vie, existe la peur de perdre notre place, notre identité, notre reconnaissance. Sans oublier la peur devant cette instance surmoïque plus ou moins intériorisée, caractérisée par une autorité culpabilisante, morale, qui rôde sur nos têtes comme l'épée de Damoclès, et qui se manifeste par la peur d'être pris en faute, la peur de ne

pas être à la hauteur de la situation, la peur de ne pas être assez bon, assez généreux, d'être trop critique, trop médisant, trop meurtrier. Puis, pour nous tous, la peur de perdre la santé, ce capital survie si précieux, centre de nos intérêts quotidiens, sur lequel nous espérons pouvoir compter le plus longtemps possible, et finalement, tout au bout de la chaîne, la peur de perdre la vie.

La vie serait donc un collier de pertes à porter le mieux possible ?

On dit la peur mauvaise conseillère et même à l'origine de la méchanceté et de la bêtise. La peur paralyse, coupe les ailes vives de l'expérience, elle encombre l'esprit, elle tétanise le mouvement de la vie. Alors que l'intelligence se nourrit de curiosités, de découvertes, la peur, elle, rétrécit notre champ de vision. Apprendre, c'est déjà prendre le risque de ne pas savoir, oser le reconnaître, s'aventurer sur des terrains inconnus, vouloir comprendre, vaincre sa méfiance, faire confiance. La peur, elle, arrête comme dans le récit de l'oiseau pétrifié par l'œil du serpent. Et la confiance s'envole.

Mais rien dans la vie n'est univoque ! Alors la peur n'est pas que négative, la peur est aussi protectrice. Elle peut signaler un danger, flairer un risque inconsidéré, un péril sentimental, une dépression atmosphérique ou psychique.

La vie est en soi un danger, la peur peut la protéger.

Le but de ce travail d'écriture sur les peurs des enfants est de montrer que les peurs provoquent des émotions qui cheminent le long d'un fil psychique tendu entre le « normal » et le « pathologique ». Là encore, il est question de nuances, de tolérances et de structures psychiques. Comme le vent, dépendant de son environnement, la peur subit l'influence du souffle psychique, à savoir qu'il se renforce en fonction des turbulences internes, tourbillonne, se dresse ou tombe selon les expériences externes vécues par chacun.

Évidemment, la peur se lève avec plus ou moins de force selon les moments de la vie : la naissance qui peut être vécue comme un traumatisme, la peur de l'étranger (6-8 mois), ce moment où le bébé distingue le familier de l'étranger. Ensuite arrive la période oedipienne où l'angoisse de castration peut être redoutable (3-5 ans). Puis vient la période de l'adolescence (12-18 ans) où le corps se transforme : il faut abandonner le temps de l'enfance, faire face à une pulsionnalité qui déborde dans tous les sens. À l'âge adulte s'enchaînent les moments heureux et difficiles de la vie, tels les mariages, les accouchements, les divorces, les séparations, les deuils, les maladies et le vieillissement. Toutes ces périodes nous apparaissent être des moments d'instabilité où la peur peut souffler fort et annoncer la tempête violente d'une mer intérieure.

Le vent souffle en fonction de la géographie des lieux, entre autres critères, des alizés aux ouragans. De même la peur s'exprime en fonction de la struc-

ture psychopathologique de l'individu, tel est notre argument. La structure psychopathologique se déploie, pour reprendre la métaphore du vent, sur une échelle de force allant des névroses aux psychoses en passant par les personnalités hétérogènes, limites, dysharmoniques, narcissiques, borderline, chez chaque enfant. La peur se décline avec son lot de confusions, de déplacements, de pertes de contact avec la réalité. Dans les pathologies les plus graves, les monstres ne rôdent plus seulement dans la tête de l'enfant : ils deviennent si vrais, si dangereux, qu'ils envahissent le réel jusqu'à la folie.

Ce livre raconte et analyse des peurs, des phobies, des effrois représentatifs. Leurs descriptions sont à lire en fonction de la structure de la psychopathologie des enfants traités en thérapie analytique et suivent un crescendo d'intensité allant du plus normal au plus pathologique. Une analyse de la structure psychique dont le symptôme serait la phobie permet d'ouvrir une réflexion plus élargie sur l'aide thérapeutique à proposer à l'enfant phobique. Nous ne pouvons nous contenter de penser qu'une phobie dans l'enfance est simplement une histoire banale. Gardons, toutefois, en mémoire que le normal demeure « relatif ». L'enveloppe saine, névrotique, protège le psychisme de l'individu, mais contient également, et cela pour chacun d'entre nous, des noyaux plus archaïques. Certaines situations difficiles de la vie les rendront explosifs.

La vie n'épargne personne.

La psychanalyse, de son côté, est une méthode mentale et verbale qui, à côté de l'expérience consciente, se propose d'intégrer la dimension inconsciente de l'expérience humaine. Les événements de la vie quotidienne peuvent être observés, prendre sens dans le contexte de leur émergence et de leur fonction en séance. La psychanalyse vise à restituer le sens qui n'est pas perçu. Les forces vitales excessives, internes ou externes, le fardeau des conventions, les angoisses et les sentiments de culpabilité sont en recherche de sens. Dans cette démarche, la géographie de l'inconscient espère se voir défrichée par un gain de culture, de liens, d'affect, de sens dans l'espace du conscient, une quête territoriale métaphorique. C'est un travail difficile de dentellière, de symbolisation, qui permet d'habiller de mots l'expression des souffrances souvent diffuses, incompréhensibles, des traumatismes précoces oubliés sans être métabolisés. Un travail d'aiguille qui permet de suivre une trame pour nouer et dénouer le fil de notre vie.

Les mots servent à penser et à panser.

Cet ouvrage est essentiellement clinique et se veut clairement débarrassé de la lourdeur théorique qui rend la pratique obscure. Il se veut au plus près de la réalité vécue entre et par l'enfant et l'adulte dans un cotravail de soins psychiques. Si certaines interventions semblent loufoques ou étranges, elles

ont la vertu de parler à l'enfant. Et c'est ce qui importe ! Le psychanalyste se doit de toucher son petit patient par des interprétations qui font sens pour lui. Il est en quelque sorte comme la mère, il met sa capacité de rêverie à disposition du petit patient afin de contenir, d'éprouver les affects et les états de l'enfant projetés en lui, pour les figurer, les rejouer et leur donner sens. Il tente de s'orienter, dans des zones psychiques obscures, guidé qu'il est par son petit patient qui, de son côté, joue, dessine, met en scène. Le psychanalyste ou le psychothérapeute analytique essaie de trouver les mots qui touchent, qui touchent et qui libèrent.

Puissent ces pages venir en aide à tous les sujets déchirés, à tous ceux qui se retirent, se coupent de leur subjectivité, qui gèlent leur désir d'apprendre, de savoir, de rencontrer l'autre, l'être aimé ou susceptible de l'être, cet étranger qui saura apporter un autre regard sur le monde, sur la connaissance. À tous ces petits qui meurent de peur parce que, dans leur tête, des monstres rôdent et que ces monstres s'échappent parfois, pour devenir encore plus terrifiants, dans l'intimité de leur maison hantée. Puisse ce livre les aider tous. Tant il est vrai que l'enfant reste l'avenir de l'homme.

I

Maman, j'ai peur !

Alice a peur de tout, peur d'exister. Vivre, pour elle, représente un vertige, à tel point qu'elle doit s'accrocher aux rampes de la matière pour ne pas se perdre dans ses peurs, banales somme toute. Des peurs diffuses : peur du noir, de l'inconnu, de l'espace, de grandir. Elle ne parvient pas à se rassurer, ni à être rassurée.

Alice est née un beau matin d'été.

Le soir de l'accouchement, le pédiatre de la maternité dépouille la mère de son trésor. Alice a la jaunisse, on va la mettre sous la lampe pour détoxifier sa bilirubine. À la mère, c'est le cœur qu'on arrache, son souffle, son ventre. Le père, avec ses copains, fait la fête pour arroser de gaieté cette nouvelle naissance.

La mère pleure son trésor de fille momentanément disparu. La mère la cherche, arpente les couloirs aseptisés de la maternité. Elle erre et la trouve. Dans une boîte transparente sur roulettes, sa merveilleuse Alice somnole, un bandeau sur les yeux, comme Blanche

Neige dans son cercueil de verre. La mère, tous les jours, la regarde, l'allait, la berce en fredonnant des mélodies ressurgies de sa propre enfance.

Alice est née d'une histoire d'amour forte : ses parents pensaient qu'ils s'aimeraient pour la vie. Beaux, enthousiastes, intelligents et ambitieux, ils se connaissaient depuis dix ans déjà. Alice était désirée, elle arrivait après un garçon, de deux ans son aîné. Le choix du roi, même un choix dans l'ordre : elle aurait un grand frère pour la protéger, pour jouer, pour aller danser, dans quelques années.

Alice est née un bel été, délicatement, à l'ombre d'un cèdre bicentenaire, que la mère admirait de sa chambre d'hôpital. Des douleurs supportables. La mère et le père poussaient, respiraient ensemble. La mère a demandé un grand miroir pour participer de tous ses sens à cette vivante délivrance. Le désir de voir, de participer, d'être présente en tout point. Un grand miroir sur pied lui fut apporté. Les douleurs assaillantes se précipitent, une envie de pousser indescriptible, violente, un besoin d'expulser de son ventre ce joyau brûlant. Le « voir », dans ce moment partagé, soulage peut-être. Suivre la scène où le tiers advient, suivre l'événement et le désirer dans une construction à trois : le père, la mère et l'enfant.

D'abord, une touffe de cheveux noirs comme l'ébène.

Puis la tête, l'épaule et, enfin, le corps dans cet enduit blanchâtre qui habille les nouveau-nés.

Alice est posée sur le ventre de sa maman. Des ciseaux sont tendus fièrement au père pour qu'il coupe le cordon ombilical, le lien vital et symbiotique, qui lie la mère à l'enfant. Le père, c'est lui, le séparateur symbolique. Le père embrasse, heureux, ses deux femmes, et l'attachement, entre elles et lui, se tisse plus serré encore.

Sa toilette réalisée, la petite fille est présentée à son grand frère. Le grand frère regarde d'un œil noir cette chose blanchâtre et fripée qui viendra lui pourrir la vie, lui voler sa mère, séduire son père. Cachée, la jalousie pointe déjà. Il sera délogé de sa place d'enfant-roi, à valeur unique.

Une famille de rêve, avec des gens beaux, intelligents, qui ont de l'argent, assez, mais pas suffisamment pour pourrir leur vie.

La jaunisse n'a duré que quelques jours. Alice et sa mère sont rentrées heureuses et en pleine forme à la maison.

La mère est absorbée par le maternage, par l'allaitement. Son sein est généreux, gicle un lait riche, à distance. Alice tête goulûment. La mère est fière de ses seins plus beaux, plus gros et nourriciers. Le père les regarde avec envie. La mère n'oublie pas le père, le mari, l'amant qui l'attend dans la pénombre de la chambre à coucher. Elle se farde, se parfume, se donne. Elle connaît un bonheur serein, rare. Elle éprouve un délicieux sentiment de complétude. Le monde peut exploser autour

d'elle, peu importe. Elle est là, au centre de son nirvana familial, elle est bien.

Un mois environ après la naissance d'Alice, sans crier gare, le père tombe dans une profonde dépression nerveuse. Il se sent partir à la dérive. Sa pensée délire, il dit tout et son contraire. Il doute, il ne sait plus s'il aime encore sa femme, ses enfants, sa famille, sa vie. Son métier, si investi, l'ennuie. « Ennui » vient du latin *in odio esse* qui se traduit par « haïr ». Le fiel dévore le miel. Il n'a plus de certitudes. Certains soirs, sous l'effet de psychotropes, son discours devient inaudible, son articulation s'englue, des fantômes errent dans la chambre.

Lorsque la mère peut l'entendre, il dit qu'il ne sait pas s'il tient encore à elle, à ses enfants, il pleure, se vit dans un tunnel dont on ne voit pas la fin. Il est hospitalisé, soigné, médicamenté.

Le bonheur idyllique de la mère est cassé. Elle a de moins en moins de lait. Alice pleure souvent. La mère se débrouille, s'accroche aux rebords de la vie pour ne pas plonger. Surtout tenir bon ! Elle ne peut en parler à sa propre mère, elle est trop vieille, elle n'ose pas se confier, prendre le risque de la déprimer, elle aussi. Elle garde sa souffrance, elle s'assèche, elle maigrit. La toute petite Alice, à 6 semaines, est sevrée, faute de production laitière maternelle.

La mère se souvient. Un beau jour de la mi-octobre, sur la terrasse de leur appartement, elle tend Alice à son mari pour tenter de l'attacher à la

vie, à l'envie. Le père la prend entre ses mains, devant lui, à distance pour mieux l'observer. Son regard est sombre, un mélange de vide et de désespoir. Il la tient comme une chose, comme un objet inanimé. La mère a peur soudain, froid dans le dos. Ils habitent le quatorzième étage, le vide est là. Elle lui reprend Alice, irradiée de détresse. Les très longs cils noirs d'Alice décoraient ses paupières qu'elle avait refermées. Elle avait coupé le lien perceptif et affectif. Alice s'était retirée dans sa bulle pour se protéger de la diffusion dépressive paternelle.

Pour le père, la médecine psychiatrique a fait son travail de soins : médication, psychothérapie, conseils. Le couple a pu repartir pour un tour. Jamais la mère n'a retrouvé son bonheur paisible. Le doute s'est faufilé. On pouvait ne plus l'aimer. Elle le savait bien pourtant, mais superficiellement, l'amour est toujours en danger, jamais acquis, nous le savons bien. Mais elle, elle pensait aimer et être aimée pour la vie. Illusion d'optique.

Alice sans merveille

Alice pleure la nuit.

Le père se fâche, crie, dit qu'il a besoin de sommeil pour pouvoir travailler. La mère souvent dort

avec Alice. Elles s'installent toutes les deux dans le salon, la mère sur un lit de camp inconfortable, collé au berceau de l'enfant. Elle sursaute au moindre bruit, intercepte les signaux, très attentive, prête à étouffer l'émergence d'un cri.

Elle protège le père. Il est fragile de l'âme. Horloger, il répare le temps.

Le temps endormi le répare, lui aussi.

Alice est un superbe bébé. Ses mains effilées s'animent devant ses yeux, son rire édenté est craquant et ses cils caressent l'arc parfait de ses sourcils. Elle est fine et sourit à l'envi, peut-être en quête d'un visage affectueux, rassurant. À 8 mois, elle réagit très fortement face aux étrangers. Elle cache sa tête dans le cou de sa maman et refuse de regarder l'autre, l'inconnu, trop effrayée par la différence. Elle tient sa poupée avec fermeté et refuse de la prêter à son frère. Elle hurle lorsque ce dernier s'approche d'elle pour tenter de la lui prendre. C'est comme si on lui arrachait un bout d'elle-même.

Alice marche à un an, elle ne présente aucun problème psychomoteur. Elle dit ses premiers mots, et enchaîne avec ses premières phrases : e-a-a-i-a – ce qui veut dire : « C'est à Alice, ça ! » Elle n'a pas encore acquis le système phonologique, il lui manque les /s/r/l/, ce qui est tout à fait normal pour ses 14 mois. Seule sa maman la comprend. Vite, Alice apprend et parle bien. Elle est timide, peu téméraire toujours prête à crier lorsque son grand frère la

bouscule, la menace. Elle se sent en danger face à lui, ce petit déjà macho exerçant sa puissance musculaire avec sadisme. Elle est câline avec son père ou sa mère.

Vers 3 ans, le premier jour du jardin d'enfants, un petit garçon-ogre, attiré par son charme irrésistible, la confond avec une pomme et lui dévore la joue. En fait, il veut l'embrasser, elle est belle à croquer. Elle ne veut plus retourner au jardin d'enfants. La nuit, les pleurs, qui avaient enfin cédé depuis quelques mois, reprennent de plus belle.

À 4 ans, Alice s'exprime bien, mais le noir l'effraie.

Elle voit sur les ombres des murs blancs de sa chambre des fantômes marcher. Les cauchemars entrecouper ses nuits. Au moindre cri, la mère se lève. Un cercle vicieux s'installe. Alice pleure, elle sait que sa mère, automatisée pour protéger le père de l'agression stridente de ses cris, accourt au plus vite pour la consoler. Un cercle vicieux : Alice pleure, la mère accourt, le père dort. Alice crie pour que sa mère la console. Alice n'aime pas la solitude. Alice va parfois aussi dormir avec son frère pour ne pas réveiller ses parents qui commencent à réagir violemment à ses pleurs. « Que font-ils dans leur chambre à coucher... Je n'ai pas le droit de les déranger ? » demande-t-elle à son frère. Une nuit, le père l'a surprise à écouter aux portes. Elle se souvient de sa colère cassante.

Elle a peur.

Elle refuse de se laisser couper les ongles par sa mère. Les ciseaux de la mère lui semblent potentiellement meurtriers, sécateurs, castrateurs. Son frère est casse-cou. Il réussit tout ce qu'il entreprend, musique, sport, études, vie sociale. Elle, elle est plus en retrait, plus timide. Elle déploie son charme. Ses yeux magnifiques, son sourire éclatant désarment le plus réticent. Elle est docile et inventive, adore le dessin et le bricolage. Alice surprend par ses talents créatifs, déploie un sens de la couleur artistique. Jolie comme un cœur elle est le chouchou de sa classe. Elle a 6 ans. Elle aime son école, ses amis, sa maîtresse.

À 10 ans, ses parents déménagent.

La famille change de quartier. Elle va vivre dans une villa en périphérie de la ville. La région est plus populaire, une mixité politiquement correcte. Sa nouvelle école est vieille, de la fin du XIX^e siècle. Sa maîtresse est obèse et sévère. Alice essaie de se faire une amie. Les autres filles de la classe lui arrachent les cheveux sous prétexte qu'Alice leur vole leur copine. Les garçons ne savent pas comment entrer en contact avec elle, alors ils l'attendent à la sortie de l'école et la tabassent. La maîtresse, barricadée dans sa graisse, ne voit rien, elle trouve au contraire Alice facile, disciplinée, agréable. Elle était excellente élève, ses notes dans sa nouvelle école chutent.

Elle n'aime plus aller en classe.

Peu à peu, Alice développe une phobie scolaire. Son plaisir de vivre rétrécit comme peau de chagrin.

Elle sourit du dehors mais s'éteint du dedans. Son sourire est une défense, comme pour se protéger de l'attaque possible de l'autre, ou encore pour tenter de le séduire, ce qui met la violence à distance. Le père et la mère s'inquiètent, discutent avec la maîtresse qui menace les enfants agressifs de représailles. Les parents vont la chercher à l'école, de peur qu'elle se fasse violenter sur le chemin du retour.

Alice est jalouse de son frère qui réussit tout, qui explose de vie, et la gouverne. Elle commence à piquer des crises à la maison, parfois fugue lorsque son père la réprimande, refuse d'aller à l'école par période. Elle sursaute au moindre bruit, dort mal, devient anxieuse.

Alice a peur de tout, peur d'exister, peur de se confronter à la vie, peur du noir, et peur des autres.

Une psychothérapie est mise en place à raison de deux fois par semaine.

Des questions se posent.

Les peurs des enfants suscitent de multiples questions. Des questions complexes quant à leur nature, leur source, leur origine, leur manifestation. Elles s'inscrivent sur une échelle allant de la simple peur jusqu'à la hantise, elles s'étendent de l'angoisse à la phobie, et vont même jusqu'à l'effroi. Sont-elles transmises par nos ancêtres, ou peut-être par projection des anxiétés parentales ?

La peur ferait-elle partie de l'évolution de l'espèce, une évolution offrant alors des sources

associatives précieuses, un signal émotif qui permettrait de se représenter quelque chose, même si ce quelque chose est inquiétant ? Pouvons-nous avoir peur sans élaborer ou construire un scénario, c'est-à-dire sans représentation mentale ?

La peur permet-elle de percevoir les limites entre intérieur et extérieur, bon et mauvais, dedans et dehors ?

La peur est-elle l'extériorisation d'un conflit interne, la projection d'une angoisse interne sur un objet extérieur ?

Nous le savons tous instinctivement et par expérience, l'homme, de même que l'animal, a parfois peur. Lorsqu'un enfant dit « j'ai peur », est-ce à prendre au sérieux, faut-il minimiser, respecter son émoi, le banaliser par peur de le renforcer ? Et puis, à partir de quand, la peur, cette désagréable émotion, peut-elle devenir un symptôme ?

La réalité d'un sentiment

La *peur* est un phénomène psychologique à caractère affectif marqué, qui accompagne la prise de conscience d'un danger réel ou imaginé, d'une menace, note *Le Petit Robert*. Le *Littré* parle, lui, de « passion pénible qu'excite en nous ce qui paraît dangereux,

menaçant, surnaturel ». Chez Freud, le terme est utilisé dans certains écrits en opposition à celui d'*angoisse* pour désigner la réaction devant un danger réel et dont le statut métapsychologique reste incertain. Là où l'angoisse est un état particulier qu'on peut caractériser comme l'attente du danger, la préparation au danger connu ou inconnu, la peur suppose un objet déterminé en présence duquel nous éprouvons un sentiment. Quant à la *frayeur* (*Schreck* en allemand), elle désigne l'état de la personne qui s'est trouvée en danger sans y avoir été préparée : ce qui la caractérise, c'est la surprise. Freud dit justement que, dans l'angoisse, il y a un facteur qui protège le sujet contre la frayeur, contre la panique, la terreur.

Le *DSM IV*¹, qui procède autrement, rassemble les peurs, les phobies et les paniques dans le groupe des « troubles anxieux ». L'*attaque de panique* y est décrite comme une période bien délimitée de crainte et de malaise intenses, dans laquelle au minimum quatre des symptômes suivants sont survenus de façon brutale et ont atteint leur acmé en moins de dix minutes : palpitations, battements de cœur ou accélération du rythme cardiaque, pic de transpiration, désagréables tremblements ou secousses musculaires, sensation de « souffle coupé » ou impression d'étouffement, sensation d'étranglement, douleur à la gorge ou encore gêne thoracique, parfois nausées ou gêne abdominale, crampes, sensations de vertige, d'instabilité, de tête vide ou impression

d'évanouissement. Il peut également advenir un sentiment d'irréalité ou de dépersonnalisation comme, par exemple, être détaché de soi, la peur de perdre le contrôle de soi ou de devenir fou, jusqu'à avoir la peur de mourir. On peut éprouver aussi la sensation d'engourdissement ou de picotements, mais également des frissons ou des bouffées de chaleur indépendamment des périodes d'andropause ou de ménopause.

Quant à la *phobie*, elle est définie, toujours suivant le *DSM IV*, comme une crainte irrationnelle suscitée par un objet, une situation ou une activité ne comportant pas de danger réel. C'est une peur persistante et intense, irraisonnée ou bien excessive, déclenchée par la présence ou l'anticipation de la confrontation à un objet ou à une situation spécifique – par exemple, prendre l'avion, avoir le vertige, craindre certains animaux, avoir peur d'une injection, ou paniquer face à la vue du sang, s'angoisser dans la rue (agoraphobie), fuir la société, refuser d'aller à l'école, etc. Dans cette perspective, la phobie serait ainsi une peur irrationnelle d'une situation sans danger réel, elle pourrait être l'éprouvé le plus ordinaire accompagnant une représentation. Elle nous concernerait tous.

Qui d'entre nous n'a pas eu ou n'a pas encore des petites peurs supportables, même des phobies inavouables, telles que la peur des souris, la peur de rougir (éreuophobie), la peur d'être enfermé (claus-

rophobie), la peur de bégayer, de transpirer, ou qui n'a pas eu envie d'éviter une relation sociale troublante, angoissante (phobie sociale) ? Une souris n'a de valeur angoissante que par rapport à ce que nous imaginons d'elle. Quand elle est phobogène, c'est en dépit de sa réalité de petit animal inoffensif, héros incontestable des dessins animés (*Mickey Mouse, Tom et Jerry*). Nous le voyons clairement, le danger d'être attaqué par une souris est pur fantasme : la phobie repose sur une altération partielle du sens de la réalité. De fait, c'est ce caractère déréel qui la distingue cliniquement de la peur. Car la peur protège, sauf si elle devient symptomatique.

Il faut reconnaître que la peur a ses vertus. Ces vertus sont précieuses et servent de défense pour la survie de l'individu. La peur est une défense, c'est-à-dire une opération dont le but est de réduire, voire de supprimer, toute modification susceptible de mettre en danger l'intégrité et la constance de l'individu biopsychique². L'affect qui en résulte est plutôt désagréable, même parfois pénible ; il se produit en présence d'un objet qui existe réellement, ou d'une image – par exemple, pour les enfants : la peur du loup, des monstres, des squelettes. La peur est un signal précieux de danger qu'il faut savoir lire au plus près de ses émotions. Freud ne s'est jamais départi de l'idée que l'angoisse pouvait avertir le Moi d'un danger autre que psychique, d'un danger réel. Inutile de banaliser la peur pour jouer à Superman

ou Superwoman : la peur nous met en garde, elle nous alerte d'un potentiel danger, insignifiant ou réel, fantasmé ou actuel.

Une mécanique complexe

Sur un plan psychanalytique, la peur met en jeu deux mécanismes, la condensation et le déplacement.

La *condensation* est ce par quoi une représentation inconsciente concentre les éléments d'une série d'autres représentations de façon symbolique. Par exemple, la peur des araignées peut condenser à la fois la peur d'être piqué, soit pénétré par un objet pointu, intrusif, douloureux, mais elle peut aussi condenser l'angoisse liée à la quête et au désir d'autonomie. L'angoisse de s'éloigner du tissage de la toile maternelle, d'un tissage serré qui ne laisse aucune prise au besoin de liberté est une autre illustration possible de ce mécanisme. Or chaque enfant doit se dégager, pour grandir et s'autonomiser, de l'aimant tissage du filet maternel et paternel.

Le *déplacement*, lui, est un processus par lequel une quantité d'affect se détache de la représentation inconsciente pour se lier à une autre représentation qui n'a, avec la précédente, que des liens associatifs peu intenses ou même contingents. Par exemple,

l'orage peut faire peur à l'enfant, car il évoque un charivari terrifiant dans la voûte céleste, des secousses sonores répétées qui évoquent peut-être le bruit des ébats parentaux trop bruyants qui tonnent de la chambre à coucher et parviennent insidieusement à l'oreille curieuse de l'enfant... Nous nommons cela : la scène primitive. Notre expérience de psychothérapeute nous a montré que l'impact des bruits amoureux, la curiosité qu'ils éveillent chez l'enfant, les fantasmes de bataille dangereuse que les parents laissent entendre ou surprendre sont plus fréquents qu'on veut bien croire. Souvent, ils réveillent les enfants, les font sortir de leur lit, les collent à la serrure de la chambre à coucher.

D'une certaine manière, nous pouvons penser que l'absence de peur à certains moments du développement de l'enfant est inquiétante. Winnicott dit à ce sujet : « Un petit enfant qui n'a pas peur de se perdre dans les rues de Londres, ou même qui n'a pas peur de l'orage est inquiétant. Il existe à l'intérieur de cet enfant, comme à l'intérieur de tout enfant, des choses effrayantes, mais, lui, il ne peut pas prendre le risque de les découvrir, il ne peut permettre à son imagination de l'entraîner sur ce chemin... » Dans cette perspective, la peur de la perte de l'*objet* est une faille de l'activité psychique contre laquelle tout enfant doit s'organiser grâce à ses processus de défense les plus primitifs.

L'objet de la peur

Dans les pages qui suivent, nous allons souvent parler de *l'objet* : en tant que corrélatif de l'amour ou de la haine, c'est-à-dire la relation qu'un individu, enfant ou adulte, peut établir avec une personne importante, vitale pour lui. Une relation vitale, une totalité, une mère, un père, une fratrie. La peur, au tout début de la vie, est liée à la relation à la mère. La mère dont l'objectif est de protéger l'enfant, de le sécuriser dans son maternage. Contrairement au règne animal, le petit d'homme naît dans la dépendance absolue. Il est donc indispensable que la mère, pour pouvoir protéger son bébé de la frayeur insupportable, ait vécu elle-même certaines expériences, comme tout mortel. Alors, par anticipation, elle saura lui éviter certaines situations dangereuses, effrayantes, et saura le réconforter. Nous pensons qu'un petit qui n'aurait pas peur n'aurait pas développé suffisamment un affect qui le lie à la mère, à son attachement, à sa présence et à la peur de la perdre.

En même temps, les jeunes enfants aiment à se faire peur, ils jouent à cache-cache pour intégrer la peur de l'absence de *l'objet*, mais aussi pour provoquer la séparation et stimuler l'excitation qui leur

donne l'illusion et l'espoir qu'ils seront découverts, retrouvés par un parent protecteur. Ils jouent au loup pour théâtraliser la peur d'être dévorés, attrapés, engloutis. Ils aiment se faire peur pour se surprendre et voir, ainsi, que la chose effrayante est à l'extérieur d'eux, ce qui, par ailleurs, les rassure.

Ajoutons aussi le rôle du symptôme en tant que nécessaire défense de l'individu devant les exigences conscientes ou inconscientes de sa famille. Nous voyons bien que le symptôme de la peur favorise le désir de calmer, de protéger. La peur tend à résoudre l'excès d'excitation en créant un *objet* extérieur phobogène. Elle protège de l'*objet* interne trop excitant par sa présence. Mais lorsque le nourrisson est bien nourri et sent le délicieux lait chaud qui lui procure des sensations de satisfaction, il vit l'expérience d'un *bon objet interne*, cet objet éprouvé comme venant d'une sensation corporelle émanant de l'intérieur du corps. Au contraire, l'*objet externe* ressentit au travers de la peau, ou par le biais d'autres sensations telles que la vue, l'ouïe ou l'odorat, est perçu comme étant extérieur.

La frontière entre interne et externe n'est pas toujours clairement définie. La situation infantile semble telle que le nourrisson découvre subitement qu'un objet perçu comme partie intégrante de son corps n'en fait finalement pas partie. Le sein, par exemple, qui lui échappe. Ce mamelon nourrissant de bon lait et de sensation calmante lorsque le bébé

tête, et de sensation de plaisir lorsqu'il joue avec cette aréole turgescente. S'il la perd, s'il en est privé, cette privation est vécue comme un morceau de lui qui s'en va, comme un arrachement, dans une rage de mal-être. C'est une expérience douloureuse de séparation physique et psychique entre soi et l'*objet*.

Nous envisagerons ici toujours l'enfant dans sa trajectoire maturative, développementale. Par ailleurs, nous ne l'envisageons jamais en dehors de son environnement familial et affectif : un enfant naît et vit dans un milieu bien à lui, il subit et jouit du foisonnement nécessaire, parfois excessif, de projections inconscientes de la parentalité. La parentalité étant constituée par les deux parents et leurs propres fantasmes projectifs liés à leurs propres expériences infantiles, elle charrie des mémoires et des désirs transgénérationnels³. Cette trajectoire maturative traversera en filigrane permanent nos descriptions des peurs des enfants. Si nous parlons plus souvent des mères, nous n'oublions jamais que, pour soutenir la fonction maternelle, le père est là, nécessaire, indispensable, ou devrait être là, présent ou fantasmé, en chair et en os ou au mieux dans l'esprit de la mère. L'enfant, sans un père et une mère, n'existe pas. Malgré toutes les technologies supersophistiquées de procréation, le bébé naît de la recette partagée d'un père et d'une mère. La mère demande à être soutenue par son mari dans sa fonction maternelle. Si ce dernier est indifférent, passif, absent, déprimé,

malade ou mort, elle risque d'avoir du mal à consacrer à son bébé toute l'attention dont il a besoin. Il est évident qu'un bébé s'épanouit mieux entre les mains d'une mère confiante et heureuse, soutenue par un père fier et amoureux.

La peur ancestrale

Nous avons tous été phobiques, c'est un mécanisme « normal » de l'enfance. Nous avons tous eu peur du noir, du loup, de la chasse d'eau, des chevaux, des araignées... Nous sommes tous restés, dans une certaine mesure, phobiques de quelque chose. Là encore, il est question de nuance, de discrétion de la gêne, et des moyens déployés pour l'atténuer. Si ces moyens sont coûteux, si la gêne persiste et que la combattre est psychologiquement pénible, une vraie lutte douloureuse s'engage pour l'éviter.

Existe-t-il des tendances somatiques qui expliqueraient pourquoi certaines phobies deviennent envahissantes, voire paralysantes ? Les études génétiques apparaissent difficiles en ce qui concerne l'impossibilité de discerner ce qui est transmission familiale psychique, tout particulièrement le rôle organisateur des fantasmes parentaux, de ce qui serait inscrit dans le génome. Nous pouvons penser

que, dans l'équipement héréditaire, quelque chose intervient dans les modulations de l'angoisse, mais quoi ? Nous savons maintenant que le comportement observé chez la souris permet une modification de l'expression chromosomique. Un souriceau violent, génétiquement déterminé, peut, s'il est sorti de son contexte et s'il est élevé par une souris non violente, calmante, une mère souris maternante qui le lèche et le soigne avec amour, eh bien ce souriceau violent peut changer son expression génétique et son comportement : la violence génétiquement programmée ne s'exprime plus⁴. Les psychanalystes travaillent la superstructure de la relation mère-enfant du côté psychique afin d'élargir et de nuancer une éventuelle détermination génétique, tout en la prenant en considération.

Dans *Totem et Tabou*, Freud évoque le lien entre la phobie des enfants et les peurs des primitifs. Selon lui, le tabou serait né de la peur de puissances démoniaques qui punissent de la faute liée au désir de l'inceste et au désir du meurtre du père. Pourquoi ce désir de tuer le père ? Parce que sa place est convoitée. Le père, pour les primitifs, devient totem. Le désir de mort du père, désir du primitif et de tout un chacun à travers les temps, même pour « de semblant », comme disent les enfants, donne naissance au sentiment de faute. Par conséquent, pour punir cette faute imaginaire, ce fantasme impensable, un malheur pourrait survenir. Nous assistons à la nais-

sance d'un sentiment de persécution. Le primitif, comme l'enfant, pourra éprouver ce lourd sentiment de culpabilité envers un être tout-puissant, le père, pour avoir osé vouloir prendre sa place. L'enfant, dont l'ambivalence des sentiments d'amour et de haine pour l'être aimé oscille souvent, éprouve la même peur face à ses désirs réels ou fantasmés, ses désirs d'amour ou de mort.

Dans la littérature et les contes

La littérature enfantine, par le biais des contes, propose aux enfants une élaboration de leurs peurs et de leurs images de cauchemars. Dans les contes, toutes les angoisses infantiles sont traitées grâce au *déplacement* littéraire. Le loup est tué par le chasseur, image protectrice, et la grand-mère est délivrée dans *Le Petit Chaperon rouge*. L'histoire permet de surmonter l'angoisse. L'ogre *condense* l'image de l'étranger dévoreur d'enfants. L'oralité est toujours présente dans les contes. Dans *Blanche-Neige*, il est question de croquer dans la pomme. Dans *Peau d'Âne*, nous découvrons principalement l'histoire du désir d'un père pour sa fille et l'interdit de l'inceste qui traverse les pays et les générations. Mais, derrière ce désir incestueux, le fantasme du retour dans le ventre maternel,

d'être belle comme la mère, d'être dans la mère, d'être aimée comme la mère est également présent.

Une patiente adulte évoquait une promenade à Berne, la capitale helvétique, avec son père, alors qu'elle n'avait que 4 ans. Elle se souvenait d'un immense ogre sur une fontaine, perdu au milieu d'une place, qui dévorait des petits enfants. L'ogre avait un sac plein d'enfants sur son dos et tenait un enfant par la main droite, dont une partie du corps, la tête plus exactement, était déjà dans sa bouche. Elle avait paniqué devant cette image de dévoration qui condensait sa peur d'être perdue dans cette ville étrangère, mais aussi son excitation sexuelle d'être en promenade seule avec son père, qui souvent lui disait : « Viens ici mon petit chou, je vais te croquer » ou encore : « Tu es belle à croquer, ma fille. » Devenue adulte, lorsqu'elle retrouva par hasard cet ogre à la Kornhausplatz de Berne, quelle ne fut sa surprise de voir que cet ogre immense pour ses yeux de petite fille, était minuscule, d'environ quatre-vingts centimètres, perché tout en haut d'une fontaine, ce qui de la rue le rendait encore plus minuscule. Petite, elle l'avait imaginé gigantesque, monstrueux, dangereux. Elle se souvenait combien tard dans l'enfance, elle demandait à ce qu'on lui lise des contes. Elle aimait les écouter, se laisser bercer par la mélodie de la voix, la respiration, les pauses. Peut-être qu'elle était fainéante, comme le lui répétait sa mère, mais elle préférait les entendre, plutôt que de

les lire. C'était la magie de la voix humaine, les accents, les soupirs, les silences, la prosodie, qui ajoutaient la puissance de l'affect à la narration. Celui qu'elle préférait tout particulièrement, c'était *Peau d'Âne*, l'histoire magnifique d'un désir et d'une peur terrifiante liée à l'interdit de l'inceste.

Si les contes du monde entier se sont propagés d'âge en âge, il faut croire qu'ils représentent un sens profond et inconscient, à travers le temps et à travers les origines communes qu'ils évoquent. Les frères Grimm pensaient pouvoir expliquer les contes comme dérivés des mythes grecs, perses, hindous. Pour eux, contes et mythes sont la représentation du grand drame cosmique ou météorologique que l'homme, dès l'enfance de son histoire, ne se lasse pas d'imaginer. Les contes évoqueraient les saisons, interprétations naturalistes qui relèvent de pures métaphores. Il faut dire que les frères Grimm sont nés près de cent ans avant Freud et, par conséquent, ils n'avaient pas encore entendu parler de la sexualité infantile. Soulignons que la sexualité infantile est un sujet qui, malgré tout, encore aujourd'hui, irrite les oreilles bien pensantes. Les frères Grimm ont néanmoins mis en lumière l'expérience humaine tout à fait générale que le conte, le mythe et la légende sont chargés de transmettre⁵.

Apprendre à grandir

Marthe Robert nous dit qu'un conte décrit une quête, un passage nécessaire, difficile, gêné par mille obstacles, précédé d'épreuves gigantesques, mais qui sont surmontées heureusement en dépit de tout. Il évoque la métamorphose, souvent douloureuse, de la maturation du passage de l'enfance à l'adolescence, puis à l'âge adulte. Sur son trajet de vie, le héros ou l'héroïne trouve toujours une voie, un être bienveillant qui va lui montrer le chemin de la maturité et lui permettre d'éviter les écueils de la stagnation dans le monde infantile. Une vieille dame, une fée, une prophétie fera l'affaire. Sitôt sa tâche accomplie, le messager du bon passage disparaît avec sa sagesse, avec son caractère de gardien des rites et des traditions. Dans *La Belle au Bois Dormant*, nous découvrons que l'accès à l'adolescence prend du temps, qu'il n'est pas sans danger, qu'un empoisonnement par un fuseau d'interdits précède un profond sommeil. Ce n'est que plus tard, que la Belle au Bois Dormant aura accès à l'amour, au mariage et, enfin, à la sexualité, à une sexualité sans histoire, puisque le conte s'arrête dès lors qu'elle est possible : « Ils eurent beaucoup d'enfants. » Nous découvrons, dans *La Chèvre de monsieur Seguin* d'Alphonse Daudet,

que le passage à l'indépendance sera inévitablement douloureux, il obligera Blanquette, la jolie petite chèvre indépendante, à rompre les liens qui la maintiennent dans sa prison dorée. Blanquette devra s'arracher à l'emprise protectrice paternelle pour oser se confronter au loup symbolisant la découverte de l'homme. L'autre, l'intrus, l'étranger, le loup, celui qui osera la croquer, l'amant qui saura la dépuceler dans une montagne où l'herbe est exquise, bien meilleure que chez elle, où le sentiment de liberté est à nul autre pareil, « plus de corde, plus de pieu, la Blanquette se vautrait là-dedans, les jambes en l'air, une fleur de cytise aux dents, jusqu'au moment où le vent fraîchit, la montagne devint violette... et au petit matin, elle s'allongea par terre dans sa belle fourrure blanche toute tachée de sang. Alors le loup se jeta sur la petite chèvre et la mangea. » Et Blanquette rencontre, dans l'excitation et la souffrance, l'être qui la délivrera de ses attaches infantiles. Enfin, elle pourra passer à l'âge adulte...

I

Maman, j'ai peur !

1. American Psychiatric Association, *DSM IV*, trad. fr., Paris, Masson, 1996.
2. J. Laplanche et J.-B. Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1973.
3. J. Manzano, F. Palacio Espasa et N. Zilkha, *Les Scénarios narcissiques de la parentalité*, Paris, PUF, 1999.
4. I. C. Weaver et coll., *J. Neurosci.*, 2005, nov., 23-25 (47), p. 11045-11054 ; A. Kaffman et M. J. Meaney, *J. Child Psychol. Psychiatry*, 2007, mars-avril, 48 (3-4), p. 224-244.
5. M. Robert, *Préface aux contes de Grimm*, Paris, Gallimard, 1976.

II

Avoir peur, mais grandir

Les peurs ancestrales, dont le prototype est la peur de l'étranger, se manifestent vers 6-8 mois. La peur de l'étranger est décrite par Spitz et dite l'« angoisse du huitième mois ». Elle se manifeste avant que les autres peurs adviennent, celles du noir, du sentiment d'abandon, de l'orage, de la vue d'objets nouveaux ou de personnes que le petit d'homme n'a pas l'habitude de fréquenter. Avant cette peur du huitième mois, le bébé sourit à tous les visages, puis, progressivement, il se met à réagir devant un visage étranger, des cheveux d'une couleur différente, des personnes de couleur autre, ce qui augure d'une différenciation positive, c'est-à-dire d'une discrimination entre le familier et l'étranger. Cet étranger et les phénomènes relevant de l'étrange sont les conséquences de ce que Claude Le Guen⁶ a appelé le « non-mère ». Ce non-mère, premier tiers venant dans l'angoisse scinder l'unité primaire mère-enfant, est le prototype non seulement du père, mais aussi de tout objet phobogène. Nous pouvons aussi

penser que le non-mère a été perçu bien avant, même très précocement.

La réalité a ceci d'inéluctable : une mère ne peut en permanence être auprès de son enfant. Lorsqu'elle s'absente, inévitablement, à un moment du jour ou de la nuit, son bébé n'est pas content, il pleure, il se fâche. La mère peut avoir besoin d'une remplaçante, et l'enfant peut s'adapter à sa baby-sitter, plus ou moins bien, lentement ou vite, avec plus ou moins de difficultés. Il peut également manifester, selon sa relation de dépendance à la mère, une plus ou moins grande souplesse psychique. Bien sûr, la baby-sitter n'est jamais tout à fait comme la mère, parfois même très différente (la voix, la couleur de la peau, l'odeur, la corpulence, les cheveux, la capacité d'aimer). Malgré tout, lorsque tout se passe suffisamment bien, le bébé s'adapte et même se renforce dans son exploration du monde et dans la découverte de l'autre, de l'étranger. Se séparer reste, malgré tout et pour tous les enfants, une épreuve. C'est un apprentissage.

Du côté de l'intelligence

Concernant le développement de l'intelligence, la connaissance du monde chez l'enfant, Jean Piaget insiste sur la « permanence de l'objet⁷ ». L'objet est

ici défini comme la chose, ce que nous avons devant nous. Nous ne mettrons pas ici l'objet en italique comme nous l'avons fait lorsqu'il s'agit de la relation d'*objet*. La chose, elle, est synonyme d'objet dans ce sens que la lune est une chose, mais que l'éclipse est un fait. La permanence de l'objet épistémologique ne va pas de soi. Jean Piaget décrit des stades successifs nécessaires dans le développement cognitif de l'enfant. La permanence de l'objet débute au moment où l'enfant devient capable de se représenter l'objet même en son absence, vers 8-9 mois jusqu'à 18 mois. Il peut concevoir la chose, comme une entité extérieure à soi et à son existence propre. D'abord, l'enfant anticipe la position de l'objet, il observe la chose qui se trouve dans son champ visuel avec un sentiment de permanence subjective, cela entre 4-8 mois. Si l'objet disparaît, à ce moment-là du développement du nourrisson, le bébé ne le cherche plus, il cesse sa recherche comme si l'objet s'était résorbé, comme s'il avait disparu. Cachez un nounours sous un coussin, même si le bébé voit clairement la manœuvre que vous lui imposez, il n'aura pas la permanence de l'objet qui permettra de maintenir l'idée que l'objet demeure là où vous l'avez caché.

L'intelligence sensori-motrice, grâce à la croissance mentale, au développement de l'intelligence du tout-petit, grâce à l'expérience, conduit à organiser peu à peu le réel en construisant, par son fonction-

nement même, les grandes catégories de l'action que sont les « schèmes » de l'objet permanent. Aucune de ces catégories n'est donnée au départ et l'univers initial du nourrisson est entièrement centré sur le corps et l'action propre en un égocentrisme aussi total qu'inconscient de lui-même.

Au cours des dix-huit premiers mois s'effectue une sorte de révolution copernicienne de décentration générale. L'enfant finit par situer un objet parmi les autres en un univers d'objets permanents structuré de façon spatio-temporelle, en lien avec la causalité. Le système des objets permanents et de leurs déplacements, nous apprend encore Piaget, est indissociable d'une structuration causale. La première causalité est appelée « magico-phénoméniste » parce que l'enfant imagine que c'est son propre corps qui produit un résultat : l'action magique est centrée sur l'action du sujet sans considération des contacts spatiaux. Ce phénomène parle en faveur d'un mécanisme psychologique acquis au cours du développement de l'enfant. La permanence de l'objet est suivie vers 20 mois par un développement qui lui permet de se détacher de la perception immédiate de l'objet et de différer l'action pour penser, et cela grâce à la représentation mentale qui donne accès à la formation symbolique, ou ce que Piaget appelle la fonction sémiotique. À ce moment-là se déploie pour l'enfant la capacité d'imiter quelque chose ou quelqu'un hors de sa présence, de rentrer dans des jeux symboliques

(jouer à la poupée, au docteur, faire semblant d'attacher sa cravate comme papa). L'apparition du dessin qui symbolise une idée, les images mentales surviennent et le langage pour les communiquer.

Du côté de la relation

Si nous adoptons un autre point de vue, le point de vue relationnel, cette nouvelle approche nous montre que les petits enfants sont souvent surpris par la voix, l'allure, la couleur d'un étranger qui fait des sourires ou des grimaces devant lui. Il est très frappant et courant d'observer qu'un bébé, dans les bras de sa maman qui accueille une amie peu habituée au milieu familial, manifeste son mécontentement. Ce bébé, si doux et si facile, la prunelle des yeux de sa mère, se comporte subitement de manière surprenante. Même s'il est bien calé sur le giron maternel, face à cette étrangère aussi souriante soit-elle, il détourne la tête, évite de regarder cette rivale qui vient accaparer sa mère, et pleure, éventuellement effrayé, comme devant un danger réel. D'autres situations insolites, le tonnerre par exemple, le vent, le bruit de l'aspirateur, peuvent inquiéter les bébés et petits enfants. Ces peurs disparaissent habituellement avec le grandissement. Elles parlent

en faveur d'une maturation encore insuffisante à maîtriser l'angoisse liée à des impressions, à des perceptions inconnues. La manière encore morcelée d'appréhender le monde extérieur ne leur permet pas d'intérioriser seuls le danger. Il s'agit pour le bébé de s'approprier, en lui, la tranquillité et la sécurité que lui procure la protection du milieu familial. Il va apprendre, peu à peu, que lorsque maman disparaît pour un temps, elle ne va pas « pour de vrai », comme disent les petits, l'abandonner et disparaître à jamais.

La manifestation d'angoisse de leurs petits chéris est souvent vécue par les mamans avec gêne, avec le sentiment qu'elles ont engendré un petit être associable et peureux. D'autres mamans peuvent au contraire éprouver un sentiment de fierté, un apogée de plaisir symbiotique : « Il n'aime que moi, autour de nous le monde peut s'écrouler. »

Quelques enfants se révèlent incapables de dépasser cette violente opposition. Le visage de la mère demeure le seul miroir aimant et aimé qui leur soit agréable. Hors ce visage, les personnages qui s'en détachent sont uniformément hostiles ou génèrent un vide, tout aussi angoissant. Alors, loin de constituer une forme évolutive, cette opposition « familier-étranger » non négociable, ressemble à un aspect de la psychose infantile et marque la difficulté, voire l'impossibilité de se dégager d'une liaison symbiotique avec la mère. Le drame est que cela peut les

mener à être coupés de la vie des autres. Winnicott⁸ l'a évoqué : le regard précurseur du miroir, c'est le visage de la mère. Que voit le bébé quand il tourne son regard vers le visage de la mère et se mire dans le reflet de ses doux yeux, il se voit lui-même. Comme d'ailleurs dans le regard amoureux de l'être aimé, quel que soit l'âge, on se reflète dans la profondeur de son regard, mais c'est soi-même que l'on aime et que l'on regarde. Ou plutôt, c'est l'amour que nous porte l'autre, l'amour de l'être aimé qui nous nourrit et qui nous permet de l'aimer en retour.

La mère aussi regarde son bébé et ce que son visage exprime est en relation directe avec ce qu'elle voit. La mère dont le visage est figé, déprimé donne à voir un reflet d'absence, d'inquiétude, un réfléchissement douloureux qui assombrit son enfant. Le bébé au sein ne scrute-t-il pas les yeux de sa mère. Si la mère est « morte », déprimée, comme le dit André Green⁹, le bébé ne peut s'abandonner en toute quiétude dans l'océan de son regard. Car s'abandonner, se confier, se laisser aller, c'est exprimer une belle confiance en l'amour de l'*objet*. S'abandonner, c'est aussi trouver dans le regard de l'autre, la sécurité, les assises solides dans un *holding* réconfortant et aimant, une manipulation amoureuse dans les soins quotidiens (*handling*). Voilà le secret de la recette extrêmement complexe qui permet d'offrir au monde des bébés suffisamment heureux, engendrés par des mères suffisamment bonnes, pour parodier

Winnicott. On est dans le registre du vœu pieux comme celui formulé par le peintre Bram Van Velde¹⁰ : « Je ne sais pas si je me suis suffisamment approché de ce que j'aurais aimé atteindre. Mais du moins j'ai essayé, j'ai tenté. J'ai fait ce que j'ai pu. Je suis allé aussi loin que mes forces me le permettaient. » Nul n'est parfait et heureusement. Et il faut vraiment aimer, pour pouvoir se quitter.

Le langage

Le langage aussi permet la séparation. À l'aurore des premiers soupirs, à peine le bébé sorti du ventre de sa mère, la première communication se fait par le cri. Déchirure sonore que tout le monde attend avec impatience et qui signe une entrée dans le monde des humains, par la porte du sonore, garantie de vie. Dès l'instant où la mère a entendu le cri de son enfant elle est à l'écoute de sa progéniture, et pour toute sa vie. Elle développe une écoute spécifique à leur relation. La mère prête l'oreille, épie, anticipe, elle interprète ses signaux sonores et leur donne sens. Les mamans souvent avouent avoir développé une « nouvelle oreille », et se sensibilisent à de nouveaux bruits, au remue-ménage qui émerge du berceau à la naissance de leur enfant. Elles en perdent parfois le sommeil,

par anxiété. Une femme d'âge mûr nous disait qu'elle se retournait encore instinctivement au mot de « maman » dans les grands magasins, alors que ses propres enfants étaient adultes et qu'elle attendait impatiemment d'être grand-mère.

« A-reu-a-reu, tu es content, tu as bien mangé, tu es heureux... » La mère imagine les plaisirs, les désirs, les déplaisirs qui naissent de leur interrelation. Par son investissement affectif, elle donne sens aux borborygmes émouvants du produit de sa chair. Un véritable ballet vocal, verbal s'orchestre autour de l'enfant-né et l'imprègne dès ses premiers soupirs, des accents amoureux maternels. Les réponses créent un champ-chant de réciprocité. Les cris-pleurs sont les premiers et principaux appels de communication. Ils éveillent l'intérêt et suggèrent des réponses. À ce premier partage d'émissions vocales, les premières réponses affectives structurent déjà la capacité à entrer en contact avec autrui. Selon nous, le décodage des premiers signaux vocaux, dans le tourbillon verbal maternel, entraîne les prémices de la séparation dans la conscience floue encore, que le nouveau-né a du soi-hors-soi, intérieur-extérieur.

Jusqu'à 6 mois environ, le bébé produit un registre de vocalises riche et varié, registre qui dépasse largement les sons de sa propre langue et qui est susceptible de se mouler sur n'importe quelle autre langue du monde. Peu à peu, il se rapproche des sons

de la langue maternelle et par conséquent restreint son champ vocalique à la communauté linguistique, acoustique de sa famille. Le système perceptif n'est pas préformé en vue d'une langue, il le devient au fur et à mesure que la langue maternelle structure son fonctionnement. Nous écoutons et nous entendons ce que nous avons appris à écouter et à entendre. En ce sens, le langage est culturel, que nous soyons au Japon ou aux États-Unis, le stock des premiers mots n'est pas le même. Un enfant en contact avec plusieurs langues développe une écoute pluri-linguistique car il augmente sa perception sonore selon son environnement et selon le contexte linguistique qui l'entoure. Ajoutons que ces empreintes se tracent dans le sillon stylistique maternel. Chaque langue a un paysage sonore qui lui est propre et chaque auditeur a un comportement d'écoute étroitement lié à sa langue maternelle.

Comme le dit Roland Barthes il n'y a pas de langage innocent¹¹. Sujet qu'il développe en mettant en opposition sens et forme, montrant l'interdépendance de l'un et de l'autre. Cela conduit à penser l'opposition entre signifiant saussurien et signifiant psychanalytique. Parler, c'est à la fois cacher et dévoiler. Cacher, par les mots qui habillent pudiquement la pensée, pour endiguer le fond, pour canaliser le sens. Dévoiler, par la couleur des mots, leur forme sonore, la tessiture de la voix, les enluminures qui revêtent les appareils vocaux.

La mère, en s'adaptant aux productions sonores de son enfant, leur donne sens, comme elle donne sens aux gestes, aux postures, aux pointages de ses désirs. Bien sûr, son langage est plus sophistiqué, plus hystérique sous certains aspects dans sa théâtralité, mais, par ce décalage, elle permet une brisure de la symbiose. Sa voix calme, sa voix gronde, sa voix câline, sa voix interprète et, même si le bébé ne comprend pas, il perçoit, finit par répéter. « Oh-oh », dit le bébé. La mère entend : « Tu as bobo mon amour, bobo mon chéri, mon amour, bobo... » et la voilà entrée dans un langage syllabaire décalé et régressé, mais plein d'amour, à la recherche d'un sens au babil de son enfant.

*S'ouvrir au monde est
chose douloureuse*

L'instinct maternel signifie donc une régression involontaire poussant la mère à accomplir des actes complexes à la fois pour protéger l'enfant, mais aussi pour établir un contact¹². Ses signaux sont saisis comme signifiants par le bébé et l'entraînent dans l'acquisition de la langue maternelle par étapes de discrimination, du babillage au redoublement de la syllabe, pour parvenir peu à peu, vers la fin de la

première année au mot (papa-maman-bébé-dodo, etc.). Cette acquisition, qui passe par le canal affectif maternel et, bien sûr, paternel, a pour but de s'ouvrir vers les autres, vers la différenciation entre moi et non-moi, vers l'identité de l'individu pour enfin se frayer une place dans l'humanité.

Alors, lorsque tout va bien, dans le meilleur des mondes, la baby-sitter va être appréciée parce qu'elle est différente et apporte d'autres sons, d'autres mots, d'autres caresses et d'autres stimulations. La mère absente n'est pas pour autant perdue pour l'enfant, qui commence à avoir confiance et connaissance de la permanence de l'*objet*-mère et qui expérimente l'*objet* non-mère. Voilà que plus tard, lorsqu'il ira à la crèche, il saura investir affectivement la nurse, acceptera et trouvera même un plaisir certain à partager l'amour de la jardinière d'enfants avec ses pairs.

Une maman, que nous avons rencontrée dans notre cabinet, pour ne pas traumatiser son fils après son congé maternité, avait tenté de trouver, bien sûr très difficilement, une jeune fille au pair qui lui ressemblait, qui parlait comme elle, la même langue étrangère, la même voix susurrée, qui avait la même allure, la même douceur, la même couleur de cheveux. Elle consultait, alors que son fils avait 2 ans et demi, car ce dernier ne supportait pas d'être séparé d'elle, refusait d'aller à la crèche et hurlait à la mort à chaque séparation, s'agrippait à ses jupes, se cachait

derrière elle. Cet enfant montrait de grosses difficultés de séparation par manque de différenciation entre lui et sa mère. L'étranger, le monde de l'autre, paraissait envahi de monstres dangereux, assassins, il se sentait menacé dans un monde effrayant, au plus profond d'un sentiment de persécution.

Cela dit, même si l'expérience positive au cours de la maturation va renforcer et confirmer le retour de l'*objet* d'amour, il reste à travers l'humanité entière et à tous les âges, sexes confondus, cette émotion floue, désagréable, parfois indicible : l'être absolument aimé pourrait ne jamais revenir, pourrait nous abandonner. Une simple pensée peut engendrer de la peur (penser à la mort, par exemple). Plus le monde extérieur est appréhendé de manière imparfaite, moins la pensée est rationnelle et logique, plus le champ offre une terre propice à enraciner les phobies.

II

Avoir peur, mais grandir

6. C. Le Guen, *L'Édipe ordinaire*, Paris, Payot, 1974.
7. J. Piaget, *La Psychologie de l'enfant*, Paris, PUF, « Que sais-je ? », 1986.
8. D. Winnicott, *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard, NRF, 1971.
9. A. Green, *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, Paris, Éditions de Minuit, 1983.
10. B. Van Velde, *Rencontres de Charles Juliet*, Paris, P.O.L., 1998.
11. R. Barthes, *Mythologies*, Paris, Seuil, « Points », 1957.
12. N. Nicolaïdis, *La Force perceptive de la représentation de la pulsion*, Paris, PUF, 1993.

III

Avoir peur, et vivre

Il est des psychanalystes qui cherchent et trouvent des événements traumatiques dans toute histoire de vie. Des traumatismes subis à l'orée de la vie, précoces, avant l'apparition du langage. Certes, la vie est un traumatisme ambulant, mais ce qui est traumatique pour l'un ne l'est pas nécessairement autant pour l'autre. Sachant qu'il y a toujours une réorganisation défensive après chaque traumatisme, il est finalement difficile de savoir si un traumatisme a été réel ou fantasmé. Cette proposition ne vient nullement infirmer ou minimiser la réalité du traumatisme ; néanmoins, nous mettons l'accent sur la représentation née d'un épisode de vie vécu comme une violence interne. La représentation de cette effraction est source d'excitation. C'est une effraction du système parexcitation (pare-excitation) qui, débordé, se défend par des ressassements, des rêves répétitifs, des peurs, des phobies graves, des angoisses de l'angoisse sans images mentales vraiment ou clairement définissables.

Le traumatisme est un événement qui, par sa violence, amène une personne vulnérable, non préparée psychiquement ou même physiquement, à se confronter à une force externe trop intense provenant d'un *objet* ou d'une situation qui le déborde de quantité d'excitations pulsionnelles excessives que son psychisme ne peut éponger, traiter, digérer. Par conséquent, le psychisme tente de se cicatriser défensivement contre cette effraction et des mécanismes de répétition, c'est-à-dire de répétition du traumatisme, apparaissent ; des moments de sidération, de somatisation, des cauchemars renouvelés, des phobies se mettent en place pour colmater la brèche. Traumatisme et cicatrice sont soumis à la contrainte de répétition¹³.

Ce que ressent le bébé dès sa naissance, soumis sans recours à un état de tension en l'absence, disons, inappropriée ou excessive de sa mère, devient le prototype de toutes les situations traumatiques. L'insuffisance de contenance, de métabolisation d'une effraction par un psychisme en construction provoque un état de détresse. Bien sûr, il n'y a pas que la défaillance éventuellement supposée de la mère, mais tous les possibles traumatismes de guerre, sexuels, les déménagements, les accidents, explosions, tremblements de terre, de mer et les bagarres meurtrières qu'un enfer de vie peut cultiver avec cruauté. Les traumatismes laissent des traces perceptives plutôt que des traces verbales et le tra-

vail de la psychothérapie, de la psychanalyse sera de tenter de les mettre en images, en représentations de choses puis de mots, de les symboliser, de reconstruire une histoire à partir de vestiges¹⁴.

Dans les toilettes

La maman de la petite Marguerite avait demandé une consultation pour sa fillette de 5 ans, car celle-ci avait été agressée dans les toilettes de l'école par des garçons à peine plus âgés qu'elle. Ils l'avaient déshabillée et avaient joué au docteur, lui plantant des ciseaux, empruntés en classe, dans le vagin. Elle s'était laissé faire par amitié, par séduction, confiante dans le jeu curieux des garçons, mais sachant néanmoins que les toilettes de l'école n'étaient pas un lieu autorisé au jeu. Les toilettes des garçons sont séparées de celles des filles et chacun y va isolément. Marguerite savait bien qu'elle allait faire quelque chose de défendu, mais elle voulait plaire à ses copains.

La maman, au retour de son travail, affolée par les saignements de Marguerite, est allée à l'hôpital des enfants faire un constat. Il y avait bel et bien blessures et douleurs. L'école préférait ne pas ébruiter cet épisode qui avait échappé au contrôle des

enseignants. La maman, révoltée, a fini par renoncer à une plainte.

La maman souhaitait que sa fille puisse se confier, parler de ce qui s'était passé, elle voulait lui permettre d'évacuer un traumatisme douloureux. Marguerite et les garçons se sont montrés curieux à propos de la différence des sexes, qu'est-ce que les filles avaient de coupé ? Les ciseaux évoquent la castration tellement anxiogène pour les garçons. Probablement que le but de ce jeu n'était pas l'agression en soi, peut-être l'exploration ; il n'en demeure pas moins intrusif, blessant.

Marguerite se réveillait toutes les nuits en pleurs, effrayée par des monstres au plafond. Pendant de longs mois, elle dessinait des poupées saignant et jouait à soigner le bébé en caoutchouc, car il avait mal au ventre, disait-elle. Parallèlement, elle passait son temps à embrasser indifféremment tous les adultes qui l'approchaient, à serrer les enfants dans ses bras. Ces manifestations contraphobiques lui permettaient de lutter contre la peur d'être agressée, attaquée, blessée. Elle se collait et, par là même, se faisait repousser. Les enfants n'aiment pas être serrés de trop près. Alors Marguerite disait : « Personne ne m'aime ! » À rejouer de nombreuses fois la scène traumatique, celle-ci, peu à peu, s'est déplacée dans une autre histoire, sur une autre partie du corps de la poupée et progressivement la petite fille a pu refouler, oublier la scène, jouer à d'autres jeux sym-

boliques et trouver la bonne distance entre elle et les adultes, elle et les enfants, elle et l'école. Elle a d'ailleurs changé d'établissement, la culpabilité des uns et des autres devenait lourde et embarrassante. Marguerite a pu se développer tout à fait bien dans un autre cadre scolaire et a grandi en intelligence et en beauté.

La peur de l'inconnu

L'angoisse devant l'étranger une fois disparue, les réponses des enfants devant les étrangers deviennent sélectives selon ce qu'ils perçoivent ou imaginent de la relation avec l'autre, l'inconnu. L'apparition de caprices surprend les parents. C'est la première apparition d'une modification du comportement.

Le nourrisson pleure, crie et les parents ne parviennent pas à mettre sur cette colère bruyante une raison apparente. Certains bébés ne parviennent à retrouver le calme, parfois refusent de dormir, de s'alimenter. Inconsolables, ils semblent hostiles. L'origine de l'affect, disons capricieux, n'est pas toujours physique, la réponse calmante est difficile à trouver. Il s'installe entre le nourrisson et sa maman une émotion paradoxale, un sentiment d'impuissance pour la mère incapable de soulager le malaise

de son bébé. L'état psychique réciproque est altéré, les sentiments ambivalents naissent. L'absence de la mère ou peut-être une momentanée interruption de sa présence amène parfois à des états d'âme désagréables, avec des retrouvailles plus ou moins harmonieuses. Ces réactions peuvent être fugaces grâce à l'atmosphère d'un environnement suffisamment chaleureux, sécurisant, attentionné.

Les bébés vivant dans des conditions difficiles présentent des signes d'angoisse très nets, fréquents devant des visages inconnus. La mobilité de l'investissement des expériences nouvelles est un indice de bonne évolution psychique. L'attitude des parents joue un rôle déterminant dans la plus ou moins grande prolifération des peurs, voire des phobies infantiles. Aujourd'hui, les pères comme les mères partagent les soins maternels, ce qui n'empêche pas l'apparition d'inquiétudes, d'attitudes différentes de l'enfant à leur égard.

Terreurs nocturnes

Aux peurs observées pendant le développement de l'enfant peuvent suivre l'apparition des terreurs nocturnes. Ce passage a été observé par différents auteurs, dont Jean Mallet¹⁵ qui évoque une conti-

nuité entre la terreur nocturne et la phobie sans une implication nécessaire d'un traumatisme extérieur.

La terreur nocturne advient habituellement entre 18 mois et 2 ans et témoigne d'un traumatisme interne. Le bébé, qu'il soit repu ou fatigué, proteste quand on le couche, crie, jusqu'à ce qu'on le prenne chaleureusement dans ses bras. Le sommeil n'est plus uniquement l'heureuse détente agréable. Alors apparaissent de véritables peurs de l'endormissement liées à la séparation. Les adieux du coucher peuvent se prolonger, agacer, tyranniser le parent qui va devoir se détacher de son enfant dans des conditions parfois difficiles. Cris et colères du côté des parents frustrés qui, retenus par leur enfant, ne peuvent vaquer à leurs propres occupations, à leur tranquillité, à leur intimité. Ces adieux interminables peuvent durer dans le temps, un temps d'arrachement réciproque.

Dans *Du côté de chez Swann*, Marcel Proust écrit : « Mes remords étaient calmés, je me laissais aller à la douceur de cette nuit où j'avais ma mère auprès de moi. Je savais qu'une telle nuit ne pourrait se renouveler ; que le plus grand désir que j'eusse au monde, garder ma mère dans ma chambre pendant ces tristes heures nocturnes, était trop en opposition avec les nécessités de la vie et le vœu de tous, pour que l'accomplissement qu'on lui avait accordé ce soir pût être autre chose que factice et exceptionnel. Demain mes angoisses reprendraient et maman ne

resterait pas là. Mais quand mes angoisses étaient calmées, je ne les comprenais plus... M. Swann, l'auteur inconscient de mes tristesses, le vestibule où je m'acheminai vers la première marche de l'escalier, si cruel à monter, qui constituait à lui seul le tronc fort étroit de cette pyramide irrégulière ; et, au faite, ma chambre à coucher avec le petit couloir à porte vitrée pour l'entrée de maman ; en un mot, toujours vu à la même heure, isolé de tout ce qu'il pouvait y avoir autour... au drame de mon déshabillage¹⁶... » La réaction négative à l'endormissement a néanmoins un effet organisateur sur le rêve. Nous pouvons supposer que, enfin trouvé, l'état de quiétude nécessaire au sommeil est un indice que l'*objet* d'amour dont nous sommes séparés n'est pas perdu indéfiniment. Il peut être halluciné, rêvé, retrouvé dans le sommeil.

Il n'est pas aisé de découvrir les rêves des tout-petits, mais nous observons que certains se réveillent en criant et qu'ils se calment dans les bras de leurs parents. Le processus interne d'homéostasie du sommeil est en défaut. Durant la deuxième et la troisième année, ces réveils s'observent souvent et ce n'est que leur fréquence exagérée qui inquiète les parents. C'est un pas vers la terreur nocturne.

Cette peur interne peut être comprise comme une poussée d'excitation psychique, un débordement d'excitations et une absence de moyens dont dispose la maturation psychique de l'enfant pour la canali-

ser. L'enfant se réveille brutalement, hurle, appelle au secours, demande à être pris dans les bras pour être tenu et calmé. L'apaiser peut prendre du temps. Lorsqu'il a développé son langage, il évoquera des histoires de loups, de fantômes, de voleurs ou simplement des sentiments de chute, de mort imminente, faits d'angoisse. La liaison entre affects et représentations peut faire défaut et cette faille transformer l'activité onirique en traumatisme.

« Ces terreurs nocturnes ont pour corollaire plus ou moins obligé l'apparition d'une première série phobique qui comprend l'angoisse dans la nuit, la phobie des plages obscures, la phobie des espaces dissimulés et la phobie de l'espace derrière soi », écrit Jean Mallet. Là encore, il est question de nuances : lorsqu'on observe comment se placent les clients d'un restaurant, la plupart préféreront s'asseoir dos contre le mur, plutôt que sur une chaise ouverte à tous les vents, centrale et sans protection. Ils ne sont pas pour autant tous phobiques, ou du moins pas trop. Pour les petits qui souffrent de terreurs nocturnes, il semblerait que l'angoisse est impossible à contenir dans un réseau de représentations encore trop peu élaboré. Ce phénomène peut être compris comme un état traumatique intérieur lié à un décalage entre l'excitation et les moyens psychiques pour la traiter.

Lucie et les monstres

La maman d'une de mes petites patientes, âgée de 26 mois, évoque la terreur nocturne de Lucie, sa petite fille, sa peur d'être dévorée par un monstre dans son lit. Elle ne se calme qu'après de longues minutes, tenue bien serrée dans les bras de sa maman qui, paniquée à son tour, ne parvient pas à l'apaiser. La maman cherche dans le lit ce qui peut vraiment faire peur à sa fille, comme s'il fallait vérifier dans la réalité, l'objet de son angoisse. Elle fait ce rêve de monstre dévoreur de petites filles, plusieurs nuits de suite. Lucie ne veut plus aller au lit, a peur de se coucher. Lucie exige de dormir dans le lit de ses parents. Quelques jours plus tard, elle commence à avoir peur de l'aspirateur et entre dans une forte panique lorsque sa mère nettoie les tapis avec cet engin bruyant que Lucie appelle le monstre.

Il faut calmer la maman qui est prête à accepter Lucie dans son lit avec le risque de ne pouvoir l'en sortir qu'avec beaucoup de difficultés, ultérieurement. Le « besoin-dépendance » de dormir avec ses parents pour lutter contre les terreurs nocturnes est fréquent et sert à combattre l'angoisse de séparation. L'enfant se retrouve seul, la nuit dans sa chambre. Il sait ses parents ensemble, dans la chambre d'à côté.

Le noir de la nuit l'intrigue, l'effraie, des images inquiétantes le harcèlent dont il ne sait que faire, alors naissent les terreurs nocturnes.

La maman de Lucie accepte de tranquilliser sa fille en restant un moment auprès d'elle, afin qu'elle retrouve le sommeil dans son propre lit. Elle achète une veilleuse qui la rassure. Elle laisse la porte de Lucie légèrement entrouverte afin que la lumière amène une liaison entre la chambre de Lucie et la pièce dans laquelle les parents poursuivent leur soirée. Ce n'est qu'après une quinzaine de jours de sollicitude calmante que les terreurs nocturnes finissent par lâcher prise et que la petite fille ose s'endormir sans frayeur.

On comprend bien, ici, que c'est la transposition de l'angoisse impossible à gérer dans le réseau des représentations qui s'exprime par la peur d'un monstre. À la suite de cette terreur nocturne, l'aspirateur s'est vu doté d'une image de monstre dévoreur de petites filles, pour Lucie. On voit ici que la phobie de l'aspirateur est le dérivé d'une terreur nocturne qui s'est organisée par rapport à un danger intérieur. Une élaboration imaginaire d'images de dévoration.

*L'angoisse de séparation
et d'abandon*

La peur la plus archaïque est certainement la peur de la séparation. On la confond parfois avec le travail de deuil. Pour qu'un travail de deuil se crée, il faut une mort avérée, la réalité de la finitude. Contre son gré, très souvent, le défunt a quitté les personnes qu'il aime, ces dernières se sentent abandonnées. Il a quitté sa vie, ou sa vie l'a quitté, mais, néanmoins, il reste présent. Le survivant se retrouve parfois avec un sentiment d'anéantissement et peut entrer dans la mélancolie par identification au mort. On pourrait dire que le travail de deuil serait de se détacher de l'*objet* perdu peu à peu pour que la libido puisse redevenir possible pour d'autres investissements. Le vivant peut entretenir et même renforcer l'illusion du lien amoureux éternel.

Autre chose est la séparation. L'*objet* perdu n'est pas mort, c'est la relation qui est morte. La séparation est vécue comme un abandon, comme un retrait de l'amour de l'autre. On n'est plus l'*objet* du désir de l'autre. Terrible, cette idée s'associe à un sentiment de mésestime de soi, voire de culpabilité : « Qu'ai-je fait pour qu'il m'abandonne, en quoi me suis-je trompée ? » En plus, l'*objet* n'étant pas mort, il peut

investir d'autres personnes, vivre d'autres expériences amoureuses. Là encore, le fantasme de scène primitive rejaillit : « Que fait l'autre, avec qui se couche-t-il, comment aime-t-il ? » Bien sûr, il faut être deux pour se séparer, mais chaque protagoniste va devoir faire son travail de séparation, afin de dégager son esprit de l'emprise douloureuse et envahissante qu'exerce l'autre sur sa réalité psychique. C'est un absent devenu encore plus présent, par son absence. Tristesse, culpabilité, mésestime de soi, persécution, douleur, rage, colère, haine : se défait-on plus aisément d'un *objet* d'amour que d'un *objet* de haine ? Les difficultés du travail de séparation dépendent, comme pour le deuil, de la qualité de l'investissement libidinal. Si celui-ci est narcissique, l'*objet* abandonnant est vécu comme une amputation d'un bout de soi.

Le travail de séparation chez l'enfant

Faisons un détour par le début de la vie. Otto Rank, dans *Le Traumatisme de la naissance* (1924) considère la naissance comme une expérience initiale de danger auquel aucun être n'échappe et que certaines situations de séparation ou de change-

ment dans l'environnement actualiseraient après coup.

Imaginons le fœtus lové pendant neuf longs mois dans le berceau aquatique du ventre maternel. Ses sens, tels que l'ouïe, l'odorat, peut-être le goût ont déjà été stimulés. On dit que le bruit dans le ventre maternel est équivalent à une bouche de métro aux heures de pointes, probablement assourdi par le liquide amniotique. Le goût par ingurgitation doit se nuancer au cours du recyclage du liquide amniotique, plus ou moins salé, plus ou moins épicé selon l'alimentation maternelle. Le fœtus exerce sa succion en prenant son pouce dans la bouche. Le toucher du cordon ombilical, de son propre corps, les parois molles de sa cage protectrice. Tout semble délicieusement évoquer le paradis paisible perdu avant même d'être vu. La vision, seule, n'est pas stimulée.

Coincé dans un ventre obscur, pendant de longs mois, sans l'espoir d'en sortir, ballotté au gré des secousses et des positions maternelles, de plus en plus oppressantes au fil du temps, ne pourrait-on pas voir ici, les prémices des toutes premières représentations de la phobie.

Arrive le jour de la naissance.

Imaginez-vous devoir passer par un interstice étroit, poussé par une masse musculaire qui se durcit, vous coince, exerce une pression violente lors des contractions, vous comprime et vous opprime pour vous orienter à travers un passage étroit. La

fuite d'eau. La tête la première, quand tout va bien. Un étranglement, un engorgement, un sentiment d'étouffement vous précipite au haut du trou. Impuissant, passivement, il faut subir patiemment les énergies formidables qui se mettent en œuvre pour vous éjecter. L'idée de quitter cette plage aquatique, chaude, pour un lieu inconnu, est, en soi, paniquant. Les contractions se précipitent, votre tête est coincée entre deux os qui craquent, vos tempes résonnent, mal à la tête. Le nez est aplati et les yeux enfoncés, les muscles se durcissent et vous descendez de quelques millimètres. La pression augmente, vous avez du plomb dans la tête, les oreilles bourdonnent ; impossible de penser, il faut se soumettre et passer. Poussé. Tout le corps subit une poussée vers le bas et enchâsse le crâne qui va exploser. Encore quelques millimètres de moiteur dégoulinante et les contractions toujours s'accélèrent et se renforcent. Le front appuie sur le col, douleur encore. Tension des tissus, les bruits résonnent, la peau devient tambour, se déchire, se contracte. La tête passe. Étranglement au niveau du cou, vous suffoquez. Vous mourez ! Les bruits explosent, métalliques, forts. La lumière éblouit à travers les paupières transparentes, néon blanc. Une épaule sort, puis l'autre. La chute. Enfin dégagé. Étouffement encore, violence dans les poumons, du souffle, de l'air. Le brusque passage de la mise en action d'un système autonome d'homéostasie, se dégager, une terreur.

Enfin, un cri pour libérer la respiration aérienne. Vous survivez, non vous vivez.

Si vous ne criez pas, on s'acharne sur vos fesses, violemment.

Et, subitement, la mise en action d'un système de respiration aérienne vous force à une première autonomie. Même si personne n'ignore la continuité génétique, nerveuse ou psychique en train de se constituer, ni la potentialité du nourrisson à organiser ces premières expériences, le premier moment de vie nous apparaît comme une expérience primordiale, et fait probablement déjà écho à des événements de la préhistoire, ce temps du ventre maternel. À l'origine était l'angoisse ! L'objet naît dans la haine, dit Freud dans *Métopsychoanalyse* (1937).

La peau est à l'origine des premières sensorialités. Certaines stimulations dermiques sont douloureuses, d'autres agréables, peut-être déjà érotiques. Déjà cette rencontre inaugurale entre le Je et un espace corporel est source de plaisir et de souffrance, pour un difficile travail d'élaboration, de construction, que le Je instaurera avec la réalité¹⁷. Du côté de la mère, nous pouvons bien imaginer que le corps de l'enfant, ce corps si étranger et à la fois si familier, ce squatter de neuf longs mois, ce petit humain en devenir, ce corps porté et éjecté dans la douleur, ce corps à nu peut aussi être vécu comme un corps persécuteur. Piera Aulagnier nous rend attentifs au statut tout à fait particulier du corps en

tant que corps porté par la mère. D'abord un objet « en-soi », un corps qui gonfle, un cœur qui bat dans le corps qui gonfle, un ventre qui bouge, puis lentement, il le faut bien, dans la douleur il est temps de revendiquer celui d'un objet « hors-soi ». Elle ajoute que l'expérience de la grossesse se prête particulièrement bien à l'illusion de croire réalisable et réalisé un fantasme d'autoengendrement. L'accouchement, cet arrachement dans la souffrance, peut faire croire au fantasme de mutilation, d'amputation concernant ses propres contenus corporels. La déchirure. Cette période est à risque et dix pour cent des parturientes présentent une dépression post-partum.

Revenons au bébé.

Abandonner le ventre maternel pour se retrouver dans un milieu hostile, bruyant, cruellement lumineux, froid, au toucher rugueux, au contact de tissus rêches, posé sur un ventre ratatiné, dégonflé, qui ne ressemble en rien au paradis aquatique connu. Il faut apprivoiser la mère, le père, le sein, l'odeur de la mère, l'éblouissement des néons, les bruits tonitruants d'une éventuelle fratrie et de la terre entière.

La petite fille qui flottait

« Des cris, des cris, des cris qui ne me glacent pas le sang, des cris que je peux supporter, ils sont vigoureux, agressent les tympans, des cris que je voudrais faire cesser, oui, trouver quelque chose pour les faire cesser. Elle est toute raide dans les bras de son père, elle s'arc-boute, rouge d'avoir tant crié.

« Le père se lève, doucement tenant dans son giron un petit paquet blanc qui bouge, il est visiblement soulagé de voir le pédiatre qui arrive, lui si perdu avec sa fille qu'il connaît depuis trois jours. Si impuissant à calmer les cris de cette fille qui ne pèse presque rien, qui a l'air si fragile emmêlée dans ses couvertures, mais qui, en ce moment, nous envahit par ses cris, forts, étonnamment forts venant d'un corps si petit. Lio ne doit pas reconnaître l'odeur de son père, mais peut-être sa voix, la reconnaît-elle ? Probablement qu'elle a dû l'entendre à travers les membranes du ventre maternel. Lio, posée nue sur le dos pour l'examen, hurle, ses membres minces qu'on aurait voulu être un peu plus gros, plus remplis de chair brassent l'air à la recherche d'un appui. Que s'est-il passé ? Ta maman était fatiguée en fin de grossesse ? Son placenta ne fonctionnait pas bien, je crois ?

« Sa peau flottante, en excès, comme une impression de misère. Elle se calme au contact de ma chaleur. Avec une seule main, ses pieds et ses mains sont en appui, elle se calme. Je m'approche pour écouter son cœur, il bat si vite qu'il est difficile de compter ses battements. Lio se rend compte que le stéthoscope la touche, elle essaie d'orienter sa bouche vers, vers quoi au juste, elle ne sait pas, mais "elle s'oriente vers...". Déjà un projet. En s'orientant vers..., elle touche la pointe que forme mon index replié sur l'embout du stéthoscope, elle passe une fois, repasse dans l'autre sens, passe et repasse et tout à coup, avec excitation elle se précipite, ses mouvements d'allée et venue s'accélèrent et elle happe la pointe de l'articulation. Elle ne réussit pas à la mettre en bouche, mais elle cherche activement. Sa petite bouche s'affaire autour de ce doigt replié. Elle abandonne un instant puis, comme si son instinct le lui rappelait, elle essaie à nouveau, sa rage l'envahit et elle hurle.

« Son corps réclame son dû, elle a faim. Sa mère n'a pas encore de lait. Lio a perdu beaucoup de poids depuis sa naissance. Elle hurle, sa colère, sa demande, sa faim. Je fais la sourde oreille. Ce petit corps qui tient presque dans la paume d'une main se débat et dégage une vitalité endiablée. Que ferais-tu, petite Lio, si tu pouvais faire ce qu'exigent la motilité et la force de ton désir ? Je n'ose imaginer !

« Je poursuis mon examen, le cœur, les poumons, le foie, la rate, les artères, la vulve, l'anus, les fesses, les clavicules, les hanches, la tête, les fontanelles, les yeux, la bouche. Encore les réflexes archaïques. Oui, encore les réflexes archaïques dans cette ambiance de fureur sonore. La marche automatique, elle court en criant toujours, "petits singes que nous étions, nous courions dans la savane dès la naissance". Lio court sur ses jambes minces à demi repliées, son corps tenu dans ma main droite.

« Je la couche à nouveau sur le dos, un petit appui à la base de ses orteils et ses petits orteils m'enserrent le pouce, les petits doigts mon index. L'agrippement. Lio, agrippe-toi, attache-toi bien solidement, les petits singes s'attachent ainsi à la fourrure de leur mère, mais eux, quel soulagement protecteur ils éprouvent, enfouis dans la chaude fourrure odorante maternelle.

« Je soulève sa tête dans ma main, je te plie et je vais te lâcher d'un coup ! Tu ne sais pas Lio que je vais garder ma main pour amortir ta chute, tu ouvres les bras, écarquilles tes yeux, surprise, incrédule, tu ramènes les bras et les pleurs continuent de plus belle. Le réflexe de Moro. Tu vas le perdre ce fameux réflexe, tu ne seras pas tout le temps submergée par cette sensation de chute infinie. Il paraît que c'est une façon de se protéger lors de la chute.

« Les points cardinaux. Tu as commencé à me montrer que tu savais localiser le stéthoscope, mais

maintenant, je vais chercher avec encore plus de précision autour de ta bouche. Je te chatouille à gauche, tu viens chercher à gauche, je te chatouille à droite, tu viens chercher à droite, ce fameux objet de tes désirs. Car tu cherches quelque chose, tu t'attends à ce quelque chose. Quelque chose de doux, de tiède, de protubérant. Trompeur, voilà mon petit doigt, tu le mets en bouche, il ne trouve pas sa place, des mouvements de mâchouillement me mordillent. Tu t'énerves, car rien ne vient. Enfin, la pulpe de mon petit doigt se loge dans le creux de ton palais, ta langue m'enserre, plus aucun espace vide autour de mon doigt et là l'agitation cesse, c'est ça, tu te calmes ! Tu as trouvé, ta force devient régulière, la succion rythmée commence, mon doigt suit le mouvement de ta langue et suit ce mouvement de va-et-vient. Tu te rassembles avec tes poings serrés autour du menton, tu es calme... enfin. C'est terminé, Lio, tu vas bien, tu viens de passer avec succès ton premier examen avec moi. Rends-moi mon doigt, il a été modelé par ta bouche. On va aller voir maman ?

« La maman est couchée dans son lit, elle a mal aux seins, elle a des crevasses. Elle est inquiète, Lio ne prend pas encore de poids. Elle la met régulièrement aux seins pourtant, malgré des douleurs tellement vives qu'elle serre les dents. Elle a une mastite. Sur la table de chevet, il y a un manuel de puériculture. La mère de Lio suit le livre à la lettre, ligne après ligne, méticuleusement. Le livre indique bien,

rien, rien d'autre que du lait maternel pendant six mois. Nous parlons longuement de la relativité des choses, même de la relativité de ces gobelets en plastique dans les "babies friendly hospitals", brevetés par la très sérieuse Organisation mondiale de la santé. On nourrit les nouveau-nés avec un dé à coudre ! Nous parlons encore de la relativité des choses.

« L'atmosphère se détend.

« On va lui donner un peu de lait en poudre.

« Le lendemain, Lio a pris 40 grammes. Et le jour de sa sortie, Lio est calme, elle prend du poids.

« Sa peau se remplit. (*Consultation pédiatrique du docteur Risako Roch.*) »

Oser perdre pour pouvoir vivre

Venir au monde est un exploit physique éprouvant, l'expérience d'une première séparation. Cette expulsion dans la violence naturelle ne peut que faire vivre une première angoisse de séparation. L'esprit est trop précaire pour penser cette détresse, une détresse sans nom, sans *objet*, juste le sentiment d'être perdu dans ce monde inconnu. Aucun individu n'échappe à cette expérience initiale et initiatique de danger apocalyptique. Une première sépara-

tion. Alors l'amour de la mère, du père, des proches vous rattrape et vous apaise. Quand tout se passe bien, vous vous attachez, vous les apprivoisez, vous les aimez et aussi les haïssez. Ou inversement !

Le doute toujours existe, c'est le propre de l'homme. Même le Christ sur la croix a douté : « Père, pourquoi m'as-tu abandonné ? » La peur de perdre ce bon sein, cet amour du père et de la mère, nous tiraille tout au long de notre vie.

L'enfant est fondamentalement dépendant de ses parents, affectivement, physiquement. Pourtant, la séparation psychique mère-enfant est constitutive du développement affectif et identitaire. La séparation se joue déjà dans l'espace corps à corps, mère-enfant. Dès l'accouchement, comme nous l'avons décrit, dès les premières heures, l'expérience de séparation se fait en lien avec la mère. La qualité du lien qui unit la mère à son enfant va mettre en route un processus d'individuation, de séparation qui s'inscrit sur des sensations corporelles, motrices, d'attention, de soins. Un processus qui conduit à la représentation de soi, distinct de l'*objet*. Puis vient la douloureuse prise de conscience que le bébé n'est pas tout pour sa mère. Il découvre qu'il y a le père, les autres, les « ailleurs psychiques », les rêveries de la mère. Le bébé découvre qu'il n'a pas la puissance suffisante pour la combler à lui tout seul. Voilà déjà l'apparition de la souffrance, la perte de l'illusion de l'omnipotence, le renoncement, et l'attente, parfois si longue, du bon sein, du bon soin.

Ce travail psychique se fait dès l'orée de la vie. La mère adéquate y participe de tout son amour. Elle interprète le besoin de soins, d'amour et de protection de son enfant comme un cadeau qui lui est adressé, à elle. Elle entend ses pleurs, ses besoins et les interprète. Ainsi naît l'amour maternel, cette oreille nouvelle qui naît d'une relation, d'un prolongement de soi. Une élation d'abord, mais vite un déplacement à côté de l'enfant pour s'intéresser à ce qu'il désigne, à ce qu'il souhaite. Winnicott parle de la « capacité d'être seul » en présence de l'autre. L'enfant ose se séparer de la mère, car, peu à peu, il est capable de se la représenter, de penser à elle, de rêver à elle. La mère aussi, de son côté, peut se séparer de son enfant, car elle pressent qu'il peut aussi vivre un moment sans elle. Le bébé, par conséquent, a le droit de s'intéresser à un tiers. Le travail de séparation est une coconstruction triangulaire. Il faut être trois pour se séparer. Mais l'angoisse de séparation rôde toujours. Le danger de la perte de l'être cher, l'angoisse de l'étranger, de l'inconnu, de la relation avec l'inconnu, puis l'angoisse de mort, analogon de l'angoisse de castration.

Le fantasme de la scène primitive

La réaction de fuite face à des personnages non familiers, l'apparition et la disparition des objets dans « le jeu de la bobine » dont parle Freud¹⁸ servent à maîtriser la peur de la perte de l'amour de l'autre. Il advient des émotions désagréables par la prise de conscience des objets vus et non vus, visibles et invisibles. Avant la « permanence de l'objet » décrite par Piaget, qui donc peut avoir la conviction qu'un objet disparu ne l'est pas pour toujours ? Et même ! Quelle est la certitude possible d'imaginer l'autre, toujours aimant, présent, accessible. Le doute est, depuis que l'humain sait que la mort existe. San Antonio disait : « Je me sens mourant depuis que je me sais vivant ! »

Le petit-fils de Freud, Ernst, tente de se familiariser avec les absences de sa mère en jetant une bobine au loin, hors de sa vue, et en la faisant revenir en tirant sur la ficelle à laquelle la bobine est attachée. Il vise à tenter de maîtriser l'angoisse d'abandon, d'appriivoiser la séparation. Le jeu répétitif que fait l'enfant, en lançant la bobine pour la ramener ensuite, représente le retour de la mère avec cette capacité jubilatoire active de la faire dis-

paraître et réapparaître. Le petit Ernst a 18 mois et, grâce à son jeu dit du « *fort-da* », il aurait appris, à faire le « deuil » de sa proximité avec sa mère. Il aurait construit, progressivement en lui, une représentation, une image comme présence rassurante et susceptible de compenser son absence réelle. Il poursuit, en somme, sa mise en place de la réalité interne et externe, de l'*objet* trouvé-crée de Winnicott. Pour l'enfant, il s'agit de s'assurer de la présence de sa mère en lui, sous la forme d'un *objet* interne chargé de toutes les qualités que l'enfant a besoin de ressentir chez elle, à ce moment-là de l'absence, en particulier la stabilité. Ce pourrait être la rage qui amènerait l'enfant à jeter l'objet hors de sa vue¹⁹.

Il n'empêche que le non-vu, le lieu où se tient la mère absente devient inquiétant, voire menaçant, comme d'ailleurs l'image refoulée de la mère haïe. L'invisible, c'est ce qui se passe dans le dos de l'enfant, à l'extérieur de sa chambre, dans l'autre chambre, derrière la cloison. C'est la source même de l'excitation externe et du déplaisir incontrôlables. Le trou que laisse le jeu du principe de plaisir-déplaisir est nourri par l'activité fantasmatique, dans la franche ligne de l'hallucination primitive et prenant forme sous l'effet des liaisons propres au processus secondaire.

On peut s'imaginer que le scénario dramatique que construit l'enfant dans l'espace perçu et les pro-

jections fantasmatiques dans le non-vu se décrit ainsi : le bébé perçoit que sa mère n'est pas toujours présente, mais il éprouve également l'émotion, qu'il n'est pas son seul *objet* d'amour : la mère se farde pour retrouver l'autre, le tiers, le père²⁰. Piera Aulagnier dans *La Violence de l'interprétation* évoque la première fantasmatisation, un universel de la structure psychique, qui va subir un premier remodelage au moment où le regard perçoit celui qui occupe l'ailleurs de l'espace maternel²¹. C'est dans cet ailleurs, et à partir de cet ailleurs, que surgissent les attributs paternels. Si le père apparaît d'emblée comme preuve de l'existence d'un ailleurs maternel, cet ailleurs reste sous la dépendance du désir de la mère. Sa découverte est source de plaisir et de déplaisir. Le déplaisir inévitable que procure l'existence d'un tiers, désirant et désiré par la mère, d'un tiers qui lui offre un plaisir dont le bébé est exclu, doit être compensé par le plaisir d'un regard d'investissement réciproque mère-enfant.

Le petit d'homme alors construit les imageries libidinales de sa mère, en fonction de ses propres expériences sensuelles avec elle. Le fantasme de scène primitive est la clef de voûte des quatre fantasmes originaires décrits par Freud (1917). Elle apparaît sous sa plume en 1897 et garde tout au long de son œuvre la même signification : scène de rapport sexuel entre les parents, observée ou fantasmée et interprétée généralement comme un acte de violence

de la part du père. Pour Freud, la scène primitive est déjà là, elle appartient au passé originaire de l'individu et constitue un événement qui peut être de l'ordre du mythe, mais qui est déjà là avant toute signification après coup.

Melanie Klein a plutôt constaté la détresse profonde qu'elle provoquait chez le plus doux des enfants²². Pour elle, il s'agit d'un pur fantasme, mais les effets d'attaquer le corps de la mère là où l'enfant croit que le père réside de façon constante sont indéniables dans le développement normal ou anormal de l'enfant. C'est souvent après une longue recherche que l'analyse de la dépendance primitive aboutit à la scène primitive à travers la solitude. Selon René Roussillon, elle décrit cette capacité d'être seul face au couple parental, seul sans se sentir exclu, abandonné.

Variations autour de la scène primitive

À Madrid, au Prado, j'ai regardé des Titien, des Tintoret, des Murillo, des Velasquez, les femmes voluptueuses de Goya pour enfin m'arrêter longuement devant *Saint Bernard et la Vierge* d'Alonso Cano, baroque flamboyant.

La scène se déroule en rouge et blanc, austère et sensuelle. La Vierge, le dos collé au mur sur un piédestal, installée à quelque hauteur de l'autel tient dans son bras gauche un enfant ange, un complice aux boucles dorées qu'elle porte fermement mais sans y prêter attention. C'est ailleurs que son regard se pose. Un drapé de soie bleu foncé affine sa silhouette. Sa main droite empoigne son sein avec détermination. Entre l'index et le majeur, son mamelon cuivré pointe. Elle semble concentrée comme pour bien viser. Son regard sombre plonge dans les yeux vitreux de l'homme à genoux. Elle trône. Lui, pâle dans sa robe de bure a l'air soumis, illuminé, pénétré. La bouche ouverte, comme pour prendre l'hostie, il est traversé d'un éclair lacté blanc qui semble couler le long de ses os, en cascade, guidé par l'épine dorsale qui le tient droit. Il est rose et terne, une couronne de cheveux d'un blond délavé s'arrête sur son oreille. Une tonsure de capucin, une calvitie naissante. Le pourtour de sa bouche ouverte est piqué de poils espacés, décolorés par l'usage du temps. Il goûte. Ses belles mains ouvertes en supplique remercient pieusement la femme. La robe de saint Bernard balaie le sol de ses plis lourds, s'étire comme une robe de mariée sur un sol de pierre austère.

Elle, en face, du haut de sa splendeur énergétique, a le regard franc d'une reine. De son sein droit gicle un rayon de lait, un trajet de lumière incisive qui traverse le vide pour nourrir l'autre avide.

L'enfant, témoin de la scène, regarde la lactation. Il suit des yeux le faisceau blanc pénétrer dans la bouche béate de l'homme illuminé. L'enfant semble d'accord pour partager la lie de vie qui lui était destinée. Il suit le jet du lait qui s'immisce sur la lèvre inférieure et glisse sous la langue pour réchauffer d'amour sucré, l'homme à genoux. Elle le nourrit et le tient à distance. Lui, pourtant, supplie de ses mains ouvertes, implore un rapprochement des corps, un sein à toucher, un galbe à palper. L'enfant se porte garant de l'amour à distance.

Au fond du tableau, à gauche, un autre observateur aux couleurs de la Vierge scrute, l'air pieux et la barbe pointue, la scène nourricière. Il prie au miracle, à l'espoir d'être visé par la trajectoire lactée et nourri à son tour.

Dehors, les cyprès pointent le ciel, la vie souffle.

Le théâtre d'une petite fille

Le fantasme de scène primitive a de multiples propriétés, celles par exemple d'exciter les pulsions scopophiliques (curiosité, observation, exploration) et de favoriser les futures tendances épistémophiliques (connaissance du monde, apprentissage). Lorsqu'il est par trop envahissant, lié à une pulsion-

nalité destructrice et effrayante à la fois, il peut, en revanche, paralyser l'évolution psychoaffective et rendre imperméable aux apprentissages de la langue écrite.

Jes, 7 ans, est venue pendant trois ans en analyse, trois fois par semaine. Ses parents sont divorcés, le papa est parti après sa naissance. Elle est jolie, maniérée, théâtrale, colérique, tape sa mère, cherche les limites. Jes est aussi triste, elle pleure lors des séparations. Elle n'est pas câline et soumet souvent sa mère à son autorité. Elle est peu loquace et en échec scolaire. Jes ne retient pas les lettres, elle oublie tout. Sa maman se dit dépassée dans ses limites de tolérance. Face à sa fille toute-puissante, elle se sent impuissante. Repensant à sa propre histoire, elle se décrit comme une enfant timide, ayant peu d'estime d'elle-même. Elle prétend avoir été écrasée par un père autoritaire, qui ne la prenait jamais dans ses bras et qui, encore actuellement, ne l'embrasse pas, mais lui tend la main. Je fais le lien entre Jes et ce papa autoritaire est peu câlin. Je pointe les projections maternelles sur Jes.

C'est une femme très jolie, hypersoignée, manucurée et pas un seul cheveu n'ose risquer une échappée de sa coiffure sophistiquée. Elle dit, elle aussi, avoir eu du mal à se séparer de ses parents à l'orée de l'âge adulte. Le père est plutôt doux, passif ; il ne voit pas l'intérêt de parler de son passé. Je le verrai peu souvent. Il est convoyeur de fonds (avec un gros

pistolet, dira Jes), il a vécu chez sa grand-mère en Espagne jusqu'à 14 ans, puis est venu à Genève rejoindre ses parents. Il aurait fait une dépression liée à cette douloureuse séparation d'avec son *abuela* espagnole. Après le divorce, madame a rencontré Joachim, avec lequel elle vit actuellement. Jes se partage entre son père et sa mère, mais vit la plupart du temps avec le nouveau couple.

Premier dessin. C'est un cœur qui devient un escargot. Jes y ajoute ensuite un oiseau posé dessus.

JES — Il a fait un bébé.

MOI — Avec qui ?

JES — Attends, je vais dessiner le papa.

Elle dessine un autre escargot devant la maman escargot et des bébés escargots. L'oiseau sur le dos regarde la scène, d'autres oiseaux viennent prendre place sur le dos de la mère escargot.

JES — Maman n'aime pas quand je grimpe sur la tête de papa, dit-elle en continuant de dessiner calmement.

MOI — Peut-être que quand tu es sur les épaules de papa (masturbation), tu as le sentiment de le voler à maman, de l'avoir pour toi toute seule, et maman fâchée pourrait t'abandonner ?

La rivalité oedipienne, la peur de l'abandon, la peur de se fâcher contre moi quand je lui dis des choses qu'elle ne veut pas entendre, le désir de s'approprier le père, la culpabilité liée au divorce de ses parents, le désir de les rassembler : tous ces fan-

tasmes ont été évoqués durant les premiers mois. Je précise que Jes est une adorable fillette aux cheveux bruns, toujours très bien habillée, très féminine comme sa maman. Elle s'exprime bien, finement, avec politesse hors jeu. Elle organise nos séances de manière psychodramatique, elle me donne des rôles et me demande de jouer avec elle. Dans notre jeu, elle se montre colérique, vulgaire, théâtrale, méprisante, la sexualité toujours à l'esprit. Sitôt la fin de la séance annoncée, elle repart jolie, polie, souriante, comme une autre vie-fille, mise entre parenthèses. Dans son jeu-je-ne-sais-pas-qui-est qui-qui-meurt-qui-accouche, elle passe d'un personnage à l'autre, sans marque distinctive, sans transition.

JES — Je viens chercher mon bébé !

MOI — Oh ! maman, tu as fait long, je suis triste sans toi. Il est là, papa ?

JES — C'est plus ton papa, il a choisi une autre fille.

MOI — Ah non, c'est toujours mon papa, pour toujours.

JES — J'ai dit à mon mari : « Il ne faut pas prendre ma fille ou j'me tue. Il est à moi ce bébé. » Je l'ai basculé du bateau, car il m'a dit qu'il ne m'aimait plus.

MOI — Tu as poussé papa dans l'eau, tu veux pas qu'il m'aime, t'es jalouse.

JES — C'est un méchant papa. Tu comprends rien, bébé ; tu comprendras quand tu seras grande.

Il m'a donné cette table et, maintenant, il veut la reprendre. (Elle met de l'eau sur la table à l'aide d'une éponge et commence à lécher la table.) J'avais un autre bébé (elle se tape sur le ventre) et je l'ai perdu à cause de papa. (Elle lèche la table.) Qu'est-ce que c'est beau la vie, quelle fraîcheur de vivre !

MOI — Avec un bébé mort et un papa jeté au lac, c'est beau, la vie ?

JES — D'accord, j'étais devenue folle (elle lèche la table, ça me dégoûte).

MOI — Un bébé mort, tué dans le ventre de sa maman ; un papa jeté à bord, noyé dans le lac...

JES — On dirait qu'elle faisait l'amour avec tout le monde.

De longs mois durant, nous allons ainsi jouer l'exclusion et la colère qui en résulte, le désir d'attaquer, de tuer les bébés qui pourraient naître de rencontres amoureuses adultes, l'impuissance face à l'exclusion, la séparation, l'angoisse d'abandon. Ces lècheresses de la table qui m'ont dégoûtée, je les garde en moi comme une « construction silencieuse » d'une possible participation à une scène primitive.

Quelque temps plus tard, Jes me raconte un conte qu'elle regarde souvent *Le Géant de Zéralda*. Elle dit : « Vous avez vu comme elle fait le cochon, elle enfonce un bâton par la gorge et il ressort par les fesses ! » On perçoit ici un fantasme très agressif de scène primitive lié à l'oralité, une pénétration qui traverse tout le corps, qui passe de la bouche aux

fesses comme un pénis fécal, un bébé fécal que l'on lâche après l'avoir dévoré. Je repense à la scène du léchage de la table et lui dis : « Peut-être que tu t'imagines que c'est comme ça que l'on fait les bébés, mettre quelque chose dans la bouche et ça ressort comme un bébé-caca, lâché dans la nature, qu'on abandonne dans son lit, seule, fâchée, exclue. Comme quand je dois jouer au bébé et que tu me mets au lit pour sortir et aller faire la fête ! » Jes revient vers le bébé, lui fait des bisous tendres, tout en lui disant : « Si tu ne dors pas, je te fais une piqûre ! »

Après un an d'analyse, Jes prend le bébé, l'engueule, lui dit : « Je ne comprends pas pourquoi tu ne veux pas dormir, parce que tu écoutes ce que je fais avec papa. T'es nul, tu sais rien, à l'école ça va pas. Les lettres, deux lettres ensemble, quand même ! »

Après deux ans d'analyse, Jes me dit :

JES — J'ai vu les testicules de mon beau-père ! Nous les femmes, pour avoir un enfant, il faut mettre... j'arrive pas à dire... faire l'amour, c'est gênant !

MOI — Tu te demandes si Joachim et maman font ça ?

JES — C'est pas mon problème s'ils font ça ; l'important, c'est qu'ils s'aiment !

MOI — Mettre dedans comme tu dis, c'est comme mettre des bonnes choses en soi, prendre-apprendre-comprendre, ça fait des bébé-mots, des phrases, des histoires, ça a pu t'inquiéter.

JES — Tu me donnes une recette pour faire un gâteau ?

Dans ses jeux, elle devient plus tendre avec le bébé, elle construit un bon clivage entre les méchants et les bons, elle ne présente plus de confusion au niveau des sexes et des générations, elle peut parler de sa tristesse, dit qu'elle m'aime et n'aime pas les vacances parce qu'elles nous séparent. Elle peut se fâcher contre moi sans menacer notre lien. Elle retient maintenant l'alphabet, peut lire et a réussi son année scolaire.

Mon hypothèse était que Jes se montrait envahie par des fantasmes liés à la scène primitive. Elle ne parvenait pas à se souvenir d'une lettre citée hors du chapelet alphabétique. Elle devait chaque fois égrener oralement l'alphabet de A à Z. Elle ne parvenait pas à faire de lien phonographie ou graphophonique, incapable de lire un mot oralement mis à part « maman ». Mettre deux lettres ensemble pour donner naissance à un son semblait une activité dans ses fantasmes trop proche de la scène primitive. Tout en elle était sexualisé, dans son apparence comme dans ses mots. Mettre les lettres ensemble la terrifiait.

Dans un coït ininterrompu, comme à la naissance du monde, je revivais avec elle en séances la scène d'Uranus et de Gaia enchevêtrés. Pas de rupture, pas d'arrêt, pas de blancs pour échapper à la séparation. Elle ne jouait pas la scène, elle était la scène primitive. Alors isoler une lettre, la mémoriser,

la séparer de l'autre devenait dans ses fantasmes l'exclure de la chaîne alphabétique et équivalait à sa propre exclusion de la chaîne conjugale, chaînon auquel elle restait désespérément accrochée. Tout le travail analytique a eu pour objet de montrer combien les enfants exclus de la scène primitive se sentaient maltraités, abandonnés dans une détresse insupportable. Jes a joué éternellement les parents combinés, tels des objets partiels enchaînés dans une indifférenciation sexuelle, dans une totale confusion qui soulevait en elle une fureur noire face à l'exclusion. La trop grande virulence de la scène primitive provoquait chez cette petite fille une forte agressivité, elle en devenait confuse, se montrait terriblement sadique avec le bébé et envers moi qui jouait le rôle du bébé. Ses mises en scène étaient chargées d'oralité avide et de sadisme. Pour elle, mettre ensemble, c'était détruire ; cela éveillait de la violence et la terreur en représailles.

Peu à peu, ce sadisme s'est atténué pour se transformer en reproches surmoïques (« Je suis nulle, je ne sais rien, je ne sais même pas mettre deux lettres ensemble, j'veux plus aller à l'école. »). Plus tard encore, l'avidité rétentive a participé à l'organisation d'un surmoi génital ; même si elle s'intéresse à ce que font les parents, Jes peut refouler son agressivité (gênée de dire « mettre », elle le rejette et ajoute « faire l'amour »). L'évolution de cette petite fille a permis que ses fantasmes libidinaux se développent

dans plusieurs directions : intérêt pour la sexualité des hommes et des femmes, pour la relation qui leur permet d'avoir des bébés, mais aussi formation réactionnelle propre à l'entrée dans la période de latence (difficulté avec le verbe « mettre ») ; reconnaissance de la différence de génération (« c'est pas mon problème ») ; valorisation de l'amour des parents aux dépens de la jalousie éprouvée précédemment (« l'important c'est qu'ils s'aiment », sous-entendu « comme je les aime » : du coup, les lettres, elles aussi, peuvent s'aimer, faire des bonds et des sons ensemble) ; déplacement du lien entre les fantasmes de scène primitive et les difficultés de Jes avec l'écrit (désir de faire une recette de cuisine, un vrai gâteau).

Le travail mené avec Jes montre comment, grâce au dégagement des pulsions destructrices et à leur transformation en pulsions libidinales, grâce à la survie de l'*objet* et de notre relation, ont pu se construire l'amour des parents et l'amour de l'écrit. Ses lècheres répétées qu'elle faisait sans cohérence avec les contenus des séances, et de manière agie et peu symbolisée, m'avaient fait penser, silencieusement, qu'elle avait peut-être assisté à une scène primitive, qu'elle aurait pu en être effrayée, traumatisée par la violence qu'elle avait imaginée. Le dégoût qu'elle soulevait en moi dans une transidentification projective m'a permis d'aborder les fantasmes oraux avides et agressifs et l'exclusion douloureuse et confusionnante qu'ils provoquaient.

Figuration(s) œdipienne(s)

Le fantasme de scène primitive participe également à l'élaboration des fantasmes des rapports sexuels des adultes qui sont imaginés dans leur force aimante, mais également comme une bataille dange-reuse et catastrophique. Ce fantasme joue un rôle probable dans l'organisation des phobies infantiles, par la construction de scénarios, comblant l'invisible de scènes à la fois terrifiantes et excitantes, dont l'enfant est à la fois spectateur et acteur. Il s'agit d'une condition nécessaire pour que le déplaisir résultant de la rencontre avec la séparation, le hors-soi soit surmonté, car il implique la séparation, le renoncement à une première figuration.

Des comportements comme la peur du noir, l'évi-tement des pièces obscures lorsque l'enfant circule dans la maison sont répandus et semblent en lien avec la difficulté de figuration. Vers 3-4 ans, l'enfant commence à pouvoir évoquer, livrer ses peurs. Une petite Mara parlait de ses cauchemars en décrivant bien qu'elle voyait dans sa terreur une roue dentée métallique, immense et lourde la poursuivre. Elle devait s'en échapper. Dans son sommeil altéré, la roue se rapprochait d'elle de plus en plus, ses dents la frôlaient, elle s'épuisait en course folle et, finale-

ment, se réveillait dans une angoisse indicible, hurlant pour que ses parents viennent la consoler. Mara était jolie à croquer et son père était dentiste. Elle était en plein Œdipe et ne voulait pas partager son papa avec sa maman. On peut la soupçonner d'avoir désiré être dévorée par son premier amour, l'amour du père. Cette mère rivale, menaçante qui souvent faisait la roue devant son mari, la poursuivait assassine afin de montrer qu'elle ne céderait pas la place. L'envie de prendre la place de cette rivale aimée et haïe à la fois se scénarise. L'image de la mère dangereuse, tueuse d'enfants, se représente en rêve. Rêve qui devient cauchemar, car, pour Mara, avoir désiré prendre tous les biens et les trésors de la mère, engendre une culpabilité empreinte de rétorsions, de représailles.

Voleurs, fantômes et monstres

Un thème fréquemment cité est la peur des voleurs. Un homme inconnu est caché dans le noir, parfois derrière les rideaux, il entrera dans la pièce lorsque cette dernière sera éteinte. Il viendra pour voler, rarement tuer. Souvent l'enfant sera la victime de ses fantaisies effrayantes. Les parents ignorent le danger couru par l'enfant. Nous pouvons imaginer

que le voleur, l'intrus, est une représentation des parents dans le merveilleux monde inconscient de l'enfant. À un premier degré, l'irruption du voleur pourrait être un compromis entre la crainte du parent détesté et absent et le désir de sa réapparition. À un deuxième degré, nous pouvons penser aux images d'un père vengeur des désirs œdipiens de son fils, ou agresseur sadique de la fille face aux interdits incestueux. La mère représente un coffre d'objets précieux à voler, à convoiter, à dévaliser. L'idée de l'agression peut aussi évoquer une description du coït parental fantasmé comme une bagarre violente. Ces imageries s'inscrivent dans le faisceau de la scène primitive mis en place précédemment. Plus tard, on observe la crainte des fantômes ou des monstres qui se manifestent par les souhaits de mort à l'égard des imagos parentales. Les peurs sont souvent gardées cachées. La peur d'aller aux toilettes, de la chasse d'eau, la peur d'avoir peur, la peur de l'invisible, le fantasme d'être attaqué dans le dos peut également apparaître.

Durant la période de latence (6-12 ans), les peurs persistent mais sont de plus en plus gardées secrètes. Les souhaits de mort des imagos parentales, ces survivances imaginaires, peuvent se figurer encore par la crainte des fantômes, la crainte des accidents de voiture dont le parent aimé, mais aussi haï, serait victime. Bien sûr, l'enfant est capable de prendre du recul par rapport à ses productions mentales, mais

sa peur peut persister et devenir tétanisante. La peur d'avoir peur peut s'installer dans un repli de rideau, au détour d'un couloir, derrière le rideau d'une douche ou dans une émergence non identifiable.

La peur des animaux

La peur des chiens est fréquente en ville. Elle revêt l'angoisse d'être mordu, c'est-à-dire d'être attaqué et mis en danger dans son intégrité corporelle. La phobie des petits animaux comme des grands animaux est fréquente également – la peur des souris notamment. La souris est une représentation qui en évoque une autre, inconsciente et sexuelle. Un petit corps allongé, qui a une longue queue, qui se faufile dans les trous : la représentation de la souris est propice à signifier une belle série fantasmatique en lien avec l'activité sexuelle, elle fait très souvent l'objet d'un comportement d'évitement. Le fait qu'elle pourrait se faufiler n'importe où et n'importe quand, parle en faveur d'une excitation déguisée. C'est la représentation de la souris qui fait peur, et non l'animal lui-même.

La peur des araignées est fréquente, elle se prête aussi à une série de représentations suggestives sexuelles. Elle est velue, plus ou moins grosse, se

faufille aussi partout, elle peut tuer. Elle semble symboliser à la fois une image maternelle étouffante, tissant sa toile pour mieux garder sa progéniture-proie en ses parages, et une mère intrusive et pénétrante. Elle peut aussi représenter le pénis en ce sens que sa piquûre, sa pénétration peut être mortelle ou imaginée comme telle. On notera que, pour la peur des souris comme des araignées, quelque chose est déplacé sur un objet extérieur. Cet objet extérieur, la souris comme l'araignée, perd ses lois animalières extérieures pour devenir un objet interne dangereux, doué d'une force terrifiante, construite à l'intérieur de soi.

La peur des chevaux a fait l'objet d'une étude psychanalytique très développée²³. Cette peur a été le préambule d'une agoraphobie (peur des espaces libres et des lieux publics). L'enfant, qui s'appelait Hans, ne sortait plus de chez lui sans la compagnie de son papa. Il avait peur d'être mordu par un cheval ou d'être renversé par l'animal. Les propos du petit Hans analysés par Freud apportent la démonstration que l'esprit de cet enfant est fortement préoccupé par les énigmes de la sexualité sous toutes ses formes. Par exemple, son grand intérêt pour son propre corps, plus particulièrement pour son pénis qu'il nomme son « fait-pipi ». Les femmes en ont-elles un aussi ? Le désir amoureux de Hans pour sa mère, le désir d'éliminer son père pour être l'unique *objet* d'amour de sa mère sont à l'origine du symptôme

phobique. Mais ce père, que Hans peut haïr comme un rival, est aussi son père aimé, c'est son modèle, son premier copain de jeu. Pour Freud, c'est la conjonction du désir incestueux pour sa mère et d'un gros sentiment de culpabilité à l'égard de son père qui a déclenché la crainte d'être puni de castration. Ressentir une telle haine envers son père aimé est inacceptable pour le conscient de l'enfant. Aussi ses pulsions agressives sont-elles refoulées et l'angoisse d'être châtré par le père déplacée sur la peur d'être mordu ou renversé par un cheval...

La maison et l'école

L'école, le jardin d'enfants sont encore fréquemment la première confrontation de séparation de l'enfant avec son milieu familial. Beaucoup n'ont jamais été séparés de leurs parents avant de franchir la porte de l'école maternelle. Malgré une préparation préalable, verbale ou même une expérience de garderie, sur le chemin de l'école, les pleurs commencent à nous fendre le cœur. La mère elle-même ressent un gros pincement et, pour certaines femmes, cette séparation est vécue comme un arrachement. Elles peuvent éprouver le sentiment d'abandonner leur bien le plus précieux dans les dents de la

grosse machine de l'enseignement scolaire, qu'il soit public ou privé.

La porte de la classe une fois franchie, certains enfants demeurent inconsolables, scrutent la porte durant toute la première journée, demeurent dans un état de tristesse et d'inhibition les empêchant de s'intéresser aux activités ludiques, ne se laissent aborder ni par les autres enfants, ni par les adultes. D'autres, dans une fuite en avant, tournent comme des hélices dans une protestation agie et ne peuvent se poser sur une chaise, s'arrêter en un lieu pour écouter, regarder, apprécier ce monde nouveau. Contrairement à ce que l'on peut imaginer, les enfants qui ont subi de multiples séparations ne sont pas mieux préparés. Ils sont aussi fragilisés, même s'ils ne montrent que de l'indifférence comme défense. Nous pouvons mesurer, par leurs réactions psychiques, leur capacité à être seuls en présence de leur mère ou encore à survivre en l'absence de celle-ci.

Généralement, ces peurs régressent après quelques semaines et le plaisir d'apprendre, de jouer, de partager se développe, de même que la capacité d'investir sérieusement le nouveau métier d'élève, de prendre en amitié d'autres enfants, d'autres adultes, d'autres joies. Mais l'inhibition et la peur de l'école peuvent ne pas disparaître et perdurer de longs mois. Il peut alors s'agir de graves troubles de la personnalité, de psychose infantile ou de psychose symbioti-

que. Étonnamment, ces angoisses n'ont pas inquiété les parents avant l'entrée à l'école. Souvent, ce sont les éducatrices de la petite enfance, très attentives, qui alertent les parents. Elles observent l'évolution de l'enfant, évaluent ses capacités de changement, sa possible socialisation. L'interaction avec la famille est importante.

L'enfant peut aussi évoquer l'ennui à l'école, ce qui peut faire penser à des affects dépressifs. D'autres craignent d'être agressés par l'enseignant ou les camarades d'école, ce qui évoque des mécanismes projectifs de persécution. D'autres encore sont dans l'impossibilité d'écouter un enseignant qui ne s'adresse pas qu'exclusivement à eux : l'enseignant, il faut le partager avec d'autres, ce qui peut réveiller un sentiment de solitude associé à une blessure parfois difficilement supportable.

Il arrive que des enfants présentent, à un moment donné, une certaine phobie de l'apprentissage, de la lecture, des mathématiques. Cette phobie a un sens pour l'enfant qui refuse toute nouvelle acquisition cognitive. Apprendre, c'est prendre en soi, comprendre. Si « prendre en soi » met fantasmatiquement ces enfants en danger, ils vont se mettre en retrait. Le plaisir de lire, d'écrire leur sera étranger.

Nous l'avons dit, l'angoisse de la séparation nous poursuit toute notre vie, mais pour certains, il y a des étapes sont plus douloureuses que d'autres. Il va sans dire que l'influence de l'environnement, les

projections inconscientes parentales, la manière dont père et mère affrontent leurs propres angoisses de séparation demeurent omniprésentes. En d'autres termes, les parents appréhendent les peurs de leurs petits en fonction de leurs propres expériences passées et actuelles. Tout parent peut charger, inconsciemment, son enfant de ses propres représentations liées à la séparation. Lui aussi a peut-être eu des séparations douloureuses, des deuils, des isolements forcés, des hospitalisations. Pouvoir quitter sa famille pour aller à l'école tranquillement fait pourtant partie de l'évolution psychique normale d'un enfant.

III

Avoir peur, et vivre

13. G. Charbonnier, « Traumatisme, transfert, transformation », 2007, *Revue psychothérapie*, vol. 27, n° 3, p. 139-148.
14. S. Freud, « Constructions dans l'analyse », in *Résultats, idées, problèmes*, Paris, PUF, « Bibliothèque de psychanalyse », 1998.
15. J. Mallet, *Contribution à l'étude des phobies*, Paris, PUF, 1955.
16. M. Proust, *À la recherche du temps perdu, Du côté de chez Swann*, Paris, Flammarion, « GF », 1987, p. 140.
17. P. Aulagnier, *Un interprète en quête de sens*, Paris, Payot, 1986.
18. S. Freud, *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1980.
19. S. Tisseron, *Le Mystère de la chambre claire*, Paris, Flammarion, 1996.
20. M. Fain, « Prélude à la vie fantasmatique », *Revue française de psychanalyse*, 1971.
21. P. Aulagnier, *La Violence de l'interprétation*, Paris, PUF, « Le fil rouge », 1975.
22. R. D. Hinshelwood, *Dictionnaire de la pensée kleinienne*, Paris, PUF, 2000.
23. S. Freud, *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1979.

IV

Quand la peur devient
symptôme

Pour Freud, le symptôme est « le signe et le substitut d'une satisfaction pulsionnelle qui n'a pas eu lieu », « le résultat du processus du refoulement »²⁴. Par refoulement, il faut entendre ce processus visant au maintien dans l'inconscient de toutes les idées et représentations liées à des pulsions et dont la réalisation, productrice de plaisir, affecterait l'équilibre du fonctionnement psychique de l'individu²⁵. Dans la théorie analytique classique, la phobie est cette peur symptomatique qui prend la place d'un plaisir refoulé. L'idée de danger est rapportée à la menace extérieure de la castration. Derrière cette situation d'angoisse passive, il est possible de lire un désir actif, à savoir celui de s'approprier la magnifique puissance paternelle si admirée en incorporant sa virilité.

Cette définition de la phobie a été précisée, nuancée ou corrigée par la suite. Anna Freud, par exemple, fait de la phobie une névrose de transfert où l'objet phobogène est le symbole de tous les dangers

liés à la sexualité, l'objet qu'il faut repousser par des défenses. Melanie Klein, elle, met en avant l'angoisse de persécution et voit dans la phobie un mécanisme archaïque intégré à la position schizo-paranoïde. Avoir attaqué le bon *objet* et s'inquiéter de ses représailles, avoir perdu la mère à cause de ses pulsions agressives et éprouver des sentiments de culpabilité : telle serait l'origine de la phobie. Quant à Jacques Lacan, il situe la phobie au niveau des craintes de perte d'objet et assigne, comme Melanie Klein, une grande importance aux fantasmes de dévoration : la mère d'un phobique est une mère inassouvie ; l'enfant doit s'identifier à ce qui manque à la mère pour la combler, tandis que le père n'occupe pas la place du père symbolique, castrateur.

Quoi qu'il en soit de ces différentes définitions, une phobie dans l'enfance n'est pas toujours une histoire banale. Elle peut rendre nécessaire un examen clinique minutieux. Dans ce cas, l'analyse de la structure psychique dont le symptôme est la phobie est essentielle pour pouvoir envisager l'aide thérapeutique à proposer en priorité à l'enfant.

L'enfant névrotique

Les conflits internes, « psychiques », ou externes, avec le « milieu », sont inévitables dans le développement de l'enfant. Nul n'est parfait et tant mieux. Ajoutons qu'il est heureux que l'environnement humain ne comble pas toujours les besoins et les désirs de l'enfant. Ainsi l'enfant se crée-t-il son propre fonctionnement mental, ses images, ses propres représentations, pour contenir ses plaisirs comme ses angoisses. Ces conflits du développement ne laissent pas de traces dans le meilleur des cas ? Toutefois, il arrive aussi qu'ils s'inscrivent dans le caractère, persistent et se changent en conflits névrotiques.

Le symptôme d'allure névrotique est principalement l'angoisse – l'angoisse, toujours présente à un moment ou à un autre dans l'évolution de l'enfant. Cette angoisse peut être épisodique, s'exprimer sur un mode somatique (maux de tête, troubles abdominaux, plaintes) ou devenir un mode de réponse aux frustrations et aux difficultés existentielles. L'enfant éprouve alors une anxiété fréquente, un sentiment de catastrophe permanent, il peut aussi présenter des troubles fonctionnels persistants : troubles du sommeil, désordres alimentaires, accélération du

rythme cardiaque, etc. Les manifestations obsessionnelles se révèlent par des rituels, des jeux répétitifs, afin de contrôler l'angoisse interne. Certains symptômes hystériques peuvent advenir, comme l'hyperémotivité, la tendance à l'imitation, à l'exaltation. Nous assistons parfois à de véritables symptômes de conversion se traduisant par des troubles somatiques (maux de ventre, d'une jambe, d'un bras). L'inhibition est plutôt fréquente. Elle peut se manifester dans le comportement psychomoteur (ne pas vouloir bouger, peur de s'exhiber), mais également du point de vue cognitif par des troubles de l'apprentissage, (lecture, écriture, mathématiques, troubles de la pensée). Dans les troubles névrotiques, le contact avec la réalité est toujours préservé, sauf peut-être dans les phobies où la peur, parfois l'effroi, peut introduire un flou entre fantasme et réalité, un flou passager. Rappelons, encore une fois, que la phobie est pratiquement une constante chez l'enfant jeune. C'est même l'absence de manifestation phobique qui est pathologique, puisqu'elle témoigne d'une angoisse trop importante que l'enfant est obligé de dénier et qui le force à recourir à des mécanismes de défense primaires et invalidants.

*La phobie scolaire
de Stéphane*

C'était un enfant désiré. Il a marché à un an, du jour au lendemain, avec beaucoup de courage. Un bébé facile, toujours content, gros mangeur. Il a appris à parler à temps et a toujours bien parlé. Il présente un léger trouble articulatoire, un léger chuintement. Sa maman nous informe que c'est à partir de 3 ans que tout s'est compliqué avec son fils. Il s'est mis à maigrir, il ne mangeait plus avec le même appétit, il a commencé à présenter des allergies atypiques. Elle ne l'a pas mis à l'école, car elle ne voulait pas qu'ils soient séparés : elle venait d'accoucher d'un autre petit garçon et craignait la jalousie de Stéphane. Pendant la première consultation, en présence de Stéphane, j'apprends aussi que la maman a eu un avortement médical, car son fœtus souffrait d'une malformation génétique grave. Le fœtus a été enterré, et la maman dit qu'elle va se promener au Parc des anges quand elle se rend au cimetière pour arroser et fleurir la tombe.

Et l'école, alors ? Stéphane refuse d'y aller, il hurle. Parfois, il accepte d'entrer dans la cour de récréation, mais, devant la porte de la classe, il se rebelle, crise, terrifié, se jette par terre et se sauve en

courant. À la vue de sa maîtresse, il tremble de peur, se roule sur le sol, panique, s'enferme dans les toilettes. Le temps passe et il lui faudra d'ici quelque temps apprendre à lire. Ne fréquentant pas l'école, il présente déjà un petit retard sur le plan des apprentissages scolaires.

Notre premier contact est surprenant.

Dans la salle d'attente, je vois un petit garçon blond aux yeux verts, maigre, cerné, fermé. Il me voit et hurle, disant qu'il ne veut pas me suivre. Il est dans une opposition totale, rechargé comme une pile électrique. J'encourage la maman à le prendre par la main et à l'accompagner dans mon bureau. Stéphane crie très fort dans la salle d'attente, les autres patients s'étonnent de voir cette petite chose terne, si bruyante.

« Non, j'veux pas venir avec toi ! »

La maman dit que Stéphane a changé de caractère depuis la mort de son chat persan. Il nie tout en vrac : « Non, je n'ai jamais eu peur d'aller à l'école, je n'ai peur de rien d'ailleurs, mais je ne veux pas aller à l'école, c'est mon choix, ni venir dans ton bureau. »

Je lui dis que tous les enfants ont des peurs, comme par exemple, peur des monstres, peur des cauchemars. J'ajoute que certains ont même peur de me suivre dans le bureau, car ils se demandent ce que nous allons faire ensemble, cela pourrait être dangereux. Il s'adoucit un peu, légèrement rassuré dans son narcissisme et réconforté par le fait que

d'autres aussi osaient avoir peur. Il me raconte un cauchemar : « Deux boules de feu courent après mes parents, mon frère et ma grande sœur. Il faut se sauver pour survivre. Les deux boules de feu les rattrapent, et ça fait très peur. »

Je lui dis qu'effectivement, on peut avoir peur de certaines choses et que, parfois, on éprouve le besoin de se sauver comme dans son rêve, parce qu'on se sent en danger. Il me dit en colère : « Non, et tais-toi, et j'veux rentrer à la maison parce qu'on m'emmerde ici ! »

Je demande à Stéphane pourquoi il lui est si difficile d'aller à l'école. Il hurle : « J'veux pas aller à l'école, j'veux rentrer à la maison ! » Sa maman se fâche et lui dit que tous les enfants doivent aller à l'école. Alors il ajoute : « Les enfants se moquent de moi, me traitent de crevette-nulle parce que je suis maigre. Moi j'dis, j'suis pas maigre ! »

Je lui dis qu'il est un peu maigre, que c'est bien vrai, mais que certains enfants sont gros, d'autres petits, certains blonds ou roux, qu'il y en a des noirs et que nous sommes tous différents. Il s'effondre dans le fauteuil. Sa maman, moralisatrice, lui dit de se tenir droit. Maintenant, il veut enlever sa chausure, sa maman le brusque, lui dit qu'il devra la remettre tout seul, qu'il est grand et qu'elle en a marre de ses manières de minus. Stéphane, cette petite crevette frêle, me touche dans sa détresse, il est vraiment désespéré.

Je pointe le fait qu'il est triste, d'ailleurs il a quelques larmes dans les yeux. Je lui rappelle que cela avait dû être très douloureux de perdre son chat adoré. Il hoche de la tête et une larme encore roule sur sa joue. Il ajoute : « J'veux pas aller à l'école, ils sont méchants, ils me tapent. J'veux rester avec ma maman, j'veux jouer seul, pas aller au préau, et il hurle, j'veux rentrer à la maison ! Pourquoi on m'emmerde ici ? »

Je pointe encore la peur de quitter maman pour aller à l'école et sa tristesse de se sentir perdu sans maman. Je lui explique que si, d'un côté, c'est douloureux de quitter maman parce qu'il a peur de ne pas la retrouver en rentrant de l'école, d'un autre côté, il aimerait bien se faire des copains, apprendre à lire, à écrire, tout simplement grandir. Il dit : « Ma maîtresse ne voulait pas que je fasse un dessin de coq, je devais faire un canard. La maîtresse a effacé à la gomme mon beau coq et elle a fait un trou dans la feuille ! »

Il me regarde encore avec méfiance, alors je tends un livre à sa maman pour qu'elle le feuillette avec lui, ce soir. C'est l'histoire de Matthieu, l'enfant tout-puissant qui veut tout faire selon ses propres désirs et qui finalement se retrouve seul, il n'a plus d'amis. « J'aime pas les livres, seulement les voitures ! » me répond-il.

Je lui montre les voitures dans l'armoire de mon bureau. Il s'approche et repère toutes les voitures

cassées. Je lui dis que les voitures cassées peuvent être réparées par des mécaniciens et que peut-être lui aussi se sent un peu cassé comme les voitures qu'il a choisies et qu'on va ensemble voir comment on peut le réparer pour qu'il trouve le courage d'aller à l'école et d'avoir du plaisir à apprendre et à jouer avec ses copains. Il veut emporter une des voitures cassées, comme pour prendre quelque chose de mon bureau avec lui, pour avoir un jouet bien réel à emporter, un jouet qui m'appartient. Stéphane ne semble pas pouvoir laisser quelque chose ou quelqu'un hors de son contrôle, car il ne semble pas avoir l'assurance de le retrouver après l'avoir laissé. La séparation ne semble pas possible, ni avec la mère, ni avec la voiture, car ne pas voir ou avoir l'objet convoité doit équivaloir à le perdre. Je lui dis qu'il retrouvera la voiture à notre prochain rendez-vous, qu'elle et moi l'attendrons. Il part très fâché, me maudissant à haute voix et sans gêne. Mais je sens émotionnellement qu'un lien entre lui et moi s'est créé.

La fois suivante, Stéphane accepte de me suivre dans le bureau seul, sans trop hésiter. Il va immédiatement vérifier si la voiture convoitée est bien dans la boîte. Il prend deux voitures et joue à faire des accidents. Les voitures violemment se rentrent dedans. Je lui dis qu'il s'imagine peut-être que c'est comme ça qu'on fait des bébés, comme on fait des accidents, que c'est dangereux, qu'il peut y avoir des

bébés morts dans le ventre des mamans. Il lance : « Oui, les bébés morts du ventre de maman. » Et il jette les voitures par terre. Cela me fait penser à l'avortement forcé de sa mère, sa tristesse, sa dépression alors qu'il avait 2 ans, et au fantasme de l'attaque du ventre de la mère qu'il doit partager avec son père. Je pense aussi au petit frère, venu trois ans après lui, qui lui prend l'amour de la mère. Il déclare sur un ton de colère : « Les bébés du ventre de maman sont morts ! » Il me dessine une pompe cardiaque, précisant : « Si des fois je ne te vois plus ! » Je lui dis qu'avec une pompe cardiaque, je pourrais survivre à ses attaques. Quand il sera chez lui, il se demandera, peut être, si mon cœur va encore battre pour lui, s'il va s'arrêter, se briser. Elle saisit l'humour, cette petite crevette grise aux yeux verts, maintenant rieurs.

Dans la salle d'attente, sa mère dessine pour un autre enfant. Furieux, Stéphane qui ne veut pas que sa maman s'occupe de quelqu'un d'autre fait un gribouillis sur le dessin de l'enfant et veut emporter la feuille. Je lui demande ce qu'il a dessiné. « Un caca ! » m'annonce-t-il. D'ailleurs, il veut partir avec son dessin-caca. Sa maman lui découpe sa partie gribouillée et rend l'autre bout du dessin à l'enfant. Stéphane se calme. Je lui interprète qu'il doit partir avec son caca (il rit), qu'il ne peut rien laisser ici, parce que se séparer de quelque chose, c'est l'abandonner, ne plus le retrouver ; c'est

comme si ce quelque chose était mort, disparu pour toujours.

La séance d'après, il revient fier comme un coq, en revendiquant : « Je veux aller à l'école ! »

Depuis, il a repris l'école.

Bien sûr, il a un certain retard dans les apprentissages, tout particulièrement dans l'acquisition de l'écrit. Son dessin, son graphisme en général, sa calligraphie ne correspondent pas encore à ce qu'il veut réaliser. Il en est blessé, mais il essaie d'apprendre. Il consent à s'entraîner à faire des traits, des ronds, des courbes. Petit à petit, il ose rivaliser avec les autres sans avoir le sentiment d'être trop nul. Ainsi il rattrape son retard peu à peu.

La psychothérapie a continué pendant plus d'un an. Parfois il me demandait : « Quand on est mort, on reste à tout jamais dans le ciel ? J'ai rêvé que c'était mon frère dans le ventre de maman qui était mort. » Il montre sa rivalité fratricide, peut l'entendre, l'accepter et la jouer dans ses jeux. Il évoque aussi sa peur de la castration en la niant, un sourire aux coins des yeux. Il adore l'école aujourd'hui, est un bon élève. Stéphane a des amis maintenant. Il dit, banalisant, qu'il a encore peur des araignées. Des toutes petites araignées seulement, ajoute-t-il en rigolant.

L'enfant borderline

Les troubles de la personnalité sont très difficiles à mettre en lumière chez l'enfant. Dans la psychopathologie de l'approche française, on parle plutôt de « prépsychose » mettant en évidence une mauvaise organisation des défenses et un fonctionnement ponctuellement psychotique. Ces troubles se déclinent sur un continuum allant de troubles légers de la personnalité, que Palacio appelle les « organisations paradépressives²⁶ », jusqu'à l'autre extrême, à savoir l'enfant borderline.

Chez l'enfant borderline, la caractéristique n'est pas seulement l'échec de l'organisation défensive, mais l'intensité de la conflictualité dépressive avec des fantasmes de mort et de destruction catastrophique en profusion. L'enfant borderline a un moi fragmenté, désorganisé, il souffre d'angoisses dépressives et aussi d'angoisse de persécution. Il présente un trouble de la symbolisation empreint de destruction. Ses fantasmes de destruction et de persécution deviennent envahissants et angoissants. Parfois, pour faire face à ses angoisses dépressives catastrophiques, il a recours à l'inhibition massive de la symbolisation. Le savoir lui semble souvent dangereux, mieux vaut donc se boucher les oreilles et se cacher

les yeux pour ne pas voir. Mieux vaut aussi se protéger des attaques des fantasmes issus de la curiosité et de la connaissance.

Certains enfants borderline neutralisent leur capacité à penser et se bêtifient progressivement : l'échec scolaire est un des effets possibles de ce trouble de caractère. D'autres préservent leur intelligence, mais manifestent des problèmes de comportement et des symptômes somatiques (sommeil, alimentation). Un enfant borderline peut encore développer un caractère mégalomane avec des fantasmes narcissiques grandioses qui contrastent fortement avec ses productions symboliques pauvres. La blessure narcissique douloureuse, la mauvaise estime de soi, le sentiment d'être nul peuvent l'amener à réduire son champ de curiosité comme une malheureuse peau de chagrin. Dans un tel contexte, la phobie prend lieu d'une mise hors-soi par projection du danger interne. Chez l'enfant borderline, la phobie est terreur ; elle le laisse démuni, tétanisé.

Jade et ses terreurs

Jade a 9 ans lorsqu'elle vient consulter. Elle a des peurs terrifiantes. Son père est mort dans un accident d'avion, elle avait 4 ans. Elle a fait face à ce

drame traumatique, pendant deux ans, en mettant en sourdine ses affects de tristesse. Elle ne montrait pas ses émotions, les cachait avec froideur, elle se voulait solide. Elle se souvenait qu'elle aurait voulu pleurer, petite, mais qu'elle n'y parvenait pas. Sa mère, elle, a déprimé ; elle a été hospitalisée, médicamentée ; elle a tenté de faire face tant bien que mal à cette tragédie. Jade, elle, ne s'autorisait pas à se laisser aller dans ses idées noires, elle chassait toute représentation du père mort pour ne pas s'effondrer et pour ne pas aggraver l'état de sa maman. Elle faisait office de béquille, d'aide-soignante pour sa mère chancelante ; elle était devenue un véritable substitut maternel²⁷. Lorsque la mère se sentit mieux, peu à peu, le caractère de sa fille s'est endurci. Jade s'est mise à piquer des colères noires, elle n'en finissait plus de tergiverser, d'argumenter avec sa mère, de se défendre par le discours conflictuel. Cela pour des banalités crasses, qu'elle vivait d'une manière persécutoire.

Actuellement, elle a des angoisses terrifiantes. Jade ne peut pas rester dans le silence, il lui faut du bruit autour d'elle, le bruit de la rue, de la radio, de la télévision. Paradoxalement, elle ne supporte pas le tic-tac du réveil qui lui évoque le temps qui passe, les pas dans la rue, les rythmes du cœur. Elle a toujours l'impression d'être surveillée, elle a le sentiment que quelqu'un pourrait pénétrer dans la pièce dans laquelle elle est. Jade ne peut rester seule ni aux toi-

lettres ni dans sa chambre. Elle ne prend jamais son bain seule, sans éprouver la peur terrifiante d'être engloutie par l'orifice de la baignoire lorsque cette dernière se vide. Le tourbillon de l'écoulement d'eau, pour elle, ressemble à une bouche engloutissante qui l'effraie, un abîme sans fond. Si, lorsqu'elle prend son bain, il y a de la mousse dans la baignoire, elle imagine que de sous l'écume blanche de la mousse, un homme pourrait émerger. Elle pense que de derrière le rideau de la douche ou les serviettes de la salle de bains, quelqu'un pourrait surgir à tout moment.

Elle a peur, à la maison. Pour se rendre dans sa chambre, il y a un corridor à traverser. Pour traverser le corridor, elle fait un effort surhumain afin de se tranquilliser. Elle hurle, paralysée, ou appelle sa mère. Jade essaie de se convaincre mentalement que ce ne sont que de mauvaises pensées et qu'en réalité, personne ne se cache derrière l'armoire, personne ne va lui faire peur. Elle n'y parvient pas. Sa capacité de penser n'est pas suffisamment protectrice ; au contraire, sa pensée peut tourner à l'obsession. Jade doit toujours vérifier plusieurs fois sous son lit, derrière les rideaux ; le doute s'installe et elle contrôle pour ne pas sombrer dans la terreur. Jade a terriblement peur chez elle, où elle vit avec sa mère. Dans la rue, elle n'a pas peur.

Elle est née d'une grossesse surprise bien accueillie. Tout se passe assez bien jusqu'à la mort de son père. Jade, toute petite, ne montre pas de

surprise, ni d'inquiétude face aux étrangers ; elle ne pleure pas, ni ne manifeste de réticence lorsqu'elle voit des visages inconnus. Elle a de bons souvenirs du temps de son papa, elle jouait à cache-cache et au loup avec lui. Il aimait lui faire peur et la prendre dans ses bras pour la croquer, comme il disait. Elle se souvient de batailles sur le lit avec lui, elle devait avoir 3 ans. Elle n'aimait pas lorsque ses parents se bagarraient. D'ailleurs, ils se disputaient souvent, trop souvent à son goût. Alors elle allait dans sa chambre et se bouchait les oreilles pour se couper de la réalité. Elle ne parvenait pas à montrer son mécontentement, surtout lorsque ses parents se chamaillaient. Toujours, elle pensait que c'était à cause d'elle : « Quand j'étais petite et que mes parents s'engueulaient, et ils s'engueulaient tout le temps, j'avais peur qu'ils m'oublient en s'engueulant. Moi, je courais de l'un à l'autre, je pleurais pour qu'ils se rappellent que j'existe. Je me forçais de pleurer pour qu'ils arrêtent. Des fausses larmes », dit-elle.

Ses parents, ensemble, se bagarraient souvent, mais étaient vivants, bruyants, animés. Jade, elle, se sentait exclue de leurs conflits. Qui a-t-il de plus fort et de plus vibrant qu'un conflit ? Le conflit est le moment où l'autre occupe une place cruciale dans l'aire psychique de son partenaire. On comprend que Jade devait souffrir d'un sentiment d'angoisse de séparation. Elle n'avait pas sa place dans cet espace

parental braillard et violent, ni dans leur chambre à coucher. Bruits et ébats corporels ou verbaux, respirations haletantes, entendues ou imaginées, font partie des fantasmes de la scène primitive infantile. La douleur, vécue par la plupart des enfants, est d'en être exclus.

Jade est une excellente élève, elle aime réussir scolairement et se doit d'être dans les premières de sa classe. Elle se montre très exigeante envers elle-même. Dans les amitiés, elle est très exclusive, et ne supporte pas qu'on lui « coupe la paix ». Elle aime plus particulièrement une amie, à laquelle elle est très attachée et a du mal à la partager avec les autres. Les crises de jalousie sont fréquentes et les colères violentes.

Au début de la thérapie, elle m'évite du regard, comme une biche effrayée. Elle semble fuir le contact visuel. Je lui demande ce qu'elle craint de rencontrer dans mon regard ?

JADE — Les yeux, c'est brillant, ça fait peur. Il y a des mauvais regards. On peut voir si quelqu'un nous trahit dans les yeux. Une de mes copines, on voit bien dans ses yeux lorsqu'elle ment. Ceux qui n'arrivent pas à mentir baissent les yeux.

MOI — Mais toi, tu m'évites du regard ! Peut-être as-tu peur de ce que tu pourras y lire, ou de ce que je pourrais te dire en te regardant dans les yeux. Est-ce que tu t'imagines que je pourrais te fusiller du regard ?

JADE — C'est ce que j'ai pensé au début. Quand on m'enferme avec quelqu'un dans un bureau, j'ai l'impression qu'il veut me jeter par la fenêtre. Comme un psychopathe qui te coupe la tête et jette la tête contre le mur. Rien que de dire le mot psychopathe, j'ai la trouille. On ne sait jamais où il y en a un. C'est pas en donnant un coup de couteau dans d'œil que je peux deviner la pensée de l'autre.

Elle dit qu'elle voit des yeux sortir de mon tableau qui est une reproduction d'une œuvre de Nicolas de Staël. Ses frayeurs lui font percevoir des images effrayantes. Elle sait que c'est dans sa tête que ces choses déplaisantes se passent, elle est néanmoins effrayée et sa capacité de banaliser ses fantasmes morbides ne parvient pas à la calmer. Elle regarde encore la reproduction du *Ciel rouge* et demande : « C'est du sang ? »

Il lui arrive de venir à la consultation avec un gros bâton de pèlerin, comme pour se défendre d'une éventuelle agression. Je lui interprète qu'elle doit se protéger de moi, que je pourrais l'attaquer par mes mots, pas mes yeux bleus, par ma présence.

Jade sait très bien pourquoi elle vient en psychothérapie, elle déteste ses crises, ses peurs, ses conflits avec sa mère. Elle est bavarde, s'exprime aisément tout en se rongant les ongles et en secouant ses belles boucles blondes. Je la sens intérieurement tendue, branchée en permanence sur du 220 volts. Elle ne présente pas de confusion entre fantasme et réa-

lité, mais, par moments, des noyaux confus éclatent, l'angoisse déborde dans mon bureau et elle a l'impression que mon tableau la regarde. Des yeux sortent du tableau. Du rouge sang.

Elle jette un coup d'œil rapide sur le tableau et détourne, effrayée, le regard en se redressant sur sa chaise, tendue, consciente de son mouvement de retrait et de peur. Alors je lui parle de ce père mort en avion, du sang qu'il a dû perdre en tombant, que peut-être, en explosant, l'avion avait fait virer le ciel de la côte Est des États-Unis au rouge sang, comme dans le tableau de Nicolas de Staël. Elle me regarde l'œil noir et me dit en colère : « Je ne pense pas à des choses comme ça, moi ! »

Jade ne peut penser à sa colère, car, alors, l'angoisse d'abandon devient insupportable. Elle ne peut que l'éprouver, mais chasse toute image de ses pensées.

Elle raconte un cauchemar : « J'ai rêvé d'une momie qui avait la même tête qu'un monstre. J'étais sous l'escalier pour me cacher. Moi, j'avais la trouille, je voyais son ombre. Tout à coup, la momie arrive, je la vois devant mes yeux, ses yeux bleus à elle lui sortaient de la tête, une main arrachée. Au supermarché la momie me dit : Viens dans mes bras, on va se réconcilier ! Je me suis réveillée. Cette momie me rappelait quelqu'un, je ne sais plus qui, un humain qui devait avoir environ 40 ans (l'âge de son papa).

— Une momie, c'est un mort embaumé ! »

Jade me regarde de ses yeux noirs de colère, elle comprend l'allusion. Je lui dis que, dans son rêve, elle crée un scénario qui donne vie à un mort aux yeux bleus qui pourrait la prendre affectueusement dans ses bras, et que, peut-être, son papa lui manque tellement, que cela la rend triste et en colère d'avoir été si cruellement séparée de lui. Plus tard, dans la thérapie, je lui dirai que lorsqu'elle pique des crises envers sa mère, c'est pour être proche d'elle, pour la réveiller, pour la sortir de ses rêveries tristes : « Elle te dit : "Lâche-moi !" et toi tu as peur qu'elle te lâche vraiment, qu'elle t'abandonne pour de vrai ! Moi aussi, qui ai les yeux bleus, je t'abandonne pendant les vacances. »

Elle regarde derrière elle, détourne la tête pour éviter de me fusiller de son regard noir et fuyant. Elle se retourne comme si elle était surveillée et essaie de s'intéresser à ce qui est derrière elle, pour couper le contact avec moi. Elle essaie d'ouvrir la porte de l'armoire qui se trouve juste derrière elle. Elle sait qu'elle trouvera dans l'armoire à glissière des jeux, des livres, des poupées. Elle tente de l'ouvrir, tire sur la porte et fait un bon en arrière, comme si elle avait vu surgir un squelette. « J'ai peur de perdre la tête », lâche-t-elle.

Sa peur semble liée aussi à la curiosité. Qu'est-ce qui peut surgir du derrière des choses, un revenant pourrait réapparaître et se fâcher contre elle ? Elle a pris sa place auprès de sa mère déprimée ; elle serait

délogée de cette place privilégiée auprès de cette mère qu'elle maternelle, protège tellement bien, si le père ou un remplaçant se présentait. Lorsque je lui parle, elle se sent accusée et éprouve toujours le besoin de nier. Elle se montre toujours en colère contre moi qui ose faire des liens entre ses peurs et la mort de ce père aimé, qui l'a brusquement abandonné. Il lui est extrêmement pénible de penser à son père.

Pour Jade, on peut penser que la réalité, à savoir la mort du père, a compliqué la résolution de l'Œdipe. La réalité a dépassé le fantasme. Ce père l'a lâchée, cette mort accidentelle l'a privée de sa fonction de père. Bien malgré lui, il l'a abandonnée. Dans ses affects, c'est comme si elle avait dû maintenir une relation affectueuse à la mère. Elle peut ainsi rester la sangsue de sa mère, la tyranniser, lui pomper l'air, la confronter, la parasiter, l'agacer et la garder pour elle toute seule. Dans ses fantasmes, Jade imagine qu'elle a éliminé le père. Elle se sent inconsciemment coupable et elle craint de grosses représailles.

La phobie renforce, peut-être, le lien déjà étroit à la mère, par déplacement. Jade éprouve le besoin d'avoir peur toujours, d'avoir recours aux soins maternels pour toutes les activités quotidiennes, les plus banales comme aller aux toilettes, s'endormir dans son lit, prendre son bain, se déplacer dans l'appartement.

Son côté garçon manqué malgré sa douce blondeur, son bâton de pèlerin, son bagout naturel, ses éclats de bonne polémiste toujours conflictuelle et qui ne lâche jamais le morceau, son intelligence parlent en faveur d'une d'identification phallique au père. La main arrachée du rêve évoque son sentiment de castration. Comment être la remplaçante du père auprès de la mère sans posséder de pénis ?

Pour changer, il lui faudra renoncer à cette place privilégiée, mais coûteuse, auprès de la mère et faire le deuil du père. On connaît bien depuis Meltzer les fantasmes narcissiques de prise de possession du ventre de la mère et de ses richesses. La possessivité narcissique entretenue à l'égard de ce corps de la mère est vécue comme très destructrice et donc très culpabilisante, car elle s'accompagne du sentiment de destruction et de perte des objets parentaux fantasmatiques. Il peut en découler des fantasmes d'invasion intrinsèques aux mécanismes d'identification projective, source d'intenses angoisses claustrophobiques²⁸. Le sentiment de culpabilité est tel qu'il devient alors persécution.

L'enfant psychotique

La psychose infantile traduit une non-intégration primaire qui montre des altérations qualitatives des interactions sociales réciproques et des modalités de communication. C'est cette incapacité sociale qui, déjà à l'école maternelle, amène les parents et leur enfant à la consultation de pédopsychiatrie. Il arrive que ce soit un trouble massif du développement. Ce qui alerte le plus souvent les parents et les professionnels de la petite enfance, ce sont les troubles de l'acquisition du langage, le retrait social et psychique, la violence agie. Le champ d'intérêt des enfants psychotiques est restreint, stéréotypé et répétitif.

On est généralement d'accord pour dire que la psychose infantile précoce comprend les quatre rubriques suivantes :

— *Autisme infantile précoce* de typer Kanner, qui correspond à l'organisation d'un tableau complet avant l'âge de 3 ans (retrait autistique majeur, recherche de l'immuabilité, stéréotypies, absence de langage ou acquisition tardive et troubles spécifiques).

— *Autres formes d'autisme infantile*, à savoir les formes présentant une prédominance du retrait autistique, mais qui se distinguent du syndrome de

Kanner par un tableau ne réunissant pas l'ensemble des traits caractéristiques et/ou par une date survenue plus tardive.

— *Psychoses précoces déficitaires*, à savoir les formes et les traits et mécanismes de la psychose ; ici sont intriqués d'emblée des troubles graves dans l'organisation des fonctions cognitives.

— *Autres psychoses et dysharmonies psychotiques*. Sans entrer dans une définition exhaustive, nous pouvons dire que, chez l'enfant psychotique, la relation à la réalité est altérée, c'est-à-dire que la réalité et les fantasmes ne sont pas bien différenciés. Par ailleurs, la régulation et le contrôle pulsionnel est fragile et vite débordé, la violence et l'angoisse peuvent facilement faire exploser la personne. La relation à l'autre est évitante, fuyante allant jusqu'à la recherche de l'isolement et, même, la relation à l'autre est parfois inexistante. Quant au processus de la pensée, il peut être dévoyé. Les défenses en œuvre dans ce type de personnalité sont archaïques. Melanie Klein est la première à avoir eu un regard moderne sur les psychoses infantiles, les décrivant comme des organisations psychopathologiques propres à l'enfant et non pas comme une simple reproduction rétrécie de la schizophrénie de l'adulte : une des tâches principales de la psychanalyse d'enfants consiste à dépister et à soigner les psychoses de l'enfance, dira-t-elle dans ses écrits.

L'histoire clinique qui suit décrit l'évolution d'une phobie tétanisante, handicapante, d'un petit garçon, dans le cadre d'une psychose avec des traits autistiques. Nous espérons montrer que l'aide psychanalytique apportée à cet enfant lui a permis de mettre peu à peu un sens sur ses débordements fantasmatiques qui prenaient des proportions terrifiantes. Par le jeu, par le dessin, par l'attachement, les fantasmes monstrueux ont pu être repérés, entendus, représentés et revécus. Cette histoire est plus détaillée que les autres, car elle met en lumière le travail de dentelle interprétatif nécessaire à l'évolution de cet enfant. Un travail au long cours, où le tissage des représentations et des affects s'est fait par petites touches. Il nous apparaît que les couches traitées sont aléatoires, dépendantes du moment, de l'interaction, de l'échange d'affects. Il y a eu des interprétations qui touchaient des zones plus névrotiques autour de la castration, d'autres plus tardives autour de la peur d'effondrement, en fonction de l'éclairage du travail de l'analyse. Nous vivions dans un travail de transfert-contretransfert, nous avons mis à sa disposition notre appareil psychique afin qu'il puisse nous faire vivre ce qui n'avait pas été senti, vu ou entendu, ce qui n'avait laissé que des traces mnésiques de son éprouvé sans avoir pu être représenté. Nos interprétations visaient, en cours d'analyse, des couches plus archaïques d'où émergeaient les terreurs, afin de pouvoir se les représenter, car l'expérience traumati-

que clivée fait retour souvent en acte pour reproduire l'état traumatique lui-même.

Un enfant parle peu de ses souffrances directement, il les joue, les dessine, les scénarise dans un champ partagé de symboles à décrypter. Le psychanalyste met à sa disposition son appareil à penser et à sentir les émotions pour les resservir sous forme de mots, de phrases interprétatives qui viendront donner sens à ses souffrances. L'histoire de Kim montre en détail le long chemin thérapeutique parcouru pour que la vie de ce petit garçon, jonchée de retraits et de frayeurs tétanisantes, se libère et devienne bonne à vivre. L'intérêt de cette longue présentation est de déployer l'articulation des différents mouvements du processus psychique, mis en lumière par l'interaction thérapeutique entre la psychanalyste (je) et ce jeune patient.

Kim ou la peur des monstres

Kim a 5 ans et demi lorsqu'un service de psychiatrie me l'adresse pour un traitement psychanalytique à trois séances par semaine, avec le diagnostic de troubles envahissants du développement. Les parents ont suivi pendant une année une guidance parentale qui s'est révélée insuffisante pour que Kim aille

mieux, mais qui les a sensibilisés à la nécessité d'aider leur fils. Ils s'inquiètent, car Kim salit ses culottes d'urine et de selles. Ils se plaignent de son énurésie nocturne systématique et de ses épisodes encoprétiques à l'école qui, selon eux (sourires complices), agacent la maîtresse. Ils disent qu'il ne sent pas venir son pipi et qu'il a également peur d'aller seul aux toilettes. Le couple est sympathique, souriant ; ils ont l'un et l'autre gardé un air adolescent.

Kim est un petit garçon en retrait, souvent isolé par rapport à ses camarades. Parfois il tente de s'en rapprocher en leur offrant de magnifiques dessins qu'il réalise avec talent. Les compliments qu'il récolte le gonflent de joie. Il donne des bonbons pour se faire aimer ne sachant s'y prendre autrement. Parfois, il passe par la bagarre, en quête d'un corps à corps non verbal. En classe, il est décrit comme intelligent, curieux, rapide et participant aux leçons, mais toujours isolé du groupe, souvent en retrait malgré ses essais de rapprochement maladroits. Il a une jolie sœur de trois ans son aînée, qu'il admire beaucoup pour sa témérité, son côté garçon manqué et sa réussite scolaire. Lui, il est le petit.

Les parents de Kim parlent d'épisodes médicaux difficiles durant les premières années de sa vie. Après une griffure de chat qui s'est infectée à 12 mois, il a été hospitalisé, puis a développé une infection nosocomiale à pneumocoques. Kim en porte encore la cicatrice au coude gauche. Il a séjourné dix jours en

pédiatrie. Vers 2 ans, il a présenté de nombreuses otites nécessitant la pose de drains et une ablation des végétations et des amygdales. Vers 3 ans, il a été opéré du prépuce, ses parents n'arrivant pas à le décalotter. À chaque hospitalisation, Kim se laissait faire, ne manifestait aucun émoi particulier, ne pleurait pas. Chaque fois les parents l'ont accompagné dans la mesure de leurs possibilités, ils n'ont malheureusement pas pu rester jour et nuit à son chevet, disent-ils, pour des raisons professionnelles. L'angoisse de Kim serait-elle liée à ces événements vécus comme traumatiques, à la détresse de ne pouvoir tenir la main de la mère, de posséder l'objet sécurisant, de s'y accrocher ?

Kim est vif, agile, bavard. Il a très vite développé un langage bien structuré et communicatif. Son vocabulaire est riche. Il aime parler, mais sa pensée est confuse, il saute du coq-à-l'âne. La relation avec l'adulte lui est trop facile, il n'a jamais manifesté la moindre inquiétude à venir me voir, toujours souriant, content, sans montrer de soucis liés à la séparation. Souvent, il quittait sa maman en lui demandant de lui acheter une voiture, avant de grimper les escaliers menant à mon bureau. Elle ne parvenait pas à lui dire non ! L'humeur de Kim semble plutôt stable, sauf lorsqu'il évoque la mort de son cochon d'Inde : là, il éprouve une vraie tristesse. D'une manière générale, il est d'humeur gaie, farceur, désireux de séduire son interlocuteur. D'un côté, il

semble très mature surtout dans l'échange verbal et, d'un autre côté, très désorganisé, comme flottant, papillonnant sans continuité, sans fin.

La mère a deux sœurs et encore ses parents avec lesquels elle est en bons termes. Elle est la fille du milieu. Elle parle d'une enfance sans problème particulier, « normale », précise-t-elle. Pourtant, son sourire se transforme en rictus, lorsqu'il lui vient à l'esprit que ses propres parents, en fin de compte, ne se seraient pas si bien occupés d'elle. Elle dit avoir souffert des exigences de sa petite sœur, accaparant ses parents en permanence, une sœur avec retard scolaire, dont j'apprendrai plus tard qu'elle est schizophrène. Elle vit en milieu institutionnel dans un autre pays. La mère évoque, un sourire crispé aux coins des lèvres, le seul souvenir douloureux de son enfance. Quand ses parents ont embarqué ses deux sœurs pour la promenade dominicale et l'ont oubliée, elle, seule, dans sa chambre à la maison. Elle s'est sentie abandonnée, négligée, à la fois triste et très en colère.

Elle confie avoir du mal à résister aux caprices de Kim, il la séduit, la fait craquer, elle reconnaît avoir tendance à céder à ses exigences. Elle ajoute qu'elle le laisse à l'école toute la journée parce qu'elle travaille. Lorsqu'elle le retrouve enfin, elle ne parvient pas à lui dire non, à lui mettre des limites sans se sentir une mauvaise mère. Elle se plaint tout de même de devoir changer les draps de son lit chaque

nuit, mais banalise aussitôt en disant que cela passera bien en grandissant. Elle avoue également qu'elle n'a vraiment pas à punir son fils, car il ne lui donne que peu d'occasions de le faire. Il est obéissant, câlin, facile, intelligent. Ils vivent en symbiose, mais il y a ses peurs, sa « folie », comme elle dit, visiblement irritée. « Vous comprenez, poursuit-elle, il n'ose pas monter seul dans sa chambre, ne peut rester seul aux toilettes, n'ose pas traverser seul le salon, ne va pas à la cuisine s'il n'y a personne, même aller chercher du ketchup dans le frigidaire, alors qu'il est à table, lui est impossible. Il craint le surgissement d'un monstre ! Il se désorganise ! »

Dès les premières séances, cette femme charmante et souriante me donne l'impression de déposer son enfant avec un sentiment perceptible de soulagement, comme pour s'en débarrasser, du moins s'en libérer. D'un autre côté, elle me fait éprouver son sentiment d'impuissance, mais aussi d'inassouvissement, comme si son adorable fiston ne parvenait pas à combler ses désirs, ses désirs d'être la mère idéale d'un enfant idéal que Kim est loin d'être avec ses peurs et sa désorganisation.

Le père, lui, est un homme également dans la quarantaine, souriant, un air complice et séducteur. Proche de ses affects, très vite il dira qu'il a été abandonné par son père dès sa deuxième année. Ses parents ont divorcé alors qu'il était encore au berceau. Sa mère, lorsqu'il a 3 ans, le dépose dans une

famille d'accueil, famille qu'il a détestée. À l'âge de 7 ans, il est placé dans un foyer. Il dit n'avoir eu pour père que des éducateurs avec lesquels il a aujourd'hui encore gardé des liens. Il rejoignait sa mère le week-end. Elle ne pouvait s'occuper de lui ni pendant la semaine, ni pendant les vacances. Il rapporte de grosses peurs lorsqu'il était au foyer, par exemple, il devait regarder tous les soirs sous le lit et dans les armoires afin de s'assurer qu'aucune horrible sorcière n'y était cachée. Il se sent très proche de Kim et dit comprendre ses peurs. Il les comprend bien, mais en est troublé, désarmé et ne sait comment tranquilliser et calmer son fils : « Je ne sais pas comment être père. Auriez-vous des livres à me recommander afin que j'apprenne ? » demande-t-il. Les sentiments d'abandon et les carences affectives font de cet homme le complice inconscient de la symbiose maternelle.

Les deux parents sont soucieux de la bonne évolution de leur fils, tous les deux sont désireux de l'aider et demandent souvent des conseils, des entretiens, des livres pour s'orienter dans leur travail de parents. Les deux sont inconsciemment désireux de réparer l'enfant négligé qui pleure encore en eux et semblent démunis dans leur fonction parentale. Ils me demandent de les guider.

À tour de rôle, ils vont conduire Kim en consultation. Souvent l'un l'amène à sa thérapie et l'autre vient le rechercher avec une régularité et une préci-

sion exemplaires. Ils semblent d'accord pour se partager les contraintes liées au traitement. Ils viennent toujours ensemble aux séances trimestrielles où nous faisons le point sur l'évolution de leur fils. Tous les deux participent, interrogent, communiquent librement, s'écoulent mutuellement. Ils semblent l'un et l'autre accepter l'errance de nos interrogations pour mieux comprendre leur fils, l'aider et le soulager.

La problématique de Kim me semble en partie liée à une collusion des imagos parentales. Du côté de la mère, une mauvaise estime de soi et des angoisses d'abandon (Kim regarde par la fenêtre plusieurs fois par séance pour voir si elle arrive, si elle ne l'a pas oublié). Kim parlera souvent du sentiment de mésestime de lui-même : « Je suis un nullard, un crétin. » Ces fantasmes maternels se retrouvent chez le père qui évoquera souvent son sentiment d'avoir été abandonné, parce qu'il n'a pas su se faire aimer et parce que sa mère n'avait pas les compétences nécessaires pour s'occuper de lui. Kim est un enfant qui communique avec ses parents davantage par la séduction que par l'opposition. Il les sollicite ou les provoque par ses paniques, par ses angoisses terrifiantes, contagieuses, paniquantes. Son manque de contenant interne se manifeste par une énurésie et une encoprésie difficiles à vivre pour eux. Ses capacités langagières trahissent une pensée désorganisée et un léger sigmatisme interdental. Sa vie fantasma-

tique et son plaisir à communiquer, à dessiner m'encouragent pourtant à penser qu'une cure psychanalytique peut l'aider. Le traitement a commencé à raison des trois fois par semaine pendant deux ans, avec des entretiens trimestriels avec les parents, puis nous sommes passés à quatre fois par semaine avec des entretiens plus fréquents à la demande des parents.

GRANDIR N'EST PAS UNE HISTOIRE SIMPLE

Le cas de Kim présente un grand intérêt touchant aux phobies, à leur impact envahissant au niveau du corps et sa limite avec le psychisme, à la confusion entre fantasme et réalité qu'elles créent et aux défenses qu'elles engendrent. Cet enfant pouvait développer, au fil du temps, une personnalité de type faux-self. Mon aide psychanalytique a eu pour objet de déjouer son désir de régression, son désir de se blottir dans un giron maternel ou psychanalytique réconfortant, afin d'éviter tout conflit qui le met en contact avec des mouvements agressifs ; de déjouer le refoulement massif de son agressivité qui s'exprime par une profusion de fantasmes de mort et de destruction monstrueuse dans ses peurs persécutrices ; de déjouer, enfin, son désir de séduction, afin de tenter de l'amener peu à peu à abandonner son

maniérisme, tenter de le rapprocher d'un contact plus vrai, fait d'amour et de haine.

Dès la première séance, les thèmes abordés par Kim touchent à ses curiosités sexuelles et à sa peur de perdre ses atouts masculins. « Ma sœur, elle m'embête. Elle me dit : "Kim la banane !" Elle, elle a un zizi triangle. La police, elle met les voleurs en prison. Moi, j'ai peur des monstres, j peux pas aller faire pipi, j'ai peur des monstres, ils peuvent me voler. » Il tente de faire une voiture en Lego avec des gros tuyaux d'échappement, mais, à un moment de la construction, Kim ne parvient pas à mettre deux petites pièces ensemble et subitement une flaque d'urine se dessine à ses pieds sur le parquet, inattendue. Comme un *acting in*, je pense alors à l'expression indicible d'un préconscient défaillant. Il est honteux, surpris et pleure, des pleurs lourds d'effondrement. Je ne sais pas si c'est à cause de son impuissance à réunir deux Lego, cette impuissance de petit garçon face à la scène primitive symbolisée par l'interpénétration de deux corps. Je ne sais pas encore si c'est parce qu'il est honteux de faire pipi dans mon bureau, couvert de culpabilité. Toujours est-il qu'il est là, debout, désemparé, anéanti, liquéfié.

Kim me semble être pris dans un étau de fantasmes symbiotiques lié à des objets partiels parentaux idéalisés qui se traduisent par des grosses voitures, avec de gros tuyaux d'échappement. Et la pression

de l'étau l'envahit d'angoisses d'engloutissement persécutoires.

Les détails techniques passés, j'interprète d'emblée l'angoisse de castration considérant que le mouvement œdipien était plus proche de son conscient. Je lui dis qu'il imagine peut-être qu'on pourrait lui voler quelque chose, car sa sœur, comme sa maman et moi n'avons pas de pénis et que nous pourrions lui prendre, lui voler le sien. Ce serait monstrueux ! Il me regarde avec étonnement et ajoute : « Tu sais, que mon papa, il a un gros zizi et moi, je suis obligé d'ouvrir le zizi pour voir le gland. Le gland, quand on est grand, il ne peut pas être protégé. Je regarde toujours mon zizi pour voir s'il change de taille. J'ai pas envie d'être adulte, brûler les feux et être en prison. » Il renonce aux Lego et dessine des belles voitures avec de gros tuyaux d'échappement.

Dans cette première séance, Kim se montre en danger, non protégé, persécuté avec au premier plan une angoisse de castration tellement forte qu'il en perd le contrôle sphinctérien, se liquéfie et régresse dans une attitude de tout petit (je ne veux pas grandir, j'ai peur de grandir). On voit apparaître la rivalité œdipienne par rapport au père, mais aussitôt le renoncement, le repli. Sa manière de dire qu'il faut ouvrir le zizi pour voir le gland me fait penser à son expression « zizi triangle », cela m'évoque une tendance à la non-différenciation des sexes. En avoir un

c'est dangereux, on peut nous le prendre, nous le mordre, on peut faire des bêtises, brûler les feux, aller en prison. Est-ce que papa est un voleur, il l'aurait volé à qui, et pour qui brûle-t-il de tous ses feux ? Ces questions s'inscrivent dans ma mémoire.

Ce premier automne, il est logorrhéique, il dira : « J'peux faire un dessin, purée de pommes. J'me suis jeté sur un garçon. Ma sœur, elle fait du badminton. Olivier, il a une boucle d'oreille qui lui porte chance. J'en veux ! Papa se fâche contre maman. J'fais rien, j'protège maman, je pleure. La maîtresse, elle me gronde, j'arrive pas à ne pas faire de bêtises. La maîtresse, elle n'est pas trop gentille. J'fais des bêtises avec Ryan. J'ai peur des monstres. J'crois toujours qu'il y en a un pour de vrai. Ils me font peur pour que je parte du lit. Je me grouille vite et je me cache sous ma couette. Ma sœur, cette nuit, elle m'a réveillé parce qu'elle voulait aller voir la télévision, elle doit me laisser dormir. Ma sœur, elle fait des plus beaux dessins que moi. Mégane est amoureuse de moi ; moi, j'suis pas amoureux d'elle. Les monstres me font peur, ils peuvent me voler. J'aimerais avoir moins de parents pour ne pas toujours obéir. » Il dira aussi plusieurs fois, dans une attitude masochiste : « Il faut me punir, j'fais des bêtises » ou : « Tout le monde m'embête, et j'ai pas de copain ! »

Il se montre triste, désarmé et désarmant. Il me donne envie de le consoler et de le protéger, mais je me contente de pointer sa souffrance d'être petit et

sa peur de perdre ce qui le fait différent de moi et sa peur de la castration, de la rivalité au père. Je ne puis m'empêcher de penser à la réalité, à l'opération du prépuce (circoncision pour un phimosis) qui, probablement, a renforcé son angoisse de castration et son sentiment si prenant d'être en grave danger de mort. Une trace perceptive non élaborée en trace mnésique. Il me semble également que nous entrons de plain-pied dans un processus de transfert, dans un processus déjà analytique par la capacité que déploie Kim à dire et à éprouver. Il me touche par ses mots qui, sans fard, entrent dans la problématique de la sexualité infantile : en avoir ou pas. Sa blessure d'avoir un petit gland ou un petit zizi, sa peur de grandir m'attendrit et, en même temps, je perçois qu'il me faudra me méfier de sa séduction.

Pendant les séances suivantes, Kim dessinera encore de belles voitures puissantes, avec des gros tuyaux d'échappement extrêmement disproportionnés, comme pour se reconforter, formation réactionnelle à son angoisse. Il dit qu'il a peur de Halloween, qu'il y a un loup-garou et qu'il peut être tué parce qu'il a de grandes dents. Il dit qu'il a fait caca aux culottes, sa maîtresse ne voulait pas le laisser aller aux WC avec son copain. Il aurait eu moins peur. Il dit qu'il a rêvé d'une araignée, qu'il s'est battu un peu contre elle et après s'est fait ami-ami. Dans un mouvement progrédiant et régrédiant, il a joué au grand et au petit, à celui qui peut un peu se battre

contre l'araignée parce qu'il a un grand tuyau d'échappement, mais qui, très rapidement, éprouve le besoin de la réparer, d'être ami, de la séduire, car le danger demeure et devient inquiétant. De l'araignée mieux vaut être ami plutôt qu'ennemi. Il joue le repli.

Peut-être pense-t-il que jouer ici avec moi est dangereux : « Tu pourrais te battre avec moi et tu te demandes si moi je pourrais te dévorer, te menacer, te voler quelque chose, alors tu préfères me réparer comme tu ré pares l'araignée, me faire un beau sourire, me dire, complice, que c'est une plaisanterie et être ami-ami, c'est moins dangereux que d'être en colère selon toi ? » Il ne peut jamais me quitter sans avoir réparé ce qu'il a détruit dans ses fantasmes, les morts doivent revivre, les bonhommes imaginaires se transformer de méchants en bons, les bagarreurs faire la paix, les ennemis se donner la main. Je lutte contre mon envie de lui sourire pour le rassurer, je me contente de lui montrer qu'il ne m'a ni cassée, ni châtrée, ni battue, ni tuée.

ENTRE CONFUSION ET DIFFÉRENCIATION

Kim reprend pendant quelques mois le thème de la rivalité avec sa sœur, avec son père et, peu à peu, il aborde le désir de grandir. Il peut commencer à

dire que d'être le petit, « ça rend furieux, c'est nul ». Mais avec la rivalité pointe l'angoisse de mort et le besoin de rationaliser : « J'aime être grand, je serai le dernier mort. Ma maman c'est en dernier qu'elle sera morte, car les papas c'est plus grand (vieux) que les mamans. Alors moi, je serai avec maman ! » Il dit encore : « J'ai rêvé que toi, tu étais chez Odette (sa maîtresse). Tu lui parlais et on faisait n'importe quoi. On partait, on était ensemble, on n'était pas séparés. Quand j'étais petit, j'ai rêvé que j'étais mangé par une araignée, j'étais tout seul. Papa et maman et ma sœur avaient déménagé. Des fois, j'ai envie de tuer ma sœur, elle est trop bête ! »

Je lui fais remarquer qu'il devait être très en colère d'avoir été abandonné comme quand on se quitte pour le week-end et les vacances, fâché et triste. Il répond : « Ouais, mais c'est quand j'étais petit ! » Par là, il montre toute l'ambivalence et la contradiction entre grandir et ne pas grandir. Il fait l'éloge du faible, du petit, de ses bénéfices secondaires à ne pas être séparé de maman. Il montre à la fois une représentation de la peur de la castration par le père qui s'étoffe et s'enrichit du désir agressif de châtrer le père pour garder sa mère pour lui, tout seul. Il conclut par : « J'en ai marre d'être bébé. C'est nul, c'est casse-pieds ! »

Le premier semestre de thérapie fournit un matériel traitant de la curiosité sexuelle, de la différence des sexes. La rivalité toujours refoulée commence à

pointer. Les angoisses apparaissent à nouveau plus fortes, lorsque le désir de prendre la place du père, de tuer sa sœur émerge et engendre une grosse angoisse de mort. Pour se défendre contre ses peurs effrayantes, ces monstres qui rôdent autour de lui dans sa chambre et qui prennent une allure de vrai danger, il semble encore privilégier la régression, le profil bas, l'évitement, le sourire et la séduction. Nous voyons les deux mouvements le tirailler, se succéder : se grandir et se rétrécir.

L'ÉVOLUTION

DES FANTASMES SYMBIOTIQUES

Sa peur d'aller aux toilettes, seul, persiste. Sa mère ou sa sœur doit l'accompagner et rester à ses côtés. Il éprouve à la fois le sentiment d'être perdu et de perdre quelque chose en allant à la selle et dira plus d'une fois : « J'crois que je fais des bébés dans les toilettes ! » Cela me fait penser au « loump » du petit Hans dans les *Cinq psychanalyses*. Je relève son identification fantasmatique à une mère créative et je note qu'il fait une équation symbolique entre bébés-fèces et sa peur de se vider de sa force, son angoisse de perdre son intérieur. À ce moment-là de notre travail, il me semble encore difficile de distinguer l'imgo paternelle de l'imgo maternelle, les deux me paraissent confondues : il peut faire des

bébés-cacas comme maman et créer des voitures-pénis comme papa. Mais derrière cette équation symbolique affleure aussi le conflit avec la représentation de la mère primitive, mère phallique en possession d'un pénis fantasmé, qui peut accoucher de pénis-fèces et de bébés-cacas. Elle, la mère, l'abandonne pour le père. Cette représentation se teinte d'agressivité et de jalousie envers le père.

Kim est actif et créatif pendant les séances qui suivent. Concentré, il dessine surtout de magnifiques voitures, fait des avions en papier, construit des maisons en Lego. Ses parents disent qu'il ne fait presque plus pipi au lit. Il est moins blessé lorsqu'il ne parvient pas à réaliser un travail, il peut demander de l'aide. Il est moins sensible à la frustration et ne s'effondre plus en pleurs. Son idéal intraitable et son narcissisme écrasant s'atténuent. Ses parents, attentifs à nos entretiens, tentent de mettre quelques règles de vie en place afin de lui permettre de se construire un contenant psychique protecteur. Les petites choses simples de la vie quotidienne changent : prendre sa douche seul, sans que sa maman, trop excitante, la prenne avec lui ; limiter le temps passé devant l'ordinateur ; aller dormir chez des amis. Mais il a encore de la peine à se faire des copains, il manque de confiance en lui. Sur un terrain de foot, il fuit la balle, il a peur de mettre un but, il se tortille comme un ver, dit sa mère.

LE LANGAGE DU CORPS

Une année après le début de l'analyse, Kim développe un tic. Comme un rugissement, un raclement de gorge. Il se fâche, il dit que ses parents l'énervent, qu'ils le grondent pour rien du tout. Il semble de plus en plus être en contact avec sa colère. Kim ressent ses tensions internes, mais les masque par des bruitages gutturaux comme s'il fallait cacher son désir de mordre, d'attaquer, de s'affirmer. Là encore, c'est le corps qui parle. Il parvient de mieux en mieux à contrôler son urine, ne fait plus du tout caca dans ses culottes. Actuellement, il est tiraillé entre une poussée allant vers l'affirmation de soi et la peur d'être attaqué en retour, des représailles que cela pourrait entraîner. Il craint l'abandon comme sanction cruelle et retourne systématiquement contrôler à la fenêtre, plusieurs fois pendant la séance, pour voir si sa maman pointe à l'horizon. Le tic me semble être une réponse régressive à la montée de l'angoisse irréprésentable de son agressivité naissante et du danger que représentent les retours de bâtons fantasmés. Son désir de grandir et sa peur de grandir tissent au niveau du préconscient des représentations paradoxales qu'il ne peut métaboliser et qui ressurgissent par des bruits de gorge, des représen-

tations qu'il ne peut lier à l'affect : Kim a un corps qui réagit pour lui et malgré lui.

Je lui interprète qu'il ne peut exprimer sa colère contre moi l'ayant abandonné pendant les vacances. Il aimerait peut-être me mordre avec ses mots, mais il se contente de raclements de gorge moins dangereux pour ma survie. Je lui dis qu'il ne peut pas penser sa peur de m'avoir détruite pendant mon absence. Il a été tellement en colère, qu'il a peut-être eu peur que je disparaisse pour toujours ? J'ajoute que, pour me protéger de sa fureur, il serre les dents pour être sûr de ne pas m'atteindre, de ne pas me blesser. Il me regarde et dit : « T'as des drôles de choses dans ta tête, toi ! » S'ensuivent un bruxisme et un raclement de gorge. Il me semble néanmoins que le symptôme glisse du bas vers le haut, du contrôle sphinctérien au contrôle prélangagier. Il y aurait comme un rapprochement vers le verbalisable, peut-être le représentable. Ces tics ont duré des mois, mais en s'atténuant. Chaque fois que Kim entrait dans une activité ludique, les tics disparaissaient. Chaque fois que le jeu, le dessin, le symbole ou la narration prenaient le devant de la scène, les tics s'atténuaient. Ils étaient plus forts en début de séance et s'estompaient en fin de séance.

Pour le reste, il est de plus en plus en contact avec sa colère, mais également avec sa tristesse. Il dit : « Je suis triste quand je suis chez toi ! » Je lui interprète qu'il est triste parce qu'il doit quitter sa maman et

qu'il n'est pas content parce que sa maman s'occupe de sa sœur quand il est avec moi. Qu'il m'en veut, parce que moi, je le sépare de sa maman ! Comme d'ailleurs papa, lorsqu'il s'occupe de maman ! Il dit : « Je t'en veux, mais j'en veux aussi à ma mère. De me laisser ! » On voit que peu à peu il commence à faire face à ses angoisses de séparation, peut mettre des mots sur ses affects et qu'il peut sensiblement éprouver sa colère qu'il transforme en tristesse. Il dit : « Il y a une fille qui m'a obligé à lui lécher son zizi. C'est la copine de ma sœur. Elle m'a obligé à enfoncer mon doigt dans ses fesses. Elle est tellement dégueulasse, qu'elle m'a niqué. Niquer, ça veut dire lécher le zizi d'un garçon ? C'est dégueulasse ! » Je lui interprète que c'est peut-être la différence entre les filles et les garçons qui lui fait peur, qu'il préfère penser que les filles, comme moi, avons un zizi, ainsi il n'a pas peur qu'on lui prenne le sien !

Plus tard, j'évoque sa curiosité sexuelle : il se demande peut-être avec qui j'étais pendant les vacances, de quel mari je me suis occupée, ce que font papa et maman dans leur chambre à coucher quand il n'a pas droit d'y être. Comment on fait les bébés. Il se montre intrigué par tout ce qu'on raconte sur les relations entre les amoureux. Et sa colère d'être en dehors, exclu de la scène. Je lui dis qu'il n'aime pas être abandonné par maman et papa pour rester auprès de moi. J'ajoute que je comprends bien qu'il n'aime pas être séparé, que je lui apparais

comme une voleuse d'enfant. Alors, lui, plutôt que de se fâcher, il claque des dents de peur ou de fureur mordante, plutôt que de me dire qu'il n'est pas d'accord. Je pointe, à partir du matériel apporté, la détresse et la rage de l'exclusion plutôt que la jalousie, car elles me semblent plus proches de ce qu'il peut entendre. Mes interprétations n'ont pas été égrenées une à une comme elles le paraissent ici, mais distillées en fonction du matériel apporté. Il dit en se concentrant sur un pliage (il réalise une jolie grenouille en papier dont le ventre gonfle lorsqu'elle se déplie) : « J'ai rêvé d'un crabe, hier. Bizarre, il marchait droit, il me courait après, il me mangeait le cerveau. J'étais un mort vivant. »

Kim me fait vivre son avidité, son attaque dévorante des richesses du ventre de la mère dont il est si envieux. La projection de cette voracité me semble responsable de ses peurs persécutoires, ses peurs de monstres, d'araignées, de lapins-garous. Ses peurs paraissent représenter l'immense danger mortifère des représailles fantasmées. Il se dirige vers la fenêtre et dit : « Si j'étais mort je ne pourrais pas rêver à tout ça ! Elle est là, ma mère ? » J'ajoute que, peut-être, il a l'impression que je suis comme le crabe qui marche droit et qui a de drôles d'idées dans la tête. Il imagine peut-être que je vide son cerveau pour chasser ses peurs. Il se rend compte qu'il y a quelque chose en lui de vivant puisqu'il rêve, mais que, en même temps, il pense à la mort.

Plus tard, je lui ai reparlé de ses fantasmes autour de la sexualité, de son sentiment d'impuissance, de son envie d'utiliser son zizi comme papa, de sa soumission au désir de l'autre (mettre son doigt dans les fesses), de sa culpabilité associée. Quand il agit ses curiosités sexuelles, peut-être qu'il est en danger : un crabe comme moi pourrait-il lui dévorer le cerveau pour le punir et faire de lui un mort vivant. ? Est-ce qu'on en meurt, d'être curieux ? Serait-il préférable de se faire vider le cerveau pour ne pas avoir peur des conséquences, soit de voir des monstres, paniquer et sombrer dans la confusion ? Bien sûr, je n'ai pas aligné ces interprétations les unes après les autres, comme ici, mais en relation avec ce que Kim me donnait à vivre, à voir, à entendre et même parfois à sentir.

Ce qui me surprend encore chez Kim, après environ dix-huit mois de traitement, c'est cet attachement non différencié pour papa et maman. Il semble être plein d'amour pour l'un et l'autre et, face à chacun d'eux, se montre comme une petite chose velléitaire. C'est comme si, en Kim, il n'y avait pas de père réel exerçant sa fonction paternelle. Toute distinction plus virile, plus énergique est étouffée par le désir régressif de plaire, d'être le bébé des deux parents, voire d'être ce qu'il imagine que l'autre veut qu'il soit.

LE MODELAGE PSYCHIQUE DU CONTENANT

Peu à peu, pourtant, l'imaginaire paternelle se dessine. Au milieu du printemps, un soir, Kim insiste terriblement pour montrer à son papa une superbe construction en papier dont il a du mal à se séparer. Il dit : « Tu vois ce bateau ? Eh bien, quand tu mets le mât dans la coque c'est comme ça que les papas mettent leur zizi dans le ventre des mamans pour faire des bébés. C'est Jacqueline qui le dit ! » J'ai l'impression qu'il me teste et mesure, provocateur de l'inconscient, l'effet de son histoire sur son papa. Ce dernier sourit, feignant l'indifférence, le prend par la main, me rend la scène primitive (bateau) et ils s'en vont, dans l'obscurité, complices.

Une scène primitive, une curiosité sexuelle figurée par ce pliage de papier permet de penser qu'il est en train d'intégrer la différence des sexes, de se représenter un commerce sexuel entre son père et sa mère. Ce scénario reflète également un fantasme d'*objet* contenant, un *objet* qui reçoit (la coque du bateau), un *objet* qui peut garder, porter, faire grandir dans son antre, un réceptacle dans lequel un mât (Kim) peut s'emboîter. Lui et moi sommes embarqués dans cet espace psychanalytique et voguons au fil des séances vers une île inconnue

menacée par des requins et des monstres. Un voyage plein d'écueils.

ON PEUT TOUT DIRE MAIS PAS TOUT FAIRE

Quelque temps plus tard, je rappelle la règle fondamentale, pas toujours facile à saisir pour les enfants, et j'ajoute : « On ne se touche pas. » Kim a de nouveau peur des monstres, alors il éprouve le besoin de se rapprocher de moi, de me sentir toute proche. Il dit qu'il a peur d'un scoubidou, un monstre qui pourrait le manger. Il dit qu'il lui suffit de penser à ce monstre pour que ça lui fasse horriblement peur. Il dessine par terre, tente de se coller contre mes jambes, esquisse à mes pieds des voitures superbes dans des circuits automobiles. Il n'ose plus se déplacer librement dans mon bureau, il est aux aguets, comme en danger permanent.

Le fantasme d'être dévoré revient cruellement. Son père se dit démuni face à la détresse de son fils. Il aurait vu un jeu vidéo qui l'aurait troublé. Un monstre plus lourd qu'un éléphant qui écrase, qui dévore. Kim explique, anticipant mes interprétations liées à l'angoisse de castration : « Je n'ai pas peur qu'on me prenne quelque chose, j'ai peur, c'est tout ! » J'évoque la frustration de partager maman avec papa, ce papa qui écrase, qui dévore de câlins sa maman. Kim ajoute : « Oui, et si au moins je pou-

vais avoir maman pour moi tout seul ! » Il me parle d'un personnage imaginaire qu'il a dessiné et qui lui ressemble ; il pourrait à la fois se faire attraper et se défendre comme un grand. Un attachement plus œdipien s'esquisse. Kim devient plus capricieux, plus câlin, mais aussi plus exigeant envers sa mère, réclame qu'elle lui achète des voitures avec autoritarisme et montre sa déception lorsqu'elle n'abonde pas dans son sens, et il la sermonne.

Après environ vingt mois de thérapie, Kim a des copains à l'école. Il ne se bagarre plus et est apprécié par ses pairs. Il apprend bien, sait lire et écrire et se montre plus joyeux. Il ne parvient pas encore à aller seul aux WC à l'école, en accord avec l'enseignante, il se fait accompagner par un copain. Il dit, projectif : « C'est mon copain qui ne veut pas aller aux WC tout seul, il a peur ! » Il commence à pouvoir dire ses mécontentements à mi-voix, en se raclant un peu la gorge. Il se fâche plus sérieusement contre les contraintes, exprime ses frustrations plus clairement, devient plus exigeant. Il affirme mieux ses besoins en ayant moins peur des conséquences. Il n'a plus peur de démoraliser son interlocuteur quel qu'il soit.

VERS L’AFFIRMATION DE SOI

Avec moi, il prend plus de place. Il réagit à mes interprétations en faisant du bruit, en parlant plus fort que moi pour me clouer le bec. Je respecte ses défenses et son rythme, sa perméabilité au changement. Il décide de son jeu en choisissant son activité pour lui. Il refuse de dessiner sa famille, car il dit ne pas savoir dessiner les humains. Après un non maternel à une de ses requêtes, furieux, il détruira ses constructions en Lego et, rageant, jettera toutes les pièces aux quatre coins de mon bureau. Une colère noire qui durera très longtemps au cours de la séance. Il repartira, tout doux, vers sa maman. Je suis toujours vivante.

Ses parents, de leur côté, tentent de clarifier leurs exigences, de contrôler le temps que Kim passe devant l’ordinateur, les jeux vidéo. Ils apprennent à dire non sans toujours avoir le sentiment d’être méchants. Peu à peu, le père semble exercer son travail de séparateur de la relation duelle mère-fils et joue de mieux en mieux son rôle de castrateur symbolique.

À l’automne, Kim est inscrit dans un club de foot. Son papa qui l’amène, l’encourage, le regarde, s’étonne encore des séquelles de la peur du ballon : Kim n’ose pas attaquer, défendre la partie. Il

le trouve encore mal à l'aise, peu sûr de lui, tournant sur lui-même pour éviter les passes, mais plus présent dans le jeu. Kim de son côté fanfaronne, dit qu'il aime le foot, qu'il est un excellent butteur et se vante d'exploits réalisés. Il dénie sa peur d'être agressif, car, pour lui, être agressif, c'est détruire et être détruit. Il veut devenir fort et footballeur comme papa. Il semble passer, par petites touches, d'une identification à la mère primitive, cette mère inassouvie prête à dévorer d'amour son fils, à un père plus œdipien, rival mais admiré.

LA VORACITÉ INFANTILE

Après les vacances d'octobre, il revient très angoissé en séance. Il me parle d'un film qu'il aurait vu et me dit qu'il ne faut pas prononcer le mot secret. Il dit : « J'peux pas dire parce que ça fait peur ! » Il se glisse, tétanisé, entre le mur et mon fauteuil et ne peut en décoller. Il passera plusieurs séances rivé à ma chaise, collé au mur, dessinant sur le bout de la table. J'éprouve à mon tour le sentiment d'être scotchée à lui, il me coince dans mon fauteuil. Si je m'en éloigne, il se cache sous la table. Je ressens son angoisse à fleur de peau et je dois faire un effort pour ne pas me laisser envahir. Je me sens tirée dans son gouffre d'effroi,

comme si le danger était réel. En exigeant ma présence tout à côté de lui (je me retire toujours un peu pour qu'il ne se colle pas physiquement à moi), il me semble qu'il me demande d'être là pour filtrer ses peurs, pour éponger ses débordements d'angoisse.

Il dit : « Les gens inventent des histoires pour piéger les gentils ! » Il tousse, se racle la gorge de nouveau avec énergie et son tic guttural résonne à nouveau, bruyant et agaçant. Il dessine un poulet debout sur ses pattes qui attaque de son bec pointu le cerveau d'un autre oiseau plus frêle, qu'il nomme « moino ». Le « moino » paraît se liquéfier, il a une cicatrice au niveau de la tête et une autre au-dessus des jambes. De grosses larmes coulent sur ses pattes. Sur chaque volatile, en forme de drapeau, flotte une étiquette sur laquelle il a écrit, d'un côté poulet, le persécuteur, de l'autre « moino », le persécuté. Il écrit encore de manière phonologique – par conséquent, poulet se prononce poulette. Il ne dit rien de son dessin et continue à se racler la gorge. Je lui interprète qu'il s'est senti comme un pauvre petit « moino » pendant mon absence d'octobre, comme si j'étais partie, moi, la poulette, avec son cerveau, le laissant démuni, sans tête pour penser, une cicatrice au ventre, sans force, blessé dans sa chair, châtré. Qu'il a vécu cet abandon comme monstrueux, qu'il est fâché, tellement en colère contre moi qu'il pourrait m'attaquer, me prendre toutes mes richesses et

me manger toute crue. Il ne dit rien, mais fait un autre dessin d'une voiture, où il écrit : « Coccinelle revient, Jacqueline Girard. » Oui, je suis revenue ! C'est l'heure, sa maman l'attend.

Pendant quelques séances, il dit avoir mal à la cheville et refuse de monter les escaliers pour venir dans mon bureau. Finalement, j'apprends par sa maman qui me souffle à l'oreille, dans la salle d'attente, que c'est le mot « lapin » qu'on n'a pas le droit de prononcer ! Il y a un risque de panique dans l'air, dit-elle, si vous prononcez ce mot-là. Kim déclare : « J'ai peur, le... dévore tous les choux. » Il dit avoir mal à la jambe et attend que je l'aide pour monter les escaliers, que je lui tende les feutres pour dessiner parce qu'il n'ose pas aller les prendre sur la bibliothèque. Il est de nouveau le tout petit garçon, le régressé d'avant l'été, totalement dépendant de l'adulte. Il se traîne, rigidifié par ses peurs.

Les parents de Kim sont aussi très inquiets par cette recrudescence de peurs. Ils l'ont emmené au cinéma pendant les vacances et se le reprochent. Il a été terrifié par ce lapin (celui de *Wallace et Gromit*) vorace, affamé, qui est sorti de l'écran pour occuper son espace psychique et le terroriser. Ils perçoivent l'effroi de Kim qui, maintenant, n'ose plus regarder dans la rue certaines affiches publicitaires, qui détourne les yeux et ne veut plus avancer. Ces affiches montrent des personnages évoquant la dévoration.

Il m'apparaît ici que la phobie se projette dans l'angoisse d'une image, d'un objet symbolique (le lapin), objet devenant persécuteur. La seule évocation de cet objet est persécutrice et engendre de l'angoisse. Le lapin dévoreur de choux devient un dévoreur d'enfant. Kim est impuissant à utiliser sa pensée pour amarrer la réalité. La perception, l'image du lapin dévoreur envahit tout son espace psychique : il se sent réellement menacé. Son incapacité de refoulement tient peut-être aux vicissitudes de la maturation du moi, bousculé par la névrose infantile et en panne dans la gestion libidinale du fonctionnement psychique. Je me sens à nouveau engouffrée dans un temps de régression. Son parcours se dessine en dents de scie ; les pics, néanmoins, diminuent sensiblement dans le temps. Le lapin dévoreur de choux me parle de sa peur d'être bouffé tout cru, comme une défense contre sa propre pulsion agressive. Au risque de me répéter, j'ai à ce moment-là encore le sentiment que la pulsion agressive est liée à l'angoisse d'abandon, d'exclusion, de mort. Il m'apparaît peu à peu, que, sous cette peur de la castration par le père, il y aurait, embusquée de manière plus primitive dans ses fantasmes, la mère inassouvie, la gueule ouverte, pleine de dents, qui se présente comme une dévoreuse de pénis, une coupeuse de glands, un monstre d'avidité. Je garde ces représentations en tête. Par mes interprétations au niveau œdipien, j'ai peut-être renforcé ses angoisses

de persécution. Il me faut aborder les pulsions plus archaïques.

LE CRI

Un jour, Kim me demande d'aller aux WC. Chez moi, c'est en bas de l'escalier. Je l'accompagne. Il exige que je reste à côté de la porte. J'attends un moment et me déplace de deux mètres pour m'asseoir sur une chaise et l'attendre. Au moment où Kim est sorti des toilettes, qu'il ne m'a pas vue là où il avait exigé que je reste, il a hurlé. Hurlé comme s'il m'avait détruite, comme s'il m'avait perdue ! Les murs s'en souviennent. Il a couru et est venu se coller contre moi. Il m'a transmis un affect d'effroi, une peur blanche. L'absence serait-elle blanche ? Avait-il vu l'absence, l'absence de ma présence ? Une détresse de ne pouvoir s'accrocher à moi pour se rassurer. Il se sentait comme dépossédé. Alors, je lui parle de son passé à l'hôpital, de la chambre blanche où il avait dû se sentir perdu, comme dans un désert blanc, oublié.

Contretransférentiellement, j'ai pu ressentir sa peur panique débordante, anéantissante, une peur d'être lâché, perdu. Sa mère a dit qu'à l'hôpital, il n'a pas pleuré ni manifesté d'inquiétude. Il faisait le mort pour survivre, le mort psychique. Moi, je l'ai probablement lâché trop tôt pensant qu'il avait

maintenant les moyens de faire quelques mètres seul. Je voulais le pousser à grandir. En même temps, il me fait vivre mon propre sentiment d'impuissance face à lui. Si je pense à lui comme à un enfant qui grandit, je suis incapable de l'aider. Il faut qu'il redevienne le petit pour m'attendrir. Grandir, c'est être lâché. Grandir, c'est oser lâcher. C'était trop tôt.

Son cri résonne encore dans ma tête, il m'évoque *Le Cri* de Munch. Strident, il faut se boucher les oreilles. Un bruit insupportable, une attaque au sonore, une défense contre un danger imminent, mortel. Une angoisse d'anéantissement, une vraie catastrophe.

Je lui demande ce qui l'a fait crier ainsi, s'il avait l'impression d'être attaqué. S'il a le sentiment que grandir, c'est être comme le lapin Gromit, tout dévorer, tout vouloir pour lui, la nourriture, le bon lait, les choux, dévorer sa mère, me dévorer aussi ? Il dit : « J'en sais rien encore ! »

Je lui demande s'il lui arrive de se sentir méchant lorsqu'il a envie de grandir. Il dit : « C'est pas moi qui me sens comme ça, c'est ma mère, elle veut pas que je grandisse ! »

Nous passons à quatre fois par semaine à la demande des parents, rythme que j'avais proposé antérieurement. La frayeur contagieuse de Kim a amené ses parents à accepter cette séance de plus, et ils demandent à venir me voir plus souvent.

Kim met quelques séances à retrouver sa liberté ludique dans le bureau. Il a encore peur qu'un monstre l'attaque, alors il joue à mes pieds, cherchant protection. Vers la fin novembre, il peut à nouveau s'installer face à moi. Ses récits se construisent, il entre dans une narration de plus en plus sophistiquée, avec un début, un développement et une fin. Il n'est plus confus. Il s'affirme de mieux en mieux et m'invective lorsque je lui mets des limites. Nous nous approchons de décembre.

LA NARRATION

Il raconte : « À l'école on a fait un livre sur l'escalade. Les Savoyards ont voulu être les maîtres de Genève. En hiver, il fait noir, alors ils ont mis du noir, des éponges aux sabots des chevaux, même leur armure était noire. Quand ils ont été près des Genevois, il y avait un fossé, alors ils ont mis des bottes de foin pour faire des ponts. Trois soldats savoyards ont réussi à monter, alors ils ont voulu avoir la porte. Il y avait à la porte un Genevois en garde, il a voulu repousser les Savoyards. Il y a eu la bataille, tous les Genevois voulaient sauver leur ville. Ils ont jeté tout ce qu'ils avaient sous la main. Ils ont bataillé. Isaac Mercier a voulu couper la corde de la herse, un Savoyard s'est fait écraser, mais la Mère Royaume, Mme Piaget a mis son armoire contre la

porte parce qu'elle avait peur, alors elle a pris la marmite et l'a lancée sur le Savoyard. Il y avait plus de morts genevois mais ils ont gagné. »

Je lui dis que pour grandir, il faut oser faire la guerre contre son papa et contre sa maman, comme les Genevois contre les Savoyards, comme la Mère Royaume qui, elle aussi, a peur mais ose se battre, se défendre, s'affirmer. Elle a jeté sa soupe pleine de choux et autres gourmandises pour tuer les Savoyards. On voit dans la narration de Kim une identité narrative phallique, une nette diminution de ses tendances régressives de type dépendance symbiotique. Il me semble aussi pouvoir comprendre cette bataille (dangereuse comme l'évocation de la scène primitive) face à laquelle, comme un Savoyard qui est devant la porte, il est perdant. Deux camps, celui du père et celui du fils se bagarrent et rivalisent. Entre les deux vaillants soldats, il y a une mère et sa soupe. Alors grandir, se battre, gagner implique un tel mélange de monstruosité orales, de férocités sadiques, une attaque dangereuse du corps à corps parental, ce coût catastrophique dont il est exclu, mais vainqueur parce qu'il peut l'imaginer, le déplacer sur une autre scène.

Dans son récit, il y a la volonté de se battre et de gagner. Il y a un gagnant. Ce récit me semble aller dans le sens d'une consolidation de son image virile et narcissique de vainqueur masculin. Certes, soutenu par une femme phallique qui, grâce à son bon lait, sa bonne soupe, permet à ses soldats de vaincre

l'ennemi. Une mère néanmoins effrayante qui châtre les Savoyards, mais également une mère généreuse qui met ses talents de cuisinière et son bon sein au service de la victoire. Pour Kim, ce récit débouche sur une fin heureuse. Les Genevois ont gagné. Les bons ont gagné contre les méchants envahisseurs. Les monstres sont morts. Ils ont osé batailler, ils n'ont pas eu peur d'affronter l'ennemi ni de le tuer. Depuis quelques séances, il ose aller faire pipi aux WC la nuit, tout seul. Il rampe et met sa couette sur le dos comme un soldat qui se protège par son armure. Il se racle de moins en moins la gorge.

LE TISSAGE DES REPRÉSENTATIONS ET DES AFFECTS

Un jour de printemps, il dit : « Quand ma mère a l'air content, je suis content. Quand elle a l'air triste, j'ai peur qu'elle meure. Elle, elle dit qu'elle veut vivre le plus longtemps possible. » Je lui dis que je pense qu'il n'ose pas se fâcher avec sa maman, parce qu'il a peur de l'attaquer et de la faire mourir.

« Il recoud le zizi ? » demande-t-il en regardant une image qui montre un garçon ayant une couture sur son pantalon.

« Si elle se fâche, tu crois qu'elle pourrait te couper le zizi et qu'il faudrait le recoudre ? Elle serait dangereuse comme le monstre qui te fait si peur ? »

Il fait semblant de pleurer, puis il associe : « C'est vrai qu'ils naissent sous un chou ? Je sais qu'ils naissent dans le ventre des mamans, les bébés, pis après j'en sais rien. Au début, les filles ont des zizis de garçon ; après, on les coupe. Comme mon papa, il a un zizi coupé, quand on appuie il y a un truc qui sort. J'en sais rien qui lui a coupé ! »

« Kim, je pense que tu te poses plein de questions sur grandir, devenir fort et grand comme papa ! Est-ce que c'est dangereux, si papa, qui est grand, a le zizi coupé ? Ça fait peur. Et le lapin-garou qui te faisait tellement peur parce qu'il dévorait tous les choux par son avidité, est-ce qu'il dévorerait aussi tous les bébés sous les choux ? »

Le lendemain, il me demande : « Tu dors seule ou il y a quelqu'un qui dort avec toi dans ton lit ? Ce serait bizarre avec tout le bruit que tu dois faire !

— Kim, tu te demandes si je dors avec mon mari et si je fais du bruit avec lui. Peut-être que tu aimerais que je fasse du bruit avec toi !

— Ouais, pourquoi pas ! »

Je continue en lui disant qu'il est peut-être en colère de ne pas pouvoir être au lit avec moi ou avec ses parents quand ils font du bruit. Sa colère, si forte d'être exclu, lui fait avoir peur des monstres, peur d'être puni !

« Elle est là ma maman ? » demande-t-il en allant regarder par la fenêtre. Il se met à donner des coups de pied à la poupée. Il continue : « Les monstres, je

sais que c'est pas en réalité, mais j'crois que la nuit ils vont m'attaquer. »

Quelques semaines plus tard, il dira : « J'ai plus peur des monstres, j'ai plus besoin de venir ici. J'avais des cacas dans la tête.

— Des cacas de colère peut-être, et exprimer ta colère te fait tellement peur !

— T'as rien compris, c'est du monstre que j'ai peur, dit-il en faisant un Frisbee en papier pour, ajoute-t-il, « couper des rondelles. »

— Tu veux me couper en rondelles parce que je dis des choses que tu ne veux pas entendre.

— Ce serait débile de tuer quelqu'un de gentil comme toi. C'est ma sœur qui est cinglée. »

Il chante. Il est content, il n'a plus de tic.

UN RÊVE

« J'veux dessiner un monstre, déclare-t-il en se couchant par terre pour dessiner. J'ai rêvé d'une araignée (mygale), elle a fait un bruit fort, car elle a mangé un criquet qui lui a pincé la bouche. Je suis descendu avec ma sœur, il y avait plein d'araignées en bas. Elle avait peur, elle est allée sur le canapé. Puis on est sorti dehors et il y avait papa et maman. Maman avait une mygale sur les pieds, elle avait peur. Papa tondait le gazon, il a coupé les araignées avec la tondeuse. Une fois la reine mygale morte

elles ont toutes disparu. J'étais terrorisé mais sauvé. Si c'est la reine mygale qui meurt, elles meurent toutes. »

Il me semble que la représentation de l'araignée dangereuse qui fait du bruit figure à la fois son fantasme de mère dévoreuse d'enfants et sa psychanalyste qui, elle aussi, fait du bruit quand elle dort avec son mari. Être dévoré, voilà le grand danger pour Kim. Mais l'imaginaire maternelle dévorante est aussi séductrice puisque le criquet lui a pincé la bouche. Quand le criquet Kim embrasse maman, il pince bien les lèvres. Dans l'esprit de Kim, la mère dévoreuse est aussi séductrice, elle a séduit le père et l'a aussi décalotté, il l'a lui-même souvent été. Il y a plein d'araignées en bas. En bas aurait à voir avec la sexualité féminine, ce qu'il y a de monstrueux dans ce zizi triangle, des araignées mortelles ou, plutôt, ce qu'il n'y a pas, la coupure, la castration.

Dans son rêve, Kim demande protection à sa sœur, de trois ans son aînée, et projette sur elle sa peur. Je m'imaginais que sa sœur représente ici le fantasme de castration. Ses parents sont dehors, dans une autre chambre, sur une autre scène. Sa maman a également peur, car elle a une mygale sur les pieds.

Cette fois, c'est le papa qui tient le bistouri, la tondeuse ; c'est lui, le héros, le père castrateur. Il est, bien entendu effrayé, comme Kim (projection), mais c'est lui qui va couper les araignées pour sauver la

famille. Il a, dans les fantasmes de Kim, retrouvé son pouvoir phallique, sa place de sauveur et sa fonction paternelle. Le père est capable de tuer la mauvaise mère et, si la mauvaise mère meurt, elles meurent toutes. Si toutes ces mygales figurent les monstres qui hantent Kim, le meurtre de la mygale-reine mère efface toutes ses peurs.

Il me semble que le rêve de Kim est annonciateur d'une nouvelle imago paternelle qui s'installe. Selon l'expression de Jean-Michel Quinodoz, ce rêve me semble tourner une page²⁹. Il est riche et dépeint les fantasmes de mère primitive, meurtrière, dévorante et castratrice, à savoir les fantasmes psychotiques du début du rêve, qui évoluent dans la figuration de fantasmes de père meurtrier, chasseurs de mygales, tueur de la reine mère pour prendre sa place de tiers puis de sauveur de la famille. Un père symbolique, donc castrateur. De fantasmes psychotiques, nous débouchons vers des fantasmes névrotiques.

LES RETROUVAILLES

Après deux mois de séparation, nous nous retrouvons avec plaisir, Kim et moi. Sa mère, souriante, me dit qu'elle trouve que son fils devient un vrai macho, qu'il est exigeant, lui tient tête, mais n'a pas eu peur pendant les vacances, même dans la mer de

Thaïlande où il a pu nager avec un tuba, mettre la tête sous l'eau, jouer avec les crabes sur la plage, rencontrer de nouveaux amis.

Après avoir raconté ses plaisirs d'été avec enthousiasme et beaucoup de détails, Kim me demande : « Ça veut dire quoi niquer ? » Je lui demande ce que lui en pense. Au même moment, il prend de sa boîte deux avions en Lego, heureux de les retrouver intacts, il les emboîte et dit : « Voilà ce que ça veut dire, tu vois je sais ! » Et il poursuit le sourire aux lèvres et les yeux malicieux : « Ce sont des SUPER SE NIQUE » ! « Supersonique ? Comme le Concorde ? » « Non, SUPER SE NIQUE ! » et il rit. « T'as compris, tu dois dire : "SE NIQUE !" »

Son mot d'esprit parle de l'intérêt de Kim pour les choses sexuelles et de ses curiosités intellectuelles. Comme le dit Freud, la précocité sexuelle est dans une corrélation rarement en défaut avec la précocité intellectuelle, et on la rencontre par conséquent plus souvent qu'on ne s'y attendrait chez les enfants les plus doués. Kim est excellent en classe, intelligent, leader, il aide ses camarades. Il s'est fait beaucoup d'amis et se projette en tant qu'adulte, dessinateur de BD. Il fait un dessin d'avion : « Tu sais, j'ai une nouvelle maîtresse. Elle n'est pas blonde, mais elle est quand même jolie ! »

L'analyse va bientôt se terminer. Ce qu'il est advenu pour Kim, indépendamment d'une énorme diminution des peurs, c'est l'accès à une souplesse

psychique qui lui permet de faire la différence entre le fantasme et la réalité. Ses monstres ne débordent plus le champ psychique, ils demeurent dans ce qu'il perçoit être le fantasme, l'illusion, l'étrange. Il a maintenant les moyens de repérer ce qui se passe en lui et de trouver des solutions pare-excitantes, comme jouer, dessiner, raconter.

Il ose se fâcher contre ses deux parents sans avoir peur d'être oublié, abandonné ou mal aimé. Il peut entrer en contact autrement que par la séduction, se montre un petit gars attachant et plein d'humour.

Son estime de lui-même s'est complètement transformée, il ose se confronter, s'affirmer dans l'adversité autant avec ses pairs qu'avec les adultes. Il ose participer aux tournois de foot, et ne se tortille plus comme un ver lorsqu'il doit réciter une poésie devant sa classe...

Il grandit, il l'accepte, le veut.

IV

Quand la peur devient symptôme

24. S. Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse*, Paris, PUF, 1973.
25. E. Roudinesco et M. Plon, *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris, Fayard, 1979.
26. F. Palacio Espaca, *Dépression de vie, dépression de mort*, Ramonville-Saint-Agne, Érès, 2003.
27. S. Ferenczi, *Confusion de langue entre les adultes et l'enfant*, Paris, Payot, « Petite bibliothèque Payot », 2004.
28. D. Meltzer, *Les Structures sexuelles de la vie psychique*, Paris, Payot, 1977.
29. J.-M. Quinodoz, *Les Rêves qui tournent une page*, Paris, PUF, 2001.

Conclusion

AIDER LES ENFANTS
À GRANDIR

De quoi peut-on avoir peur ? La peur la plus essentielle, la plus profonde est celle de perdre l'amour de l'être cher. Cette peur se décline d'abord par la peur de perdre le bon sein nourricier, notre premier *objet* d'amour. Puis vient la peur de l'étranger et la peur de perdre son pénis pour les garçons, pour la petite fille le désir d'en avoir un peut être si fort que ce désir peut engendrer la crainte de représailles. Les filles manifesteront la peur de tout perdre, toutes les bonnes choses qui s'installent à l'intérieur d'elles-mêmes. Et souvent, pour les deux sexes, la peur de perdre sa place et son identité, la peur devant l'autorité et, finalement, la peur de perdre la santé et, enfin, la vie.

On sait depuis Freud que l'échec du refoulement de désirs interdits conduit à la formation de défenses (phobies) comme substituts de ce qui est coupablement désiré, comme la punition de ce désir. Plus tard, Freud dira que le Moi se sert des sensations d'angoisse comme d'un signal d'alarme lui annonçant tout

danger menaçant son intégrité. Dans l'*Abrégé*, il évoquera aussi l'angoisse d'annihilation.

Expliquer les peurs des enfants par la théorie psychanalytique, par les conflits entre pulsions libidinales et pulsions destructrices a tissé la trame de ce travail. Chez l'enfant névrotique, la phobie apparaît à un moment donné de son évolution psychique et joue un rôle défensif face à une problématique dépressive légère, circonscrite et souvent transitoire. Dans la structure borderline, structure bien plus hétérogène, la phobie est plus intense. On observe des angoisses dépressives et de destruction de type catastrophique. Les défenses deviennent plus radicales, invalidantes, tandis que la confusion entre fantasme et réalité est ponctuellement altérée. Enfin, dans l'organisation psychotique, la phobie prend valeur de réalité. Le fantasme n'est plus une peur imaginaire, il est devenu réel. Le psychisme subit alors une violence pulsionnelle destructrice et persécutoire effrayante.

De la peur à la phobie, de la névrose à la psychose, il se décline une intensité de tempêtes psychiques. La structure de la personnalité y est plus ou moins naufragée, et c'est elle qu'il faut surveiller. Les phobies de l'enfance servent de consignes pour des mouvements psychiques en souffrance et se déploient dans la transitionnalité, dans la relation à l'autre, dans un trouvé-crée-détruit-retrouvé à construire³⁰. Apprendre à faire la différence entre les bonnes peurs, celles qui protè-

gent, libèrent, séparent et les autres, celles qui pourrissent la vie, la rendent insupportable, monstrueuse est une absolue nécessité pour qui se soucie d'aider un enfant à grandir.

Conclusion

30. G. Bayle, *Le Trésor des phobies*, Paris, PUF, 1999.

Notes

I

Maman, j'ai peur !

1. American Psychiatric Association, *DSM IV*, trad. fr., Paris, Masson, 1996.
2. J. Laplanche et J.-B. Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1973.
3. J. Manzano, F. Palacio Espasa et N. Zilkha, *Les Scénarios narcissiques de la parentalité*, Paris, PUF, 1999.
4. I. C. Weaver et coll., *J. Neurosci.*, 2005, nov., 23-25 (47), p. 11045-11054 ; A. Kaffman et M. J. Meaney, *J. Child Psychol. Psychiatry*, 2007, mars-avril, 48 (3-4), p. 224-244.
5. M. Robert, *Préface aux contes de Grimm*, Paris, Gallimard, 1976.

II

Avoir peur, mais grandir

6. C. Le Guen, *L'Édipe ordinaire*, Paris, Payot, 1974.
7. J. Piaget, *La Psychologie de l'enfant*, Paris, PUF, « Que sais-je ? », 1986.
8. Winnicott, *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard, NRF, 1971.
9. A. Green, *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, Paris, Éditions de Minuit, 1983.
10. B. Van Velde, *Rencontres de Charles Juliet*, Paris, P.O.L., 1998.
11. R. Barthes, *Mythologies*, Paris, Seuil, « Points », 1957.
12. N. Nicolaïdis, *La Force perceptive de la représentation de la pulsion*, Paris, PUF, 1993.

III

Avoir peur, et vivre

13. G. Charbonnier, « Traumatisme, transfert, transformation », 2007, *Revue psychothérapie*, vol. 27, n° 3, p. 139-148.
14. S. Freud, « Constructions dans l'analyse », in *Résultats, idées, problèmes*, Paris, PUF, « Bibliothèque de psychanalyse », 1998.
15. J. Mallet, *Contribution à l'étude des phobies*, Paris, PUF, 1955.
16. M. Proust, *À la recherche du temps perdu, Du côté de chez Swann*, Paris, Flammarion, « GF », 1987, p. 140.
17. P. Aulagnier, *Un interprète en quête de sens*, Paris, Payot, 1986.
18. S. Freud, *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1980.
19. S. Tisseron, *Le Mystère de la chambre claire*, Paris, Flammarion, 1996.
20. M. Fain, « Prélude à la vie fantasmatique », *Revue française de psychanalyse*, 1971.
21. P. Aulagnier, *La Violence de l'interprétation*, Paris, PUF, « Le fil rouge », 1975.
22. R. D. Hinshelwood, *Dictionnaire de la pensée kleinienne*, Paris, PUF, 2000.
23. S. Freud, *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1979.

IV

Quand la peur devient symptôme

24. S. Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse*, Paris, PUF, 1973.
25. E. Roudinesco et M. Plon, *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris, Fayard, 1979.
26. F. Palacio Espaca, *Dépression de vie, dépression de mort*, Ramonville-Saint-Agne, Érès, 2003.
27. S. Ferenczi, *Confusion de langue entre les adultes et l'enfant*, Paris, Payot, « Petite bibliothèque Payot », 2004.
28. D. Meltzer, *Les Structures sexuelles de la vie psychique*, Paris, Payot, 1977.
29. J.-M. Quinodoz, *Les Rêves qui tournent une page*, Paris, PUF, 2001.

Conclusion

30. G. Bayle, *Le Trésor des phobies*, Paris, PUF, 1999.

Références bibliographiques

- Aulagnier P., *La Violence de l'interprétation*, Paris, PUF, « Le fil rouge », 1975.
- Aulagnier P., *Un interprète en quête de sens*, Paris, Payot, 1986.
- Barthes R., *Mythologie*, Paris, Seuil, « Points », 1957.
- Bergeret J., *Le Petit Hans et la réalité*, Paris, Payot, 1987.
- Bion W. R., *Aux sources de l'expérience*, Paris, PUF, 1962.
- Birraux A., *Peurs et phobies. La phobie, structure originaire de la pensée*, Paris, PUF, « Monographies de la revue de psychanalyse », 1997.
- Charbonnier G., « Traumatisme, transfert, transformation », *Psychothérapies*, 2007, vol. 27, n° 3, p. 139-148.
- Diatkine G., « Le sexuel infantile en séance », *Revue française de psychanalyse*, 2008, vol. 72, p. 671-685.
- Diatkine R., « L'enfant et l'écrit », 1983, *CAB*, n° 3, p. 1-13.
- Fain M., « Prélude à la vie fantasmatique », 1971, *Revue française de psychanalyse*, 3 (4).
- Ferenczi, S. [1927], *Confusion de langue entre les adultes et l'enfant*, Paris, Payot, « Petite bibliothèque Payot », 2004.
- Ferro A., *L'Enfant et le psychanalyste*, Ramonville-Saint-Agne, Érès, 1997.
- Fine A., « Peurs et phobies. L'observation du petit Hans "revisitée" par Jacques Lacan », 1997, Paris, PUF, « Monographies de la revue française de psychanalyse », p. 67-89.
- Freud S. [1905], *Trois Essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, 1968 ; rééd. 1999.
- Freud S. [1908], *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1967.

- Freud S. [1909], « Analyse d'une phobie chez un petit garçon de 5 ans. Le petit Hans », in *Cinq Psychanalyses*, Paris, PUF, 1979.
- Freud S. [1913], *Totem et Tabou*, Paris, Payot, 1925.
- Freud S. [1923], *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1980.
- Freud S. [1924], « Le problème économique du masochisme », in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1985.
- Freud S. [1926], *Inhibition, symptôme et angoisse*, Paris, PUF, 1968 ; rééd. 1997.
- Freud S. [1930], *Le Mot d'esprit et sa relation avec l'inconscient*, Paris, Gallimard, 1979.
- Hinshelwood R. D., *Dictionnaire de la pensée kleinienne*, Paris, PUF, 2000.
- Klein M. [1932], *La Psychanalyse de l'enfant*, Paris, PUF, 1959.
- Klein M. [1947], *Essais de psychanalyse 1921-1945*, Paris, Payot, 1968.
- Laplanche J., Pontalis J.-B., *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1973.
- Le Guen C., *L'Œdipe ordinaire*, Paris, Payot, 1974.
- Mallet J., *Contribution à l'étude des phobies*, Paris, PUF, 1955.
- Manzano J., Palacio Espasa F., *La Dimension narcissique de la personnalité*, Paris, PUF, « Le fil rouge », 2005.
- Manzano J., Palacio Espasa F., Zilkha N., *Les Scénarios narcissiques de la parentalité*, Paris, PUF, 1999.
- Meltzer D., *Les Structures sexuelles de la vie psychique*, Paris, Payot, 1977.
- Nicolaïdis G., « Le transfert en analyse d'enfants », 1987, *CAB*, n° 10, p. 49-60.
- Nicolaïdis G. et N., *Mythologie grecque et psychanalyse*, Paris, Delachaux et Niestlé, 1994.
- Nicolaïdis N., *La Force perceptive de la représentation de la pulsion*, Paris, PUF, 1993.
- Palacio Espasa F., *Dépression de vie, dépression de mort*, Ramonville-Saint-Agne, Érès, 2003.
- Piaget J., Inhelder B., *La Psychologie de l'enfant*, Paris, PUF, « Quadrige », 2004.
- Proust M. [1913], *Du côté de chez Swann*, Paris, Flammarion, « GF », 1987.
- Quinodoz D., *Des mots qui touchent*, Paris, PUF, 2002.

- Quinodoz J.-M., *Les Rêves qui tournent une page*, Paris, PUF, 2001.
- Quinodoz J.-M., *La Solitude apprivoisée*, Paris, PUF, 1991.
- Rank O. [1924], *Le Traumatisme de la naissance*, Paris, Payot, 1928.
- Robert M. [1973], *Préface aux contes de Grimm*, Paris, Gallimard, 1976.
- Roussillon R., *Agonie, clivage et symbolisation*, Paris, PUF, 1999.
- Roussillon R., « La dépendance primitive et l'homosexualité primaire "en double" », 2004, *Revue française de psychanalyse*, n° 2, p. 421-439.
- Roudinesco E., Plon M., *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris, Fayard, 1997.
- Van Velde B., *Rencontre de Charles Juliet*, Paris, P.O.L., 1998.
- Tisseron S., *Le Mystère de la chambre claire*, Paris, Flammarion, 1996.
- Winnicott D. W. [1971], *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard, NRF, 1975.

Table

Préface de Francisco Palacio Espasa	7
Introduction	13

I

Maman, j'ai peur !

<i>Alice sans merveille</i>	29
<i>La réalité d'un sentiment</i>	34
<i>Une mécanique complexe</i>	38
<i>L'objet de la peur</i>	40
<i>La peur ancestrale</i>	43
<i>Dans la littérature et les contes</i>	45
<i>Apprendre à grandir</i>	48

II

Avoir peur, mais grandir

<i>Du côté de l'intelligence</i>	54
<i>Du côté de la relation</i>	57
<i>Le langage</i>	60
<i>S'ouvrir au monde est chose douloureuse</i>	63

III

Avoir peur, et vivre

<i>Dans les toilettes</i>	71
<i>La peur de l'inconnu</i>	73
<i>Terreurs nocturnes</i>	74
<i>Lucie et les monstres</i>	78
<i>L'angoisse de séparation et d'abandon</i>	80
<i>Le travail de séparation chez l'enfant</i>	81
<i>La petite fille qui flottait</i>	86
<i>Oser perdre pour pouvoir vivre</i>	90
<i>Le fantasme de la scène primitive</i>	93
<i>Variations autour de la scène primitive</i>	96
<i>Le théâtre d'une petite fille</i>	98
<i>Figuration(s) œdipienne(s)</i>	107
<i>Voleurs, fantômes et monstres</i>	108
<i>La peur des animaux</i>	110
<i>La maison et l'école</i>	112

IV

Quand la peur devient symptôme

<i>L'enfant névrotique</i>	121
<i>La phobie scolaire de Stéphane</i>	123
<i>L'enfant borderline</i>	130
<i>Jade et ses terreurs</i>	131
<i>L'enfant psychotique</i>	141
<i>Kim ou la peur des monstres</i>	144
 Conclusion	 185
Notes	191
Références bibliographiques	195

Cet ouvrage a été transcodé et mis en pages
chez NORD COMPO (Villeneuve-d'Ascq)